

Université de Montréal

## **La ballade de Gilbert**

### **Suivi de Le quotidien dans *Molloy* de Samuel Beckett**

par

Alexandre Côté-Fournier

Département des Littératures de langue française

Faculté des arts et sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et sciences  
en vue de l'obtention du grade de Maîtrise ès Arts (M. A.)  
en littératures de langue française  
option recherche-crédation

Septembre 2011

© Alexandre Côté-Fournier, 2011

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :

La ballade de Gilbert  
Suivi de Le quotidien dans *Molloy* de Samuel Beckett

Présenté par :

Alexandre Côté-Fournier

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Gilles Dupuis, président-rapporteur  
Marie-Pascale Huglo, directrice de recherche  
Pierre Popovic, membre du jury

## Résumé

Le roman *La ballade de Gilbert* raconte l'histoire d'un homme dont la tranquille normalité du quotidien est perturbée lorsqu'il découvre qu'un de ses collègues de longue date fréquente des prostituées. Afin de retrouver son confort, il incite clandestinement ce collègue à se chercher une conjointe, mais cette quête devient peu à peu une profonde obsession qui bouleverse encore plus l'équilibre de sa vie routinière. À travers ce récit s'articule une réflexion sur le quotidien, sur les limites entre l'ordinaire et l'extraordinaire, le familier et l'étrange.

L'essai *Le quotidien dans Molloy de Samuel Beckett* reprend le thème du quotidien afin d'analyser le dialogue entre le familier et l'étrangeté dans ce roman. *Molloy* présente de nombreux scénarios communs (Eco), qui correspondent très sensiblement d'un point de vue cognitif aux habitudes qui façonnent le quotidien d'un individu. Cet essai explique comment Beckett subvertit ces scénarios pour laisser place à une étrangeté derrière laquelle le familier demeure reconnaissable.

**Mots-clés** : quotidien, familier, ordinaire, étrangeté, création littéraire, Beckett, lecture, sémiotique

## Abstract

The novel *La ballade de Gilbert* tells the story of a man whose quiet and ordinary life is troubled when he realises that one of his long time colleagues is seeing prostitutes. To re-establish his comfort, he secretly tries to encourage this colleague to find a mate, but this quest becomes a relentless obsession that overturns even more the order of his life. A reflection about everyday life and the limits between the ordinary and the extraordinary, the familiar and the uncanny, is proposed through this narrative.

The essay *Le quotidien dans Molloy de Samuel Beckett* also touches everyday life by the analysis of the dialogue between familiarity and strangeness. *Molloy* shows numerous examples of common scenarios (Eco), which correspond very closely, from the cognitive point of view, to the habits that shape an individual's everyday life. This essay explains how Beckett subverts these scenarios to show a strangeness behind which familiarity remains visible.

**Keywords** : everyday life, familiarity, ordinary, strangeness, creative writing, Beckett, reading, semiotics

## Table des matières

<b>La ballade de Gilbert</b> .....	1
<b>Le quotidien dans <i>Molloy</i> de Samuel Beckett</b> .....	108
Introduction .....	109
Première partie : Beckett et le quotidien .....	113
1. « À force d'appeler ça ma vie je vais finir par y croire. » .....	113
2. « Ce dont j'ai besoin, c'est des histoires [...] » .....	117
Deuxième partie : cinq procédés de subversion des scénarios communs .....	123
1. « Car c'est tout autrement que les choses se passaient. » .....	123
2. « Mais à vrai dire (à vrai dire!) » .....	127
3. « Et pour ce qui est de l'essentiel, je m'y connais je crois, et d'autant mieux pour n'avoir sur ce phénomène que des renseignements contradictoires. » .....	129
4. « Extraordinaire comme les mathématiques vous aident à vous connaître. » .....	131
5. « C'est ainsi que je raisonne, à l'aide d'images peu appropriées à ma situation. » .....	134
Conclusion .....	137
Bibliographie .....	141

*À Daphnée*

## Remerciements

Merci à ma directrice, Marie-Pascale Huglo, qui m'a judicieusement aiguillonné tout au long de ce travail.

Merci à ma famille et à mes amis, qui me liront sans doute.

Merci à ceux qui sont passés dans mon quotidien, qui ne me liront pas, et qui ne seront pas amusés, voire horrifiés, de reconnaître une part d'eux-mêmes dans mon roman.

## **La ballade de Gilbert**



## CHAPITRE 1. Au commencement

Seul moi connais toute la vérité sur cette sombre histoire. Ou plutôt, seul moi connais cette sombre histoire. Ma femme... Comment réagirait-elle si elle en découvrait aussi peu que la moitié? Elle me quitterait. En tous cas, elle se fâcherait. J'entends encore sa voix : « C'est bizarre, ça. » Il s'en est parfois fallu de peu. Nous sommes dimanche, elle est partie chercher quelques chocolats pour Pâques. Je vais l'écrire, mon histoire, pendant ce temps. Je ne sais pas trop pourquoi, car je ne souhaite pas être lu. Qui me lirait, de toute façon? Seule Paule s'intéresse à ce que je fais, les trois quarts du temps parce qu'elle m'a demandé de le faire. Je pourrais lui donner ces feuilles si j'avais envie qu'elle me quitte. Je blague. Au fond, ce que je veux, c'est, comme ils disent, cracher le morceau. Rassembler tous ces drames en une belle petite boule, deux ou trois pages, une seule suffirait, puis savourer le soulagement : « Voilà, c'est sorti. » On dirait un psychologue-machin. Passons aux choses sérieuses.

Le soir où tout a commencé, Paule était malade. Je n'aime pas parler d'elle au commencement, comme si elle avait tout provoqué. Au fond, seulement elle pouvait tout provoquer. Nous sommes mariés depuis vingt-sept ans, et il ne m'arrive pas grand-chose sans elle. Ni avec elle, d'ailleurs. Elle était clouée au divan, le soir du spectacle de danse de Karine. Elle se plairait à dire qu'il s'agissait d'un récital. Tant pis, c'est moi qui écris. Quel mal l'affligeait, je ne sais plus, un de ceux qui font beaucoup vomir.

Il est rare que je sorte pour moi-même : le soir, c'est dans mon salon que je préfère poireauter. Ma femme doit me traîner derrière elle, souvent en tirant assez fort. Lorsqu'elle m'a annoncé au téléphone qu'elle était, comment dire, en pleine évacuation, je me suis cru libéré d'une ennuyeuse escapade au centre-ville. J'envisageais déjà la soirée à son chevet, à lui apporter sa boisson gazeuse sans bulles et sa douillette. Elle en avait cependant décidé autrement. J'irais voir le spectacle. Seul.

- C'est trop important pour qu'on rate ça, son premier récital!

- Tu vas ben le rater...

- Hon Gilbert, franchement!

Nous nous sommes chicanés, mais nous nous chicanons à l'épicerie, en stationnant la voiture, lorsque je choisis une chemise, lorsque je mange de la soupe. S'il fallait appeler ça des chicanes... Je lui ai rappelé que Karine n'avait pas insisté. C'était comme nous voulions, voilà ses propres mots. En vérité, je me doutais bien que Karine avait parlé ainsi par timidité et Paule a deviné que j'essayais de me dérober. Elle m'a jeté un regard agacé en se mouchant.

À la télévision jouait un épisode d'une série très drôle que nous ne manquons jamais (ma femme dit aux gens que nous la regardons de temps en temps) sur les tribulations d'un cabinet de dentistes. Je ris toujours beaucoup en regardant cette émission. J'ai un tempérament ricaneur, même si ça ne paraît pas trop. Cette fois, j'entendais les rires préenregistrés sans même remarquer les blagues qu'ils couronnaient.

- C'est ta fille, faut que tu t'intéresses à ce qu'elle fait!

- Je vais y aller, chérie, tu le sais.

- Bon.

L'image a montré un patient oublié par les dentistes lorsqu'ils avaient fermé boutique. Un moule de plâtre boursoufflait son visage et il regardait sa montre, lassé, ce qui m'a arraché un éclat de rire. La situation commençait à dépasser Paule.

- C'est pas demain matin! C'est ce soir!

Ma femme et moi partons en général très à l'avance. Personne ne nous prendra à arriver en retard parce que nous avons tourné en rond à la recherche d'une place de stationnement (je pourrais écrire toute une histoire sur le stationnement à Montréal). Ce soir-là, puisqu'on m'obligeait à sortir seul, je me sentais en droit d'affirmer qu'une heure trente d'avance, c'était beaucoup.

- Je vais y aller aux annonces.

- Y a pas d'annonces! Tu vas être en retard!

Je me suis levé pour aller prendre mon manteau, puis je suis revenu l'enfiler devant la télévision.

- Ah! Tu fais exprès!

Une hygiéniste dentaire venait d'être surprise à radiographier un gâteau dans lequel elle avait par mégarde incorporé son alliance. J'attendais le dénouement de la scène pour mettre mes chaussures, lorsque qu'une toux effrénée a secoué Paule. J'ai compris que je l'avais assez torturée. En quittant, j'ai demandé si elle avait besoin de quelque chose, si tout était correct.

- Ben oui! Vas-y!

- Bonne soirée.

- C'est ça. Bonne soirée. As-tu pensé à sortir le bac?

- Non.

- Ah! Dépêche-toi!

Le fond du bac reluisait de son bleu solennel, à peine caché sous un carton de lait et un sac de dépliant, mais le lendemain serait mardi. Le jour du bac. Il y a des luttes perdues d'avance avec Paule.

\* \* \*

Une pluie fine, très automnale, faisait luire la route qui menait au spectacle. Un autre détail inutile. L'atmosphère compte aussi, c'est vrai, mais je cherche à cracher le morceau, pas l'atmosphère. Je parle de bac, de manteau et de stationnement alors que je roule vers la catastrophe. Près de l'Université du Québec à Montréal, où je me rendais, des travaux avaient transformé le centre-ville, déjà impraticable avec tous ses sens uniques, en véritable labyrinthe. Cette fois, c'est important, vous verrez plus loin. J'ai garé la voiture sur René-Lévesque après une quinzaine de minutes de zigzags. Si Paule avait été là, je l'aurais déposée à la porte et l'aurais rejointe à pied en me protégeant d'un parapluie. Je me suis contenté de relever mon capuchon, laissant la pluie me tacheter jusqu'à l'entrée de la bâtisse brunâtre. On voit bien que je ne suis pas le même homme sans ma femme. Mais il est plus que temps que je cesse de parler d'elle, tout ce qui suit la dépasse largement.

Ne pas être le premier arrivé m'a procuré un petit sentiment de victoire. Face à Paule. Encore elle. Il restait vingt minutes avant l'ouverture des portes, et j'étais bien choqué qu'elle ne soit pas là, car moi, je n'en voulais pas de ces minutes. J'ai récupéré nos

deux billets au comptoir. « Feu, terre, eau, calvaire, ai-je lu, perplexe. Récital de danse contemporaine ».

Les portes ont fini par s'ouvrir et j'ai pris place dans le siège de ma femme, celui à côté de l'allée, alors que le mien est demeuré vide.

Après les dix minutes prévues pour les retardataires, le spectacle a commencé. En fait, j'ai remarqué qu'il avait commencé, mais j'ai mis un temps fou à réaliser qu'il avait vraiment commencé. Je me pensais au ballet et j'attendais Casse-Noisette, un cygne ou, je ne sais pas, Monsieur Calvaire et Madame Terre, qui en gesticulant se seraient livrés bataille. Chaque fois que les danseurs quittaient la scène, je me disais, la prochaine fois, ça commencera pour vrai, cette fois, c'est le début, là, enfin... Je crois que c'est ça, au fond, un récital : il n'y pas d'histoire. Et si je continue d'écrire à ce rythme on dira que mon récit aussi est un récital. Disons simplement qu'après avoir eu l'impression que le récital n'allait jamais commencer, j'ai eu l'impression qu'il n'allait jamais finir, et que cette soirée où tout a commencé, même le récital, n'aurait pas été la même sans ce récital.

Vers 23h, exténué, mais très fier de Karine, je me suis joint aux autres spectateurs qui se levaient pour applaudir à tout rompre et remplir la salle de cris enthousiasmés. La clameur s'est éteinte peu à peu et j'ai patienté de nouveau, privé de Paule qui aurait sans hésiter fendu la foule pour courir féliciter Karine. Ma fille nous a heureusement remarqués, moi et mon inhabituelle solitude.

- Maman est pas là?

- Ben non, elle est malade. Un petit virus, là, ça va passer. Elle fait dire bravo.

- Elle m'a même pas vue...

- Ben vous êtes très bons en tous cas, tout le monde.

Il était presque minuit lorsque je me suis retrouvé dans ma voiture. Il s'en passe des choses, à minuit. Lors de la pleine lune, l'homme devient loup. S'il existait un moyen de savoir si la lune était pleine, enfin je tiendrais un bon détail pour l'atmosphère. Mais je peux peut-être le trouver sur Internet, le calendrier lunaire. Le premier croissant de lune. Hum. Sous le ciel nuageux et sans lune, j'ai fait démarrer la voiture et maintenant, tenez-vous bien.

Les travaux menaçaient de prolonger sérieusement mon trajet. Seul capitaine à bord, j'ai vu dans la rue Sainte-Catherine un raccourci viable, où je me suis finalement retrouvé coincé. Paule aurait eu raison et j'ai eu tort de ne plus vouloir parler d'elle. Comment expliquer sans elle que son absence m'a autorisé ce détour funeste?

Céline Dion s'époumonait à la radio. Je m'en souviens parce que j'avais parcouru toute la bande FM sans rien trouver d'autre. Gilles est apparu pendant une de ses envolées les plus stridentes. J'ai mis du temps à le reconnaître. Il portait le même complet dans lequel je l'avais vu plus tôt ce jour-là, le veston déboutonné sur son ventre bombé. J'ai reconnu le ventre d'abord, je crois, sa rondeur familière a attiré mon regard distrait, puis j'ai reconnu Gilles. Il sortait d'un bar de danseuses. Sa fille danse-t-elle aussi? ai-je blagué, et j'ai bien ri. Il était encore temps de rire.

Le reste de la scène n'a duré que quelques secondes.

À peine sorti de l'établissement, Gilles a agité la main et s'est mis à trotter vers moi entre les voitures immobilisées. Une sorte d'envoûtement brillait dans ses yeux. Jamais je n'avais vu chez lui cette lueur de joie ivre, et l'espace d'un instant j'ai songé à ne pas baisser ma vitre. Pourquoi, surpris en pleine dépravation, se précipitait-il vers moi? N'aurait-il pas dû m'ignorer, me tourner le dos? Il articulait quelques paroles, alors j'ai baissé ma vitre, il fallait bien. Sans s'arrêter il a contourné ma voiture pour se mêler aux piétons sur le trottoir. Naïvement, j'ai appuyé sur le bouton de la vitre côté passager. Gilles s'est arrêté trois ou quatre mètres plus loin.

- Tranquille à soir? ai-je entendu.

- Ouin, pis toi mon chou? lui a-t-on répondu.

Car enfin, comment dire, vous savez, Gilles avait besoin d'un peu de compagnie, voilà. Pourquoi faire? J'imagine qu'il se sentait stressé, anxieux, à cause du travail peut-être, ou de la vie en général. Il voulait se détendre, comme on dit, s'amuser un peu. La dame (comme on dit) s'en réjouissait, parce qu'elle patientait sous la pluie justement pour trouver un copain avec qui s'amuser un peu. Un vrai coup du destin. Soudain, une infamie est sortie de sa bouche flasque : « Ousse qu'on va, Gilles? » J'avais la certitude que Gilles ne s'était pas présenté. Ils se connaissaient.

Un coup de klaxon m'a tiré de ma torpeur.

J'ai appuyé sur l'accélérateur sans voir les tourtereaux s'engager dans la rue devant ma voiture. Mon pied a écrasé le frein en même temps qu'ils s'immobilisaient en braquant leurs yeux sur moi. Que Gilles m'ait reconnu, rien ne me le laisse croire. Il a poursuivi sa traversée, pendant que sa belle tapait sur mon capot en meuglant « Maudit malade! »

J'ai senti une sorte d'essoufflement, comme si j'étais en pleine course dans la rue. L'humidité froide de l'automne me glaçait le visage. Il fallait quitter le centre-ville. J'étais déjà passé par là des dizaines de fois, et j'en avais vu du scandale. Pourtant, ce soir, j'avais l'impression de traverser une maison hantée, non pas dans un gentil petit wagon de parc d'attraction, mais à pied, comme si je l'habitais. Rien ne me protégeait de ses monstres. Des jeunes festifs hurlaient une chanson, enterrant le chanteur inconnu qui avait remplacé Céline à la radio. J'ai réalisé que mes vitres étaient toujours baissées. Je les ai remontées et déjà une quiétude relative me gagnait.

J'ai essayé de tout oublier. Je voulais seulement rentrer, m'allonger, apprendre que Paule ne vomissait plus, et dormir.

## CHAPITRE 2. Une fois commencé

On ne connaît pas les gens. Voilà la pensée qui me tenaillait alors que je passais la porte du travail le lendemain. Devant moi s'étendait le vaste plancher quadrillé à peu près symétriquement par douze îlots, comptant chacun huit bureaux séparés par des panneaux de toile. J'avancais dans l'allée centrale et Carlos, au poste de contrôle, a levé la tête.

- Bonjour, a-t-il dit, courtois.

J'ai répondu d'un hochement de tête. Qu'avait-il manigancé, lui, la veille au soir?

Sans m'arrêter, je jetais des coups d'œil furtifs aux autres employés. Je remarquais des photos de maris, de femmes et d'enfants, parfois bonifiées d'un chien ou d'un chat. Je n'en étais que plus choqué. Qu'est-ce que ça prouve, ces fioritures sentimentales? En sens inverse, Julie, experte en analyse législative et en ragots, approchait avec un sourire radieux. Elle sait tout, ai-je pensé, horrifié.

J'ai tourné le coin de l'allée menant à mon poste, qui occupe l'extrémité du troisième, non, quatrième îlot à droite. Dans le cinquième, en face, le paysage qui s'offre à moi depuis une dizaine d'années est le bureau du loup aperçu la veille au centre-ville.

Je m'attendais à, ou plutôt, j'espérais ne pas voir Gilles. À cause de ses excès, il serait resté chez lui, prétextant cette gastro qui circule (Paule pourrait vous en parler). Mes pieds ont fait quelques pas de plus et j'ai tourné la tête.

Le loup était là, déjà plongé dans sa paperasse.

D'une voix étranglée, je l'ai salué. J'ai contourné mon bureau et retiré mon manteau, puis mon veston. Une chaleur inhabituelle me trempait la peau.

Tout au long de la journée, mes yeux ont eu du mal à se détacher de Gilles. Il ouvrait des dossiers, balayait du regard la première feuille d'un aller-retour vertical de la tête, relevait celle-ci et fixait un point immobile sur l'écran, pianotait sur quelques touches, retournait à la feuille qu'il balayait à nouveau, puis à l'écran, la tête toujours fixe, explorait une dernière fois la feuille avant que le haut de son corps (ses bras et sa tête) s'engage dans un mouvement qui commentait le dossier de manière non verbale, les doigts de sa main

gauche, par exemple, tapotant la surface du bureau, ou encore dodelinant de la tête dans un élan désapprobateur discret, ou parfois sa bouche poussant un braiment sourd et, en guise de finale, il retournait à l'écran, le cou et les mains plus détendus qu'auparavant pour taper ce qui devait être son avis sur le dossier. En superposant cette image à ce que j'avais vu la veille, j'ai senti une bouffée acide me griller l'estomac.

À la pause de dix heures, j'ai filé à la salle de bain où j'espérais me reposer de cet insoutenable face à face. Mon cœur a frappé un coup de gong quand la porte s'est ouverte.

- En forme, Gilbert?

J'étais pris au piège. Le mince jet du lavabo rinçait paresseusement mes mains couvertes de savon. Impossible d'éviter le dialogue avec le loup.

- Ah... euh... fatigué un peu. Ma fille avait son spectacle de... de danse.

Comme j'aurais voulu taire l'affreuse vérité! Quelle bassesse lui avait traversé l'esprit, au mot danse?

- Je me suis couché, il était presque une heure du matin, ai-je conclu.

Gilles s'est installé à l'urinoir, a ouvert sa braguette.

- Grosse soirée.

- Ouais... Toi?

- Bof... tranquille.

Un lourd silence a suivi. J'ai voulu parler de Paule pour apaiser mon embarras. Une femme malade, ça se glisse dans toutes les conversations, ça attire la sympathie, c'est pratique. Dans mon affolement, j'ai cependant réalisé qu'après avoir rappelé à Gilles la danse et la fatigue (car il devait l'être, fatigué), j'allais faire la bêtise de rajouter ma femme au forfait! Le loup avait divorcé une douzaine d'années plus tôt, ce qui expliquait sans doute son commerce avec Candy Guili-Guili. Moi et ma femme, Gilles sans sa femme, Gilles et Candy Guili-Guili. Je me comprenais.

- À tantôt, a-t-il dit.

Le chant de la liberté! Je m'emporte un peu. Mais pourquoi le loup coupait-il la conversation? À cause de notre silence? Ou l'avais-je incommodé, avec mes histoires de danse? Je me suis posé la question toute la journée.



\* \* \*

Ma paranoïa s'était dissipée au bout d'une semaine. Gilles m'inspirait en revanche une sorte de dégoût mêlé d'inquiétude. Il se transformait sous mes yeux. Quelques-uns de ses traits, que j'avais souvent regardés sans les voir, me renvoyaient désormais la froide image d'un étranger, d'un homme patibulaire au nez crevassé, à la voix éraillée, aux yeux le matin injectés de sang.

Je me doutais que je n'étais pas le premier à rencontrer cet homme. Très probablement, quelque part, une meute le comptait dans son rang.

Je me rappelle ce jour où Gilles discutait avec Rémi, du département des ventes, un peu en retrait au bout de l'allée latérale. Je fixais leur visage amusé sans rien discerner de la conversation. Seuls quelques ricanements affaiblis par la distance me parvenaient. Rémi, quoique plus jeune, en savait sûrement long sur Gilles. Ils dînaient ensemble, se voyaient en dehors du travail même. Avec qui d'autre? Marcel et Serge, pour sûr, et des amis de l'extérieur, peut-être.

J'ai décidé de me lever et de passer à côté d'eux, simplement pour leur arracher une réaction. J'imaginai leur sourire s'éteindre à mon approche, leur bouche se figer dans la honte. J'ai fait quelques pas, l'air de rien, et Rémi m'a aperçu. Sa bonne humeur n'a pas déçu. J'avançais toujours en fonçant droit sur eux, ils allaient comprendre qu'il ne servait à rien de me cacher leur petit complot. Ils ont ricané de nouveau, sans broncher. Mon pas est demeuré ferme. Allez faire vos sales combines ailleurs, je m'en vais à la photocopieuse.

Une fois près d'eux, j'ai été gratifié d'un sourire qui m'invitait à rejoindre la conversation.

- On parlait de Stéphane, m'a expliqué le vendeur. Brigitte l'avait désigné pour assister à la signature des contrats avec GGO. Il était tout fier, mais il a pogné la gastro!

- Haha! ai-je ri, car je riais de Stéphane, moi aussi, quand j'en avais l'occasion.

- Pas chanceux, s'est moqué Gilles.

- C'est peut-être moi qui lui ai donné, ai-je ajouté, ma femme l'a eue la semaine passée!

Nous avons bien rigolé et je suis retourné à mon poste plutôt tranquille. Notre petite discussion m'avait changé les idées. J'ai vraiment cru un moment que cette histoire de complot n'était qu'un pur délire d'interprétation.

Comme si Gilles et Rémi n'avaient pas tout le reste de la journée pour parler luxure.

\* \* \*

J'avais un pressentiment. En découvrant les détails du complot, je l'endurerais sans doute plus facilement. J'apprendrais peut-être même qu'il n'y avait pas de complot, que Gilles se vautrait seul dans la saleté.

Forcément, je devrais fouiner un peu. Bavarder dans le corridor ne suffirait pas. On s'échange des recettes, dans le corridor, ou on rit de Stéphane. Il fallait m'avancer sur le terrain, malgré tous les risques que cela impliquait. J'allais passer l'heure du lunch avec la meute.

L'opération imposait une grande délicatesse car, en temps normal, mes midis sont solitaires. Je marche jusqu'à la cafétéria, boîte à lunch à la main, déniche un four micro-onde inutilisé puis, mon plat plus ou moins chaud, je m'assois près de la fenêtre, habitude que je viens de remarquer en l'écrivant, et mange. Par la suite, je fais généralement quelques courses. Papiers mouchoirs, shampoing, piles, clous, cartes de souhaits, laine d'acier, dentifrice, il faut ce qu'il faut. La première difficulté était donc de me greffer à la table des loups, au centre commercial voisin, sans éveiller de soupçons.

La deuxième difficulté venait de Paule. Presque tous les soirs, elle détermine mon dîner du lendemain et l'enferme dans le contenant où il sera réchauffé puis dégusté. Jamais, à mon souvenir, je n'ai refusé un repas de mon épouse. Pendant mes vacances, nous laissons par habitude ma boîte à lunch vide sur sa tablette dans le réfrigérateur. Dans ces conditions, claironner « Paule, je ne mangerai pas de tes pâtes » aurait été d'une brutalité effrayante.

J'arrive parfois au bureau les mains vides, par exemple lorsque nous avons tout mangé ou encore, enfin, je n'ai pas à expliquer tout ça, et je me rassasie alors au centre commercial. Mais ces occasions sont rares. Je couvais depuis plusieurs jours l'idée de

m'insinuer dans la meute sans que le pâté chinois, la lasagne et les choux farcis ne cessent de se passer le relais. Il fallait forcer les choses.

- Ils ont ouvert un restaurant thaï à côté du bureau.

- C'est quoi ça, thaï?

- Ben... thaïlandais.

- Je le sais, mais c'est quoi?

- Ben... je sais pas. Des nouilles.

- T'as jamais été fort sur les nouilles...

Je croyais avoir échoué et je cherchais, désespéré, une formule qui sauverait la mission. Ça me tente d'essayer le thaï? Je manifeste trop rarement mes goûts. Heureusement, ma femme me connaît. Elle m'a ouvert bien grand la porte, provoquant encore tout.

- Demain tu veux finir le jambon ou tu veux manger du thaï?

- Hein? Ah... ça me dérange pas.

- Je peux t'en mettre dans un plat quand même pis tu le finiras après demain.

- Bah... je vais le finir demain. Pis j'essaierai le thaï après demain.

- Ou sinon demain je fais dégeler la sauce à spaghetti. Tu pourras prendre ça.

- Bah... je vais essayer le thaï après demain. Il paraît que c'est bon.

Paule n'a pas répondu. Ainsi, deux jours plus tard, je serais libre de manger où bon me semblerait, avec qui bon me semblerait. La catastrophe venait de commencer.

### CHAPITRE 3. Ensuite

L'heure du lunch avait sonné. Tout était une question de timing. Gilles s'affairait toujours à son bureau. En temps normal, sans ma boîte à lunch, je n'aurais probablement pas hésité à lui demander «Vas-tu manger de l'autre côté? », mais la mesquinerie du coup monté me nouait la gorge.

J'ai trié quelques papiers avec l'objectif de synchroniser ma sortie avec la sienne. Le loup demeurait cloué à son dossier. J'ai décidé de gagner un peu temps en allant vider ma vessie. À l'urinoir, il m'est venu à l'esprit que, depuis le corridor menant à la salle de bain, j'avais vue sur l'ascenseur. Je pourrais patienter sur place. Si je voyais Gilles, Rémi ou Marcel approcher, je m'empresserais de le ou de les rejoindre comme par hasard.

Je pensais avec amusement à cette petite tactique, lorsque j'ai ouvert la porte de salle de bain et raté de peu une collision frontale avec le loup. Je me suis figé sur place, le souffle coupé.

- Wouup, a-t-il dit. Ça a passé proche.

- Hein!

Pourquoi « Hein! »? Cela sonne faux. On aurait dit que toute la supercherie de ma manœuvre avait crié du fond de moi. Oserais-je manger avec Gilles, après ce « Hein! »? Il le fallait.

J'ai foncé au centre commercial. Je pourrais trouver les loups sur place.

Je me suis mis en file au comptoir thaï où on m'a servi un machin au bœuf. Aux alentours, les places disponibles étaient rares. La peur de ne pas réussir à infiltrer la meute à cause du manque d'espace a sapé mon enthousiasme. J'aurais déjà de la chance de ne pas dîner en tête à tête avec une grosse inconnue, qui me piquerait d'un sourire fielleux en retirant son manteau de la chaise libre. J'errais dans le dédale de tables, de plus en plus misérable, quand je les ai aperçus. Rémi, Serge, Marcel.

Et une place libre. Pour le loup?

Mes pas m'ont poussé vers eux. C'était dans l'ordre des choses. J'allais vers les gens du bureau quand je mangeais au centre commercial. Je leur demanderais s'ils attendaient quelqu'un. Gilles s'en vient, dirait l'un d'eux. Tant pis. Je pourrais me joindre à eux plus tard si une place rapprochée se libérait.

Les trois hommes m'ont salué d'un geste modéré par la surprise. Serge a reculé son cabaret pour dégager un peu d'espace devant lui.

- Attendez-vous quelqu'un? ai-je demandé.

- Non, vas-y.

Un silence a plané et j'ai craint d'avoir gâché le festin de loups. Je me demandais d'autre part où se cachait Gilles. On m'apprendrait qu'il rattrapait un peu de retard en mangeant à son bureau.

- Un pad thaï, a remarqué Serge.

- Ben oui, j'essaye ça ce midi.

- Ils font aussi du Tao, hein?

- Hein?

- Ils en font, du Tao?

Je ne comprenais rien à cette histoire. J'aurais dû répondre instinctivement « je ne sais pas », mais mon imposture me paralysait, je me sentais mis à l'épreuve.

- Ils appellent ça du général Thaï, est intervenu Rémi. J'y ai pas goûté mais je suis pas sûr que ça me tente.

J'avais trouvé en Rémi un autre grand amateur de mets asiatiques. Seulement, selon lui, il fallait se tenir loin de ces petits comptoirs de restauration rapide et des buffets à volonté. Si je souhaitais rencontrer le vrai général Tao, je devais le visiter chez lui, dans le quartier chinois.

Les discussions sur la bouffe avaient le dessus, comme toujours. Mais le quartier chinois, ai-je réalisé, est en plein centre-ville. À quelques pas du lieu de ma fameuse rencontre avec le loup. Le vent du scandale se levait pour souffler sur mon visage.

## CHAPITRE 4. Agir

Agir était absurde. Je n'ai jamais décidé d'agir. Même Paule n'a pas pu provoquer mon geste. Le hasard s'en est mêlé.

Deux ou trois jours s'étaient écoulés. Une réunion avait presque vidé ma section de ses effectifs. On m'avait épargné, Dieu merci, de prendre part aux interminables bavardages concernant la nouvelle plate-forme informatique et je vaquais peinalement à mes tâches habituelles. Du moins, à ce qui en restait, car la saison morte commençait. Les études techniques et législatives en bâtiment n'ont jamais eu la cote pour Noël. Pourtant, nos gestionnaires insistent : « Il n'y a pas de saison morte chez Groupe Machin. »

Je ne me rappelle plus ce qui m'a attiré au bureau du loup. Une sorte de force mystérieuse, on dirait. Je revois, en plein centre du bureau, devant le clavier poussé plus loin, le journal. C'est sans doute lui que je voulais. J'ai dit force mystérieuse. Peu importe, personne ne lira ceci. Gilles achète toujours le journal et je le lui ai emprunté. « Un pédophile... envoyé dans l'espace! » criait la une. Interloqué, j'ai tourné la page pour apprendre qu'un ancien astronaute américain faisait face à des accusations de possession de pornographie juvénile. L'article ne valait pas le titre.

J'ai feuilleté un peu le journal à mon poste. J'ai sans doute lu la chronique sur la chasse, c'était la saison. Peu à peu, au fil des pages, j'ai dû sentir que j'avais épuisé les sujets dignes d'intérêt. Je vais lentement afin de comprendre la folie qui m'a pris. Parvenu à la section *Rencontres*, située plus ou moins à la fin du journal, je me suis dit « Ça suffit, travaille. » Alors il ne me restait plus qu'à remettre le journal là où je l'avais pris. Et soudain, j'ai pensé « Dépose-le tel quel. Ouvert à la section *Rencontres*. » Il était fermé, à l'origine. Qu'est-ce que cela changeait? Je me suis levé en respirant profondément. Des pas lents m'ont conduit au bureau du loup, où j'ai étalé le journal d'une main mal assurée. Immobile, j'ai contemplé le résultat de ce geste inavoué, honteux, timide, qui n'était même pas un geste.

Quinze minutes plus tard, j'ai entendu une porte s'ouvrir au loin, puis un brouillard de murmures se disperser à travers l'étage. J'ai joué l'employé bien plongé dans son travail. Il me semblait naturel de m'intéresser à la réunion et j'ai préparé une question, genre « Quoi de neuf? » Peu à peu, la voix du loup et celle de Réal de la comptabilité, je crois, se sont précisées.

- *Mapper* les opérations... c'est maintenant qu'il faudrait faire ça. En mars, on aura plus le temps!

- S'ils veulent encore repousser l'échéance, c'est leur problème.

La frousse m'a envahi. J'étais seul dans la section. Qui d'autre aurait pu ouvrir le journal?

- Je te gage que quand on va avoir la nouvelle plate-forme, elle marchera pas comme il faut avant deux ans.

Je lui expliquerais que j'avais emprunté son journal et que je l'avais remis, là, comme ça, sans regarder. Les rencontres? Haha! Non, je ne cherche pas à rencontrer quelqu'un. Je devrais supporter Paule encore un petit bout.

- Deux ans? Trois ans!

Gilles se rapprochait dangereusement de son poste.

- T'en allais-tu en pause? a demandé l'autre.

- Oui, je te suis.

Tous les participants de la réunion avaient manqué leur pause de l'après-midi. Serait-ce l'occasion de réparer mon tort? Le loup a bifurqué vers son bureau. Un frisson m'a parcouru quand j'ai compris son but. Il voulait le journal.

- Combien de temps ça a pris pour que FCS arrête de planter?

Gilles me tournait le dos, sa main approchait du butin. Je le voyais déjà se retourner et me transpercer du regard.

- Salut, Gilbert! a lancé l'autre.

C'était bien Réal.

- Salut!

Le loup a refermé le journal, l'a saisi puis mis sous son bras. Il s'est éloigné sans me regarder.

\* \* \*

Avant d'agir à nouveau, j'ai mis au point une stratégie précise. C'est-à-dire que j'allais faire exactement la même chose, mais en sachant pourquoi.

J'ouvrais le journal à la section *Rencontres*. Sans remarquer l'aberration, Gilles, dans un moment d'égarement, en lirait quelques cases. Une petite voix lui chuchoterait « Mais pourquoi pas? », discrète mais indéniable. Qui n'a jamais été curieux de voir le visage de ces femmes en quête d'amour, présentées par douze mots avarés? Bien sûr, je n'étais pas naïf au point de croire qu'une page de journal procurerait au loup une illumination miraculeuse. À cette époque, je le taquinais. Plus tard, las de ce petit jeu, je déciderais de l'abattre.

J'avais besoin d'un alibi. Si Gilles me laissait souvent le champ libre lors d'absences momentanées, quelques regards indiscrets risquaient de remarquer ma manœuvre. Appuyé contre le panneau du corridor devant le bureau du loup, un gros classeur, dont je ne connaissais pas le contenu, servait de socle à une plante. Rien ne me serait plus facile que d'ouvrir un tiroir d'une main et, de l'autre, moyennement un léger étirement, de tourner les pages du journal.

Ma stratégie a mijoté deux jours avant que je l'ose. Gilles venait de partir, penché sur un document dont quelques pages pendouillaient depuis l'agrafe. J'ai foncé vers le classeur. Il n'était pas verrouillé. Ma main a plongé au hasard dans le rang discipliné de chemises verdâtres. *Entente législative entre la municipalité de Saint-Lambert et l'entrepreneur, année 2005*. C'étaient nos contrats municipaux! J'espérais que tous autant que moi l'ignoraient, car je n'aurais su comment justifier leur consultation.

Je n'ai pas perdu de temps. Les pages du journal ont valsé dans la cohue. La section *Rencontres* se défilait, je tombais toujours trop près ou trop loin. Dès son apparition lumineuse, j'ai refermé le tiroir et regagné ma place. Gilles est revenu quinze minutes plus tard.

En s'assooyant, il a refermé et écarté le journal sans même le regarder.



Il n'avait aucune envie de collaborer, malgré tout le bien que je lui voulais. Bizarrement, c'est son indifférence qui m'a motivé à continuer. J'avais réussi mon petit manège avec une terrible facilité; je ne voyais aucun risque à recommencer. Cela me rappelait mes treize ans, lorsque je m'échappais en pleine nuit pour une ballade avec mes amis. La première fois, je m'étais senti foudroyé par le ciel en poussant les volets de ma chambre. Après quelques semaines, je grimaçais dans le dos de mes parents à travers la fenêtre du salon.

Combien de fois ai-je répété ma combine au bureau du loup? Une dizaine, peut-être. Chaque fois, il demeurait imperturbable, repoussant mécaniquement le journal pour libérer son espace de travail. Personne ne semblait surpris de mes procédés. Quand on passait par là, je cherchais avec application un document, le nez dans le classeur. Quel idiot se serait intéressé à moi? J'avais oublié que quelqu'un gagnait grassement sa vie à s'immiscer dans nos activités les plus monotones.

- Quelle année tu cherches? a demandé Stéphane.

- Hein? Ah... euh... quatre-vingt-six.

- Quatre-vingt-six!?

Les chances que j'aie besoin des contrats municipaux de 1986 étaient tout à fait nulles, mais à cause de la rareté du document, notre gestionnaire a été pris d'une envie folle de m'aider.

- Hum..., a-t-il fait en tassant une par une les chemises vers la droite une fois leur contenu validé.

- C'est pas très important, hein, me suis-je défendu, juste comme il refermait le tiroir.

- Les quatre-vingt-six, ils sont aux archives.

- Ah. C'est pas grave, c'est pas urgent. J'irai tantôt quand je passerai par là.

- Veux-tu que je les appelle? Parce que des fois leurs boîtes sont serrées loin. Comme ça ils vont pouvoir te le sortir d'avance pis quand tu vas passer, il va t'attendre. Sinon t'attends pis tu niaises pis ça finit plus...

- Non non, merci. Je les appellerai tantôt.

- T'es sûr? As-tu leur numéro?

- Euh non.

Perdu par ma sincérité!

- Attends un peu.

Stéphane s'est assis au bureau de Gilles et a pris le combiné du téléphone.

- Avant, c'était 3716, mais ils ont changé le mois dernier, m'a-t-il expliqué.

- Ah.

- Allo, Lyne? C'est moi! ... Ben oui! Heille, c'est quoi déjà le numéro des archives? ... 1232? Tant qu'à faire, pourrais-tu me transférer? ... Ha! Ben oui. Merci! ... Bonjour! On aurait besoin du dossier des contrats municipaux 1986, s'il-vous-plaît. ... Oui, quatre-vingt-six! Gilbert va passer le prendre dans quelques minutes...

J'ai aperçu Gilles qui tournait le coin pour s'engager dans l'allée.

- Salut, s'est-il imposé, à la fois jovial et interrogateur.

- Excuse-nous, Gilles, a répondu Stéphane, on a fini. Je donnais juste un petit coup de main à Gilbert. Pauvre lui : il cherche les contrats municipaux 1986.

- Oh boy! Ça sent pas bon... Y a-tu un problème?

- Non, non, je voulais juste vérifier quelque chose.

- Fiou! s'est réjoui Stéphane. Euh Gilles, laisse pas traîner ton journal grand ouvert.

Les patrons aiment pas ben ça...

- Ah, désolé.

Gilles s'est assis en refermant le journal, sans réaliser qu'il ne lisait pas lorsqu'il avait quitté son poste.

## CHAPITRE 5. Agir plus

On pourrait croire que cette histoire n'est toujours pas commencée. Au fond, elle ne l'est pas. Et dire que je ne sais même pas si je vais la finir, si je ne vais pas l'abandonner en plein milieu. Continuons.

J'ai décidé de ne plus laisser les choses au hasard. Gilles, je le soupçonnais, avait la mémoire défaillante à cause de l'alcool. En revenant à son bureau après une longue absence (quinze minutes ou plus), il avait tout à fait oublié ce qu'il y bricolait à son départ. J'allais donc lui ouvrir le journal directement sous les yeux.

Je l'épiais depuis le début de la journée. En milieu d'après-midi, il s'est levé sans quitter son écran du regard. Hésitant, il a tourné et retourné quelques feuilles, puis il a disparu derrière le panneau de toile. D'un bond, j'ai filé à son bureau et attrapé le journal. Tout était prévu. J'ai fait défiler le coin des pages jusqu'à ce qu'apparaisse le numéro soixante-treize.

Gilles est revenu alors que j'avais tout juste repris mon crayon. Ébaubi par ce journal couché sur les documents qu'il consultait un instant plus tôt, il s'est immobilisé.

- Est-ce que quelqu'un est venu? a-t-il demandé après un silence interdit.

- Non, je pense pas, ai-je répondu, jouant plutôt bien la surprise.

Le loup a balayé l'horizon du regard avant de ramener les yeux au journal, puis à l'horizon, puis au journal. Jamais il n'a porté les yeux sur moi. Ma tranquillité de toujours me disculpait. Je savourais l'immunité, quand Gilles a sèchement refermé le journal et s'est remis au travail. Une fois de plus.

Une fois de trop.

\* \* \*

Deux semaines ont passé avant que j'attaque à nouveau.

Entre temps, je suis retourné dîner avec la meute, un peu pour justifier ma première intrusion. Gilles était des nôtres, cette fois, et j'ai appris au vol que les loups se réunissaient

régulièrement pour regarder le hockey dans un bar du centre-ville. Un bar du centre-ville..., ai-je médité. Je ne m'étais pas trompé en flairant un complot.

En remontant à l'étage, je cherchais un moyen de frapper plus fort.

Paule revient ici se mêler de cette histoire. Sa sœur et son beau-frère allaient célébrer leur vingt-cinquième anniversaire de mariage. Lors du nôtre, ils nous avaient offert, pour employer leurs propres mots, un très beau chaudron. Ma femme m'a demandé d'attendre à ses côtés pendant qu'elle achetait par téléphone deux billets pour *Balalaïka*, une nouvelle comédie musicale située dans une Russie mièvre et anachronique. Ma présence était requise pour le paiement par carte de crédit. Paule demanderait à l'agent s'il voulait parler au détenteur, et l'agent répondrait que ce n'était pas nécessaire. J'en avais l'habitude et je le faisais de bon cœur, mais que penser de *Balalaïka*?

- C'est pas pour toi, c'est pour Michèle!

- Ils font juste crier pis brailler...

- Ben qu'est-ce tu veux, c'est ça qu'elle aime!

Paule a obtenu le siège de l'allée et son voisin, dans une rangée assez à l'avant. J'ai remarqué sa satisfaction dans sa manière de raccrocher.

Encore deux ou trois jours ont passé. Nous nous apprêtions à rire un peu avec nos drôles de dentistes et une émission culturelle se terminait en présentant un reportage sur *Balalaïka*.

- J'interprète Sacha, confiait un des starlets (j'invente le mot) de la distribution. Je pense que tout le monde, de n'importe quel âge ou n'importe quelle origine, va s'identifier à lui. La quête de Sacha, c'est l'amour. À travers sa musique et à travers sa révolte, il veut qu'on l'aime. C'est la quête universelle...

Lorsque j'entends un pailleur en paillettes tenir un tel discours, je me mets en général à penser à autre chose. Mais cette histoire de quête de l'amour, je crois, a résonné en moi comme un air familier. La quête universelle... Qu'en penserait Gilles? Comment réagirait-il, en assistant au spectacle? J'imaginai sa tête au milieu de toutes ces envolées mielleuses et je me tordais de rire en silence.

Je n'avais pas le choix de rire. La nouvelle mission qui venait de germer, aurais-je le cran de la mener à bout, si je la croyais autre chose qu'une bonne blague?

## CHAPITRE 6. De l'action

Le surlendemain, je portais ma boîte à lunch comme un espion porte sa mallette piégée, prête à sauter au visage du richissime président en même temps que tout le building. J'ai salué le garde du rez-de-chaussée, qui m'a rendu machinalement la politesse. Qu'aurait-il pu contre moi, si j'avais transporté de véritables explosifs? Dans l'ascenseur, j'ai planté mon regard droit devant, comme un homme qui a tout prévu, qui sait très bien où il va (et je le savais, j'allais au bureau). Mes pupilles ne se sont relevées qu'une seconde pour vérifier que je sortais au bon étage. En chemin vers mon poste, j'ai abandonné ma boîte à lunch dans le petit réfrigérateur du département. La détonation n'était prévue que pour midi.

Entre temps, j'ai parfaitement joué mon rôle d'agent double. Je me suis attelé au travail, j'ai bavardé un peu avec le loup à propos de la nouvelle plate-forme, du retard dans l'indexation, de la mauvaise évaluation des coûts d'un projet. Cette journée se déroulait, somme toute, exactement comme d'habitude.

Je n'ai pu contrer la montée d'un papillonnement incontrôlable lorsque Gilles a quitté pour dîner. Je m'apprêtais à provoquer une explosion dont il m'était impossible de mesurer les dégâts. Je suis allé récupérer ma boîte à lunch et je l'ai posée sur mon bureau. Deux velcros la gardaient fermée. J'ai détaché le premier, mais les doutes m'ont arrêté juste avant que je récidive avec le deuxième. Je me demandais si le moment était bel et bien venu, sans savoir comment déterminer s'il était venu. Dans tous les cas, le temps pressait. En imaginant le claquement d'un loquet de mallette qui s'ouvre, j'ai tiré sur l'autre velcro, puis j'ai sorti la pièce à conviction. Elle brûlait mes doigts, impunément, à la vue de tous. Mes jambes ont poussé le sol et ma chaise a reculé. Je me suis levé. J'ai atteint le bureau du loup à pas feutrés. En quelques secondes, j'ai ouvert le journal, repéré la colonne « Femme cherche Homme » et d'un coup d'agrafeuse, j'ai installé ma bombe.

En marchant vers l'ascenseur, j'ai croisé le loup, qui sortait des toilettes. Je tremblais à l'idée de lui parler, mais je ne pouvais espérer mieux que cette rencontre. Nous

allions descendre ensemble, nos chemins se sépareraient au rez-de-chaussée puis, lors de l'explosion, il se rappellerait être descendu avec moi.

Mais Gilles est retourné à l'étage. Rattrapait-il du retard, encore, en pleine saison morte? Que pouvait-il tramer? Un tas de choses, mais dans mon énervement je ne voyais pas quoi. Je craignais qu'il ne retourne à son bureau et ne déclenche l'explosion, en sachant que j'avais quitté quelques instants après lui, que j'avais dû remarquer tout rôdeur suspect près de son poste. Mon doigt s'est posé mollement sur le bouton de l'ascenseur.

J'ai passé un interminable midi d'attente. Le goût des choux farcis revient me hanter quand j'y pense. Je n'avais aucun appétit, chaque bouchée était un combat. J'en mange pratiquement une fois par mois, pourtant. À la fin du repas, il me restait trente minutes à écouler. Je suis allé acheter du shampoing. Heureusement qu'on a toujours besoin de shampoing.

Je suis remonté à l'étage dix minutes à l'avance. C'était du zèle mais sans exagération. Le souffle court, j'avancais dans le corridor et je voyais apparaître lentement le lieu du crime. Gilles n'y était pas et rien n'avait bougé. Parfait.

Un quart d'heure plus tard, le loup a surgi au bout de l'allée et même temps que Stéphane à l'autre bout. Dans l'état d'esprit où j'étais, je les imaginais se jeter sur le sol et se tirer dessus. Ils se sont contentés d'un petit bonjour. À mon grand dam, Stéphane a tourné le coin avec Gilles. Ce n'était pas le moment de nous embêter, la pyrotechnie allait commencer!

- Gilbert, les contrats municipaux que tu voulais.

Le directeur adjoint m'a tendu une chemise d'un jaune ocre, témoin du passage d'une vingtaine d'années.

- Ah... Oui, oui!... Merci.

- T'es pas allé les chercher?

- Ah... c'était pas urgent pis ça m'est sorti de la tête. C'était pas si important.

- Ok. Es-tu à jour dans ton travail?

- Oui.

- Tu devrais avoir fini avec ça bientôt?

- Oui.

- C'est juste parce qu'aux archives, ils ont hâte de le ravoir! Ils ont toujours peur que les dossiers reviennent pas quand ils les prêtent.

- Tant qu'à moi, on devrait tout crisser ça aux vidanges, a dit Gilles.

- Haha! a fait Stéphane, pris de court.

Le loup s'était assis. Il nous regardait, insensible au tic-tac de la bombe sous son nez.

- Pourquoi t'en as besoin? m'a demandé Stéphane

- Hein? Ah... je... il me semble que y a certaines clauses qui sont pas toujours interprétées de la même manière... selon la ville... ou l'année. Mais je me trompe peut-être.

- Oh! Ça se serait déjà vu. Je pense même qu'on aurait dû vérifier ça il y a longtemps. On a eu assez de problèmes l'an dernier avec les nouveaux contrats pour les condominiums! Y a un gestionnaire qui s'est tout mélangé dans la terminologie. Un condominium, c'est une copropriété à la base; ça dépend pas du nombre de propriétaires du condo! Tout le monde se criait après à cause d'un gars qui le savait pas.

- Ah oui, ai-je dit.

Gilles, qui n'avait sans doute aucune envie d'écouter Stéphane, s'est tourné vers son écran.

- En tout cas, si tu penses que y a un problème, aie pas peur de m'en parler!

Débarrassé de Stéphane, j'observais, perplexe, le document vétuste que j'avais dans les mains. L'encre s'était par endroit entièrement dissipée. Alors que je soulevais la première feuille, une voix m'a brutalement sorti de mon hébétude.

- Bala... balalaïka...

La bombe avait explosé. J'ai relevé la tête pour dévisager le loup comme s'il venait de croquer la tête d'une poule. Un sourire amusé s'est dessiné au coin de ses lèvres. Il avait entre les mains deux billets pour une représentation fin mars de *Balalaïka*. Il les examinait au recto et au verso, tout comme la petite note dactylographiée où j'avais inscrit « Mais



pourquoi pas? », afin de l'encourager. Soudain, il a ri. J'étais perplexe. Lui aussi, ne voyait là qu'une bonne blague?

C'est alors que le loup a entrepris de désagrafer les billets et qu'il a remarqué leur position stratégique dans le journal. Les trois fils venaient d'entrer en contact. Son sourire s'est évanoui pour laisser place à une moue amère. Il ne bougeait plus, paralysé par la confusion. J'entendais son souffle contrit s'expulser en longues bouffées.

J'aurais voulu demeurer silencieux, mais il m'avait interpellé avec son « Bala... balalaïka » et son rire. Si je restais muet et immobile, il croirait que j'avais deviné le malaise.

- M'as... m'as-tu parlé? ai-je demandé.

Il m'a regardé, ahuri, avant de retrousser nerveusement le haut du journal.

- Hein? Euh... non. Je me demandais c'était quoi, ça, balalaïka.

J'ai joué celui qui n'était au courant de rien.

- C'est pas... c'est pas comme un instrument de musique? Tsé, comme, comment qu'y disent... comme un luth?

- Ah...

- C'est une guitare russe.

La discussion avait attiré l'attention de Julie. Sa tête a émergé au-dessus du panneau à l'arrière-gauche du loup, qui a brusquement replié le journal pour y emprisonner les billets.

- C'est en forme de triangle, a-t-elle précisé, pis ça a trois cordes. Trois côtés pis trois cordes!

Julie arborait un fier sourire et attendait la suite de la causerie culturelle. Seulement, Gilles n'avait aucune envie d'élaborer sur le sujet, et moi, je n'étais au courant de rien. Nous sommes tous restés immobiles en silence. L'analyste a fini par se rasseoir en soupirant que nous savions où la trouver s'il nous venait d'autres questions.

Gilles a tenté de se remettre au travail. On aurait dit qu'il clapotait sur son bureau. Il soulevait une feuille ou un document pour le changer de place puis le ramener au point de

départ, feuilletait un dossier pour le refermer arrivé au bout. Je l'observais avec une fascination morbide, abasourdi par l'impact de mon attentat.

De l'autre côté du panneau, un éclair a frappé Julie.

- Vas-tu voir *Balalaïka*?

Je paierais cher pour revoir la tête de Gilles. Ses yeux exorbités, son corps qui tressaille.

- Hein? a-t-il ânonné.

- Tu vas pas aller voir *Balalaïka*!

- Je... j'avais pas prévu ça, non...

- Avec qui?

Julie me regardait, se demandait si, moi aussi, je réalisais la signification de tout cela. Car Gilles nous cachait manifestement quelque chose; on le lisait dans le moindre de ses battements de cils. Il cachait ma bombe, dans les faits. Il cache une histoire de femme, jubilait Julie.

- Dis-moi pas que tu vas y aller tout seul, je te croirai pas!

- Non...

Gilles ne savait plus comment se désenvaser. Il l'aurait fracassée sur son bureau, la guitare russe. Son visage s'était empourpré. J'ai commencé à craindre qu'il ne craque sous la pression, qu'il n'accuse Julie du coup. Elle sentait heureusement le désarroi du loup.

- C'est une très bonne idée, en tout cas..., a-t-elle susurré avant de s'éclipser.

\* \* \*

De retour chez moi, j'étais attendu de pied ferme.

- C'est quoi ça?

- Du shampoing.

- On en a plein, de shampoing.

- Y était en spécial.

- Pourquoi t'en as pas acheté plus?

- Ben... parce qu'on en a plein.

- C'est pas grave. Ça se perd pas du shampoing.

- J'ai juste vu ça de même en passant. Je pensais pas que ça ferait un drame.

- C'est bizarre, ça.

Sans doute Paule ne trouvait-elle pas cela bizarre du tout. Elle trouvait seulement que j'avais mal agi, ce qui était tout à fait naturel chez moi.

- Qu'est-ce que ma femme m'a préparé de bon pour le souper? me suis-je enquis en espérant détendre l'atmosphère.

- Du chinois, a-t-elle dit en pointant deux sacs bruns.

- Miam.

La commodité de notre petit souper ordinaire a rapidement pris le dessus. Au bout de quelques minutes, le shampoing (et toute son infamie) était déjà oublié.

- Il se passe pas grand-chose au travail?

- Non... Ils arrêtent pas de parler de la nouvelle plate-forme, mais y a rien qui avance.

- Vous l'avez pas eue l'an passé?

- Non. C'est le système d'exploitation qu'ils ont changé. Il était pas assez performant pour accueillir la nouvelle plate-forme.

- Ah...

## CHAPITRE 7. Encore de l'action

La nuit avait redonné à Gilles les moyens d'effectuer son travail dans l'ordre et la discipline. Il s'attaquait à ses dossiers avec la ferveur d'un marteau-piqueur bien enfoncé dans le bitume. Je n'ai pas cherché à savoir ce qu'il avait fait pour se remettre sur pied de la sorte.

Comme Julie avait mis le nez dans la mission, je m'attendais à des retombées fumantes. Je ne me trompais pas. Vers onze heures, Chantale, du service à la clientèle, passant bien sûr par hasard, est venue taquiner le loup.

- Comme ça, il paraît qu'on va voir des comédies musicales?

- Ah. J'ai pas entendu ça, moi...

Le loup se montrait serein et indifférent. Tactique astucieuse... Il s'efforçait de camoufler tout malaise qu'aurait pu lui causer le mot *balalaïka*, comme si les suaves ritournelles du spectacle ne le concernaient pas.

- J'ai entendu dire que c'était pas mal sûr...

- Tu crois tout ce que t'entends?

Chantale n'a pas insisté. Elle s'est éloignée, amusée malgré tout. Gilles a aussitôt retrouvé son rythme de travail, mais je le sentais renfrogné. Personne ne souhaite devenir l'objet des commérages du bureau, qui répandent la plus nébuleuse rumeur comme une traînée de poudre. Moi, je trépignais. J'avais trouvé en Chantale et Julie, qui se délectaient à l'idée que Gilles ait rencontré une femme, des complices. Cela tombait pile : Gilles n'avait aucune envie d'assister à *Balalaïka*. Leur travail consisterait, par un enthousiasme contagieux, à lui faire miroiter tout le charme de ce rendez-vous galant au théâtre Olympia, à se pâmer devant la délicatesse de ce marivaudage inespéré, à faire du loup leur petit chou. Il finirait par se laisser tenter, par brûler d'envie de se jeter à l'eau. Bien sûr, le loup n'avait pas de conquête avec qui assister à la comédie musicale, mais telle était la beauté de mon plan, que j'improvisais au fur et à mesure : l'occasion fabuleuse de voir *Balalaïka* le convaincrerait de dénicher la perle rare qui l'y accompagnerait.

\* \* \*

Dans la tranquillité d'un après-midi pluvieux, le lendemain, le surlendemain ou la semaine suivante, peu importe, j'ai songé à la douce époque de ma rencontre avec Paule. L'opération que j'avais en tête était des plus complexes et je sentais que sa participation ne serait pas de trop.

Après avoir établi le contexte du rendez-vous entre le loup et sa conquête (*Balalaïka*), il me fallait établir le contexte de leur rencontre préalable. J'avais déjà suggéré la possibilité d'une trouvaille dans les annonces classées, mais la réputation des rencontres acariâtres qu'elles occasionnent risquait de le démonter. Sans compter la nécessité de faire les premiers pas, de décrocher le combiné, de composer un numéro, de proposer à une femme inconnue, qui aurait sans doute bidouillé sa photo pour embrumer ses imperfections, un souper au restaurant.

Je me rappelle, et je ne crois pas me tromper, avoir rencontré Paule sur une piste de danse. Encore la danse. Bizarre. Ou tout à fait naturel, peut-être. Nous nous étions vus quelques fois lors d'une soirée dansante hebdomadaire, avant que nos jeunes cœurs décrètent le coup de foudre. Y suis-je retourné, par la suite? Sans doute, oui, pour lui faire plaisir. Sur ces bases, la piste de danse m'a semblé le lieu de rencontre idéal. Enfin, pas tout de suite. C'était ridicule d'imaginer Gilles qui danse. C'est lorsque j'ai déniché, en m'inspirant d'un dépliant aperçu par hasard sur le babillard de la cafétéria, la bonne soirée dansante, adaptée au loup, que la tactique s'est dorée d'un lustre resplendissant.

Un matin, le téléphone a sonné au bureau du loup. Je n'entendais pas son interlocuteur, mais je crois pouvoir reconstituer la conversation.

- Gilles Latour.

- *Bonjour messieur Latour, c'est Ramon de l'Académie de Merengue de Montréal.*

- ...

- *Vous allez bien?*

- Oui?

- *Jé rétournais votre appel au sujet de vos petites questions. Il n'y a pas de problème si vous n'avez pas de partenaire. On s'arrange pour que tous les cours soient*

*balancés hommes/femmes et vous dansez avec les femmes qui n'ont pas de partenaire. Pour le paiement, vous devez faire un premier versement par chèque au moins trois semaines avant le début du premier cours, qui aura lieu le cinq janvier, sinon on doit donner votre place à quelqu'un d'autre.*

- ...

- C'est bien?

- Merci.

Le loupé, fulminant, a raccroché et s'est replongé dans son travail. Il avait dû soupçonner Rémi, Serge, Marcel ou n'importe qui d'incarner ce Ramon, mais le nom et le numéro sur l'afficheur lui avaient prouvé le contraire.

Comment avais-je réussi ce coup de maître? Très simple. Et pourtant très surprenant de ma part. D'abord, si je voulais inscrire Gilles à ces cours de merengue, il fallait qu'il soit au courant de son inscription, cela va de soi. J'ai d'abord pensé téléphoner, me présenter comme le loup et demander qu'on me rappelle, à son numéro, pour plus d'informations. Mais à quoi bon me rappeler si je suis déjà au bout du fil? J'ai fini par trouver.

Vers sept heures du matin, alors que les danseurs festifs dormaient encore et que Paule se savonnait sous la douche, j'ai composé le numéro de l'académie et donné mes instructions sur la boîte vocale. Je m'appelle Gilles Latour. Je veux réserver une place pour le cours de merengue débutant. Je n'ai pas de partenaire. Comment fait-on pour payer? Rappelez-moi à tel numéro, tel poste, merci.

J'avais déjà obtenu toutes ces informations par le site web et le but était de les acheminer jusqu'à Gilles. J'ai encore du mal à croire que j'aie réussi si promptement. Dans un monde idéal, j'aurais également effectué le premier versement pour lui. Mais que serait-il arrivé si le loup avait demandé à voir le chèque? Si l'académie lui avait demandé pourquoi il leur envoyait un chèque appartenant à Gilbert Machin? J'en serais mort de honte.

Après le coup de fil de Ramon, Gilles alignait les soupirs hargneux. La poussière n'était peut-être pas suffisamment retombée depuis le coup des billets. Si je le bombardais encore à ce rythme, ce serait au risque de le dégoûter à l'idée d'une rencontre amoureuse.

\* \* \*

Pendant ce temps, quelqu'un cherchait à me dégoûter du travail.

- Gilbert, as-tu fini avec les contrats municipaux?

- Ah... oui, oui.

- Je peux les reprendre?

- Oui.

- Écoute, j'ai quelque chose à te proposer. J'ai parlé de ton idée à Brigitte. Elle a trouvé ça vraiment excellent. Elle pense même qu'on devrait vérifier tous les contrats de toutes les années pour éviter les litiges. Elle propose d'en faire un projet spécial, pis on en tiendrait compte dans le calcul de la prime de fin d'année. Ça te tente-tu? On te libérerait d'une partie des tâches, pis t'aurais du temps alloué spécialement pour le projet.

- Euh... je m'attendais pas à ça.

- Haha! C'est sûr! Penses-y, mais au fond, tu vas voir, ça changera pas grand-chose. Tu vas travailler le même nombre d'heures, ton travail sera pas vraiment différent, pis notre prime risque d'augmenter. Qu'est-ce que t'en penses?

- Oui... C'est une bonne idée.

Gilles observait la scène, curieux.

- On va te laisser décider toi-même du nombre d'heures à consacrer au projet chaque semaine. S'il t'en faut plus ou moins d'une semaine à l'autre, tu nous avises.

- Parfait.

J'avais bon espoir qu'une fois Stéphane parti, cette histoire de projet serait oubliée.

- Donc, combien?

- Hein?

- Combien d'heures tu veux cette semaine?

- Euh... aucune idée.

Notre gestionnaire a proposé dix heures par semaine, ou deux heures par jour. Un plan bien équilibré peut faire des miracles, m'expliquait-il. J'ai accepté en haussant les épaules.

- T'as gagné le jackpot, a ensuite claironné le loup, ironique.

- Ouin.

- Qu'est-ce qui t'as pris d'aller mettre ton nez là-dedans?

J'aurais presque aimé qu'il sache à quel point sa question était pertinente.

\* \* \*

Je remarquais, à l'occasion, des regards coquins ou attendris à l'endroit du loup de la part de certaines femmes. Le papotage avait fait son œuvre. J'avais tout le loisir d'observer les allées et venues de la gente féminine puisque je ne me résolvais toujours pas à m'atteler au projet des contrats. J'avais créé un fichier où entrer les données, mais il était toujours immaculé au bout d'une vingtaine de minutes. Cette oisiveté ne me ressemblait pas. La précieuse attention que recevait Gilles et mon absence totale d'intérêt pour ma nouvelle tâche rendaient mon esprit vagabond.

Je savais que Gilles s'était mérité cette attention en acceptant, en apparence, d'assister à *Balalaïka*. Il ne comptait pas y assister, mais, comme je l'ai mentionné, le regard attendri des femmes finirait peut-être par le pousser jusqu'à la salle de spectacle. Si une telle chose était possible, peut-être pouvaient-elles le convaincre de faire bien d'autres choses qu'il ne faisait pas si elles croyaient qu'il les faisait... C'était alors une simple intuition, et non une idée aussi claire.

\* \* \*

Le stretching était à la mode cet automne. Je constate à quel point cela n'a pas duré. Voilà pourquoi je ne comprends pas les modes. Cherchez donc à expliquer pourquoi des millions de gens décident en chœur de s'étirer plus souvent, puis laissent tomber six mois plus tard. En tous cas, Paule, qui provoque tout, je me répète, m'avait demandé un livre sur le sujet pour Noël. J'en ai acheté deux. Un pour ma femme et un pour ma sœur! ai-je ricané avec la caissière. Ma sœur Gilles, oui.

Le plan, assez épineux merci, visait à convaincre mes complices que le loup consultait quotidiennement cet ouvrage, qu'il se mettait dans une forme splendide pour sa douce. Évidemment, si je déposais le livre sur son bureau, il le balancerait au fond d'un tiroir et l'oublierait à tout jamais. Gilles devait s'étirer à son propre insu. Vu cette difficulté, je savais que je n'aurais pas dix occasions de frapper. Je gardais toujours sur moi ma



nouvelle bombe, dont le format pratique, pour les gens qui s'étirent n'importe où, n'importe quand, se dissimulait facilement dans ma poche intérieure de veston.

Un jour, j'ai reçu un courriel de Brigitte, la chef d'étage, qui me conviait le jour suivant à l'une de ces réunions dont je me contentais d'habitude du compte-rendu. La direction avait ajouté le projet de vérification de contrats à l'ordre du jour, pour que tous prennent connaissance de mon astucieuse initiative. Biscuits et café seraient servis.

Je savais que Gilles aurait également son tour de parole. On lui accordait cinq heures par semaine pour la cartographie des opérations informatiques du secteur, nécessaire au développement de la nouvelle plate-forme. Je ne savais cependant pas encore que la nouvelle bombe exploserait durant son tour de parole.

Cinq minutes avant le début de la réunion, j'ai quitté mon bureau, armé de notes lapidaires sur ma nouvelle tâche. Je suis arrivé le premier dans le local D-138. Dos à moi, Monique, une secrétaire de la direction, s'affairait à mettre un nouveau filtre dans la cafetière. Mon cœur a frappé un coup plus fort lorsque Gilles est entré. Il a déposé les chemises brunes contenant les schémas qu'il avait réalisés sur la table, puis il est ressorti aussitôt. J'attendais ce moment depuis plusieurs jours. C'était le moment de frapper. Monique me montrait toujours le dos, mais elle menaçait de se retourner à tout instant. Je n'osais bouger, on aurait dit que mon cœur était figé entre deux battements.

- Ça va aller mieux avec de l'eau, a-t-elle dit.

- Hein?

- Le café, a-t-elle repris en soulevant la carafe vide à mon intention, ça va aller mieux avec de l'eau.

Puis elle est sortie. Je n'avais qu'à ouvrir une des chemises du loup et insérer le cadeau de ma sœur. Ma main droite s'est faufilée dans ma poche pour se resserrer sur *Le stretching à tous les jours*, quand la porte s'est ouverte à nouveau. Le bras sous l'aisselle, j'ai simulé une démangeaison. Deux ingénieurs sont entrés en pleine discussion. L'un d'eux s'est assis à l'extrémité opposée de la table alors que l'autre se dirigeait à la cafetière.

- Le café est pas prêt, a-t-il constaté.

- Monique est partie chercher de l'eau, ai-je dit.

Leur dialogue a repris comme s'ils ne m'avaient pas entendu. Comme si je n'existais pas. Je n'avais plus le droit d'hésiter; quelqu'un d'autre risquait d'arriver à tout moment. Ma main a tiré sur le livre. Une résistance s'est fait sentir. Les coins s'accrochaient dans les replis de ma poche. J'ai tiré plus fort et il est sorti d'un coup, écorné. J'ai tendu l'oreille, au cas où j'entendrais des pas. Rien. Les ingénieurs étaient toujours absorbés. J'ai allongé le bras à droite. J'ai soulevé la couverture de la première chemise brune avec le coin du manuel. Je l'ai glissé à l'intérieur. Mes acrobaties n'ont eu aucun témoin.

Quelques instants plus tard, un plateau de biscuits, tenu par Stéphane, a fait son entrée. La salle commençait à se remplir. Nous serions au bout du compte une vingtaine. Gilles est réapparu peu après, sans doute soulagé d'un petit besoin.

Ma manœuvre ne risquait pas de me compromettre, et pourtant, ce n'était pas une bombe que j'avais l'impression d'avoir posée dans la salle D-138 : je cuisais de l'intérieur comme si j'y avais mis le feu.

- Est-ce qu'il manque encore quelqu'un? a demandé Brigitte.

- Je pense qu'il manque Frédéric, a remarqué Stéphane.

- On va attendre encore un peu.

J'aurais voulu sortir et aller acheter du shampoing. Je me suis rabattu sur un biscuit. Gilles s'est laissé tenter à son tour. Les gens blaguaient autour de moi. Chantale et Julie ne portaient pas la moindre attention au loup, et j'ai craint avoir perdu leur complicité. La sueur me collait la chemise au dos.

- Bon, on va commencer, a tranché Brigitte, lassée. Stéphane, nous lirais-tu l'ordre du jour?

Stéphane a lu, très clairement, l'ordre du jour en quatre points. Les deux premiers concernaient la nouvelle plate-forme et Gilles interviendrait au second. Il me faudrait ensuite expliquer mon coup de génie, puis on relaxerait en discutant des activités du temps des fêtes. Frédéric est alors entré et malgré les protestations de ce dernier, Stéphane a tout répété.

Le début de la réunion était à crever d'ennui. Je me demande si quelqu'un d'autre que Monique, qui devait taper le compte-rendu, écoutait vraiment. John, le responsable du projet NPI, expliquait la nouvelle division budgétaire entre les différentes équipes, division qui ne changeait rien, hormis sur papier. Je me sentais comme à la clinique, quand les images muettes d'un petit téléviseur sont nos seules alliées pour combattre l'angoisse et l'ennui de l'attente. Gilles, peinarde, vacillait sur sa chaise pivotante, tapotait du bout des doigts sa pile de dossiers.

Au bout de vingt impitoyables minutes, l'exposé sur les états financiers de la nouvelle plate-forme a pris fin. Y avait-il des questions? Oui, malédiction. Stéphane avait une question, sans doute parce que cela faisait partie de sa liste de tâches.

Brigitte a donné la parole à Gilles. Le loup a placé ses dossiers côte à côte, ce qui m'a fait l'effet d'une rafale de vent sur les flammes. Il s'est mis à débâter, mais d'abord sans l'aide de ses schémas. Je m'efforçais de l'écouter étant donné que son travail me concerne directement. Il a soulevé la couverture d'une première chemise. Ma surprise l'attendait toujours dans celle juste à gauche.

Monique, qui tapait machinalement sur un ordinateur portable, m'a momentanément distrait. Je venais de ressentir une pression supplémentaire. Elle transcrivait chacun de mes mots maladroits, à moi aussi?

- Cette étape-là compte trois opérations, continuait le loup, mais celle du milieu est inutile. On pourrait l'éliminer avec un programme... un... programme...

Sa voix s'était rompue. *Le stretching à tous les jours* l'avait percuté en plein front. Sur la couverture, une jeune femme en tenue de sport soulevait sa jambe en souriant à pleines dents. Gilles a relevé la tête, ébahi. Tout l'auditoire, surpris par cette interruption, le dévisageait sans pouvoir rater les pétillantes couleurs du livre.

- Un programme qui peut faire la *split*? a lancé Chantale.

La salle a éclaté de rire. Le loup bafouillait en balayant la pièce du regard, comme s'il espérait que le propriétaire du livre se dévoile.

- Bon, on va continuer, est intervenue Brigitte, alors que la rigolade se poursuivait.

Le loup a saisi le livre pour le déposer un peu plus loin sur la table, l'air hypnotisé.

- Un programme qui peut faire la split, pourquoi pas, a-t-il ricané, un peu faux.

Il a ensuite terminé son exposé en essayant de se ressaisir. Il articulait fermement, sans chercher ses mots, mais je remarquais une sorte d'essoufflement dans sa voix, un rose subtil sur ses pommettes.

Mon tour de parole a suivi. J'ai été extrêmement bref au goût de mes collègues. Après qu'on m'eut félicité pour ma sagacité, les questions ont fusé de toute part. Est-ce qu'un tri des contrats avait déjà été effectué pour déterminer ceux en vigueur? Avais-je des exemples de litiges causés par la mauvaise interprétation d'une clause? Qui validerait mon travail? D'autres types de contrats pourraient-ils bénéficier de ce genre de vérification? Que faire dans le cas d'un litige important? J'ai regardé Stéphane qui a suggéré que nous notions toutes ces interrogations afin d'y réfléchir.

Enfin, notre gestionnaire a décrit les différentes activités des fêtes, dont le fameux babillard « Votre photos », qu'il avait réalisé lui-même. Chacun était invité à y épingler une image des célébrations dans sa famille.

- Le but, c'est de partager un souvenir. Vous pouvez choisir une photo de quand vous étiez jeune, une photo de vos enfants, de votre parenté, de votre chien avec un chou sur la tête...

Quelques minutes plus tard, on nous libérait. Le loup, qui avait déjà reclassé ses schémas dans leur chemise, s'est dirigé vers la sortie en abandonnant le manuel d'étirements. La phrase s'est aussitôt formée dans ma tête : « Gilles, ton livre! » C'est ce qu'on dit quand on voit quelqu'un oublier ou échapper quelque chose derrière soi. Mais je savais trop bien que le livre n'appartenait pas au loup. Je n'ai pas eu l'audace de jouer. Je craignais qu'un rictus bête ne me défigure.

Personne ne remarquait l'étrange stigmaté coloré sur la table anthracite. Stéphane alignait les biscuits restants sur le plateau, John et Brigitte planifiaient je ne sais quoi et Monique tapait toujours. Je prolongeais ma présence dans l'espoir de voir une main secourable saisir mon cadeau et le restituer à son propriétaire. Mais la salle se vidait et l'idée effrayante qu'on me demande de rapporter moi-même le livre au loup a jailli. J'ai quitté à mon tour.

L'essentiel était que la bombe avait explosé, et ce, devant des témoins importants, comme Chantale et Julie. J'essayais une certaine déception parce que j'avais sincèrement cru que Gilles ne rejeterait peut-être pas l'éventualité de se mettre en forme, de s'étirer, de séduire. Était-ce dire qu'il ne s'inscrirait pas aux cours de merengue non plus?

\* \* \*

Au retour de la pause de l'après-midi, un bienfaiteur anonyme avait rapporté *Le stretching à tous les jours* au bureau du loup.

Le dépit a assommé Gilles dès qu'il a aperçu l'ouvrage. Après avoir largué son derrière sur la chaise, il a pris le livre à deux mains et fait défiler toutes les pages en éventail avec un soupir accablé. De l'autre côté du panneau, quelqu'un avait attendu impatiemment son retour.

- Gilles, est-ce que je peux voir ton livre?

Julie cachait mal une soif de commérage derrière sa curiosité indifférente. Heureux d'expulser l'intrus, le loup lui a tendu le manuel sans hésiter.

- Qui c'est qui m'a donné ça? s'est-il insurgé.

- Stéphane, a-t-elle répondu en feuilletant quelques pages.

- Hein?

- Tu l'avais laissé dans la salle de réunion. Il te l'a rapporté.

- Non, je veux dire qui me l'a donné?

La question m'a hérissé l'échine, mais il était très improbable que Julie en comprenne le sens véritable. Quel fou furieux offrirait clandestinement un manuel d'étirement à un collègue? Elle a relevé la tête, perplexe. Contrairement à son intérêt envers le livre, son incompréhension était parfaitement sincère. Gilles n'a pas insisté.

- C'est vraiment bien fait! s'est-elle exclamée en rendant l'objet maudit.

Gilles a déposé le manuel sans se rassoir, puis il s'est éloigné en soufflant quelques grossièretés que je ne peux retranscrire. Enfin, pourquoi pas? Il a dit « Tabarnack de crisse ». J'ai alors compris que le loup en avait vraiment trop pris plein la gueule. Le temps était venu de cesser de l'attaquer et de commencer à l'appivoiser, petit à petit. Mais seulement pour mieux l'abattre ensuite.

## CHAPITRE 8. Pas grand-chose

J'ai mangé avec la meute le lendemain. Puisque je l'avais infiltrée à deux occasions, il était tout naturel de réitérer.

Le loup s'agitait vivement ce jour-là. Il savait que quelqu'un magouillait contre lui.

- Tu prenais pas des cours de merengue?

- De tango, pas de merengue! a précisé Marcel.

- C'est pareil...

Il fallait reconnaître qu'à l'intérieur de la meute, Marcel avait les meilleures raisons d'attirer Gilles dans le grand jeu de la séduction. Son épouse l'avait laissé deux ans plus tôt car, je cite Marcel, Madame ne trouvait plus son identité. Il s'était alors lancé dans la quête d'une nouvelle flamme. Les compliments aux femmes coulaient de sa bouche comme l'eau d'une fontaine. Il était d'ailleurs très bien conservé pour ses cinquante ans : svelte, presque entièrement épargné par la calvitie, le visage ferme, doté d'une voix de baryton pleine d'assurance. Avoir un partenaire dans sa quête aurait pu lui sembler de bon aloi.

- De toute manière, c'est Suzanne qui voulait qu'on s'inscrive, a-t-il renchéri.

Serge avait du mal à croire les événements décrits par son camarade.

- Attends, répète moi ça... Il y avait des billets de spectacle dans les petites annonces de ton journal, t'as reçu un appel d'une école de merengue que t'as jamais appelée, pis t'as trouvé un livre d'entraînement dans tes dossiers?

J'étais bien entendu le fourbe qui avait tout orchestré. Heureusement, cela n'avait aucun sens que j'aie tout orchestré. Qui sait cependant si je ne me mettrais pas le pied dans la bouche à cause d'un commentaire maladroit?

- C'est toi, mon maudit! l'a houspillé le loup.

- Non, mais je trouve ça ben drôle! s'est défendu Serge.

Serge affichait à ses heures un air magouilleur et coquin, sans doute attrapé de ses quatre enfants. Mais dans quel but aurait-il taquiné le loup? Rémi, quant à lui, dans la mi-trentaine et célibataire, s'intéressait à la séduction dans la mesure où ce loisir lui permettait

de rencontrer de fortes poitrines. Je remarquais aussi chez lui un humour noir et grinçant, et les attentats contre Gilles auraient pu en être des manifestations. Si j'avais soupçonné quelqu'un, j'aurais soupçonné Rémi.

- J'ai jamais entendu parler de *Balalaïka*, a-t-il rétorqué lorsque interrogé.

- Il reste un seul suspect, a noté Marcel en se retournant vers moi.

Et nous avons bien ri.

\* \* \*

La même journée, Chantale m'a rattrapé alors que je me dirigeais vers la salle de bain. Si les employés avides de potins s'étaient délectés d'apprendre l'idylle insoupçonnée du loup, une information manquait toujours afin de satisfaire leur curiosité.

- Es-tu allé dîner avec Gilles?

- Oui...

- Ça te dérange-tu si je te pose une question?

- Tu viens de m'en poser une...

Elle a eu un rire un peu forcé, puis s'est approchée.

- Sais-tu c'est qui que Gilles a rencontré?

J'ai reculé légèrement pour lui adresser un regard vaguement embêté.

- Je le répèterai pas, a-t-elle promis.

- Il a rencontré personne.

- Voyons donc! Je te crois pas.

- Il a rencontré personne...

Et comme Chantale me fusillait d'une mine dubitative, j'ai échappé :

- Pour l'instant, en tous cas.

Soudain, tout s'est éclairci. *Le stretching à tous les jours...* Gilles s'entraînait!

Gilles prenait sa vie en main! Gilles voulait séduire!

Chantale est retournée sur ses pas après notre conversation.

\* \* \*

Je savais bien que le loup était entré dans une phase houleuse. Comme il avait révélé mes magouilles à ses amis, il risquait de les révéler à d'autres. Ses amis eux-mêmes

risquaient de s'en faire l'écho. La peur commençait à me tenailler. Et parfois, quand on a peur, on panique.

Mais pas tout de suite. Dans les jours qui ont suivi, une sorte de retour au calme a adouci l'atmosphère du bureau. En laissant croire que le loup pourchassait l'amour, j'avais tranquilisé mes complices. Si elles l'avaient taraudé avec joie au sujet de sa prétendue conquête, pouvaient-elles désormais se moquer de sa charmante mais douteuse entreprise? Grognon, trapu, le crâne pauvrement garni de cheveux blancs indisciplinés, Gilles avait toutes les raisons d'échouer. D'ailleurs pourquoi poursuivais-je ma mission? Par plaisir obsessionnel et malsain, sans doute.

Toutefois, sous le calme apparent, Julie et Chantale complotaient toujours. Je me rappelle ce matin où notre voisine de rangée a demandé à Gilles s'il avait été témoin du désastre de la veille au centre Bell.

- Ç'a pas de bon sens! se plaignait-elle. Être payé cher de même pour se pogner le beigne!

Le loup, indolent, assis sur son bureau, a expliqué son point de vue sur le résultat de la partie. C'était la faute à deux ou trois paresseux, dont Kovalev, si je me souviens bien. Il ne voyait rien du piège en train de se refermer sur lui. Gilles, pas Kovalev. Car je ne crois pas me tromper lorsque j'affirme ce prétendu bavardage faisait partie d'une savante tactique élaborée par ma collègue. En jouant cette petite scène ordinaire, elle incitait le loup à baisser graduellement sa garde.

Avant de partir manger, elle exécutait déjà la deuxième étape de son plan.

- Faut que je prenne de l'avance pour le temps de fêtes, a-t-elle dit, afin de justifier la salade César qu'elle avait dans les mains. Chaque année, je prends à peu près quinze livres!

Un sous-entendu ratoureux envenimait cette banale réplique. Il transparissait avec une netteté effarante. La salade, surveiller sa ligne, se prendre en main, s'étirer, l'amour...

- Ouin, a soupiré Gilles, qui avait sans doute remarqué lui aussi. Moi, ma mère me donne toujours un plat de sucre à la crème. Faut pas manger ça toute la même semaine...



Julie s'est éloignée en riant. C'est le lendemain que son stratagème s'est révélé dans toute sa splendeur.

- On parlait du temps des fêtes hier. Caroline m'a envoyé un programme d'exercice par courriel. Elle fait ça à longueur d'année, mais il paraît que c'est parfait pour brûler le gras des vacances. Au début, on perd à peu près quinze livres en un mois. Un mois, c'est juste assez long pour pas se tanner! Veux-tu que je te l'envoie?

Gilles a senti la ruse. Mais comment réagir? La proposition de Julie était tout ce qu'il y a de plus naturel, et on ne peut rien contre le naturel.

- T'as rien à perdre, a-t-il dit, froidement. Ou tant qu'à ça, envoie-le à tout le monde. Y en a peut-être d'autres que ça intéresse.

Il m'avait désigné d'un geste de la tête. Pourquoi? Pourquoi moi, si intimement lié à cette histoire d'exercice? Parce que j'étais le seul employé visible de sa position?

- Euh... je sais pas trop, ai-je marmonné.

- C'est vraiment simple pis ça marche, a renchéri Julie.

- Bah... pourquoi pas.

- Veux-tu ça aussi? a dit le loup.

Je me suis senti transpercé d'une flèche. Gilles me montrait l'image d'une jeune femme qui étirait la jambe vers l'horizon. *Le stretching à tous les jours...* Avait-il développé quelque soupçon à mon égard?

- Pourquoi tu veux lui donner ton livre? s'est étonnée l'analyste.

- Parce que c'est pas mon livre pis je m'en servirai pas. Aussi ben le donner à quelqu'un d'autre. Le veux-tu, toi?

- C'est à qui, d'abord, si c'est pas à toi? l'a-t-elle asticoté.

- Je sais pas. Le veux-tu? Je fais un tirage. Donnez-moi un chiffre de un à dix.

- Non, garde-le.

Julie s'est assise, vexée. Le loup s'était montré malin. Il l'avait battue avec ses propres armes : le naturel. S'il est naturel de craindre un gain de poids pendant les fêtes, il est tout aussi naturel que Gilles, piètre sportif, n'aie aucune envie de s'entraîner.

D'ailleurs, tout était si naturel qu'on pourrait croire que je dramatise complètement la scène. Mais vous avez remarqué, vous qui ne me lisez pas, la révolte du loup. Non seulement il s'était débarrassé du manuel d'étirements, mais il avait osé le renier. Il s'était presque déclaré victime d'un coup monté.

J'allais bientôt céder à la panique.

## CHAPITRE 9. Ça recommence

Le loup cherchait à se défendre, mais il ignorait contre qui. Aucune autre flèche ne m'avait été envoyée et je croyais toujours posséder l'immunité. De son côté, Julie s'était attiré quelques soupçons avec le programme d'exercice. Comme le temps avait embrouillé les circonstances exactes des incidents, le loup en était venu à se demander si elle ne tirait pas les ficelles depuis le début. Elle, et quelques complices, sans doute. Chantale, et peut-être Stéphane. Personnellement, j'aurais soupçonné Paule.

Un avant-midi, notre gestionnaire, qui passait voir Julie, s'est gâté d'un petit détour dans notre rangée.

- Comment ça va ici?

- On devrait s'en sortir, a répondu Gilles.

J'ai hoché la tête.

- Bon! Ben... continuez comme ça!

- Ça fait vingt ans qu'on continue comme ça, ai-je lancé, un peu raide.

Gilles s'est esclaffé et m'a fait un clin d'œil. Une mine songeuse a cependant assombri son visage lorsque le directeur adjoint a invité Julie à le suivre pour régler un détail en lien avec GGO. Le loup s'est immobilisé, stylo en l'air, et les a écoutés jusqu'à ce que les rumeurs de l'étage engloutissent leur voix. Il a déposé sa plume et reculé légèrement sur sa chaise, tout à ses pensées.

\* \* \*

La même journée, il me semble, Stéphane est passé par mon bureau pour vérifier si dix heures suffisaient à mon projet spécial.

- C'est trop, je pense.

J'avais consacré peu d'efforts à cette tâche, mais je savais qu'elle ne méritait pas le quart de mon temps de travail. En plus, si je l'étirais sur la plus longue période possible, avec un peu de chance, la direction finirait par réaliser que mes compétences pouvaient mieux servir la compagnie.

- Ok. Combien t'en veux?

- Bah... Deux? Trois?

- Ben non! On peut pas te donner juste deux heures pour ça. Il t'en faut au moins cinq.

- Ouin, on peut y aller pour cinq.

Stéphane a continué de bavarder un peu, racontant une longue anecdote dont j'ai perdu le fil parce que j'espérais trop son départ.

- T'aurais dû lui demander vingt heures! s'est ensuite exclamé Gilles, consterné. Il te les aurait données! T'aurais pu te la couler douce...

Peu après, Julie nous avait envoyé le programme de mise en forme. Elle insistait pour que nous tentions immédiatement d'ouvrir le fichier, au cas où nos logiciels l'auraient dédaigné.

- Ça marche très bien, c'est très bon, j'ai rajeuni de dix ans, a lancé le loup à la seconde où elle terminait sa phrase.

- Si t'en veux pas, pas besoin d'être bête!

- Je te taquine, s'est-il défendu, un peu cajoleur.

J'ai ouvert le document, puis je l'ai fait dérouler avec la souris, créant une sorte de danse (tiens tiens...) par le défilement des silhouettes.

- Ça marche, ai-je répondu.

Gilles m'a fait un clin d'œil, encore une fois. Le curieux rapprochement entre moi et le loup m'a alors frappé en plein visage. Au-delà de mon introduction sournoise dans sa vie, un lien se tissait. Nous nous unissions dans l'adversité. Quand Stéphane me cassait les pieds, Gilles plaisantait avec moi. Quand Julie le tourmentait avec ses exercices, j'absorbais le coup avec lui. Le loup et moi étions tous deux des victimes. Il ignorait seulement que j'étais aussi son bourreau.

\* \* \*

Gilles m'a demandé si je dînerais avec lui et ses comparses ce midi-là. Le plaisir causé par l'idée tortueuse de renforcer mes liens avec le loup m'a empêché de refuser. Des raviolis attendaient dans ma boîte à lunch, mais une journée de plus au frais ne les tuerait

pas. Paule croirait sans problème que j'avais mangé avec des collègues pour régler un dossier; cela arrivait à l'occasion. Presque trop facile. C'est cependant ce midi-là que j'ai paniqué pour de bon.

Tout se déroulait d'abord à merveille. Je m'intégrais à la meute comme si j'en avais toujours fait partie. Serge et Gilles racontaient leurs dernières mésaventures chez un quincailler à grande surface qui les irritait de plus en plus, et j'ai ajouté mon grain de sel.

- Le gars m'avait dit de rappeler dans une semaine parce qu'ils attendaient une livraison du fournisseur. Je rappelle, on me dit que la souffleuse est toujours pas arrivée, mais que je peux la commander en donnant mon numéro de carte de crédit. Je donne le numéro, mais je demande pourquoi ils m'ont pas proposé ça une semaine plus tôt. Le gars me met en attente, pis quand il revient il me dit que le modèle est discontinué!

- Ils sont forts, hein? a dit Marcel.

Peu après, alors que j'aspirais les dernières nouilles de mon pad thaï (j'aime bien la cuisine thaïlandaise), Serge a demandé si de nouveaux incidents avaient pimenté la saga *Balalaïka*.

- Rien de spectaculaire. Julie arrête pas de nous acher avec un programme d'exercice pis Stéphane arrête pas de traîner dans notre rangée je sais pas pourquoi.

- Stéphane? a douté Marcel. Il est peut-être assez tata pour faire ça, mais pourquoi à toi?

- C'est ce que je me dis. Mais faut ben que ce soit quelqu'un!

- La prochaine fois qu'il passera, demande lui s'il aimerait ça aller voir *Balalaïka*, a suggéré Rémi.

- C'est une idée...

Voilà plus ou moins quand j'ai paniqué. Car il ne s'agissait pas d'une panique subite, qui m'aurait raclé les nerfs d'un coup sec, mais d'une panique vaporeuse, une sorte d'angoisse qui se condensait en moi. Mon esprit s'embrouillait, même si je croyais l'avoir clair. Je ne supportais plus que le loup traite mes assauts comme de simples tours enfantins dont il fallait découvrir le coupable. Je ne supportais plus qu'il les expose haut et fort.

- Demande-lui aussi s'il est capable de toucher ses pieds sans plier les genoux! a ajouté Serge.

Je ne supportais pas qu'il soupçonne Stéphane. Qui écouterait Stéphane? Mon plan était voué à l'échec si Gilles le croyait orchestré par notre agaçant gestionnaire.

- Motivé comme il est, il va essayer d'y toucher de toute façon!

Il me fallait poser un geste sombre. Un geste honteux dont le loup n'oserait jamais parler haut et fort. Un geste qu'il ne révélerait même pas à ses camarades, de peur de passer pour un fou. Un geste si dégoûtant qu'il placerait notre petit Stéphane propre hors de tout soupçon.

Un geste dont les conséquences me seraient funestes si j'étais surpris.

## CHAPITRE 10. Une fois recommencé

Une semaine a été nécessaire à l'élaboration d'un attentat à la hauteur de ma panique. Puis quelques jours se sont encore écoulés, le temps de jauger sa qualité, de m'assurer que je voulais aller jusqu'au bout. Comble de malheur, je le voulais.

Il me faudrait à nouveau profiter de l'absence du loup pendant le lunch. Cette fois, je tenais à tout prix à ce qu'il me voie quitter les lieux.

- À tantôt, ai-je dit, vers 11h57.

- À tantôt, a-t-il répondu, neutre.

Je suis allé m'enfermer dans les toilettes. Seul dans une étroite cabine, j'ai regardé sur ma montre quinze minutes s'égrener avec la lenteur de l'éternité. En sortant, j'ai balayé tout l'étage du regard. Personne. Je me doutais que les panneaux dissimulaient quelques dangereux employés, mais la nervosité me crispait trop pour que je m'étende en précautions. J'ai foncé au bureau du loup et sans attendre, j'ai placé la pire de toutes mes bombes.

\* \* \*

J'aurais voulu ce jour-là que Paule m'ait fait une liste de commissions interminable, qui aurait exigé un tas de détours, par la quincaillerie, la pharmacie, l'épicerie, le centre du dollar, la banque, deux ou trois grands magasins, une liste qui aurait forcé un deuxième voyage, mes mains ne pouvant tout transporter, une liste qui m'aurait retardé jusqu'au moment où, enfin, la bombe exploserait.

De retour à mon poste, j'ai tenté de me consacrer aux contrats municipaux, mais ce travail simple et stérile, dans mon affolement, devenait un indémêlable casse-tête.

L'explosion s'est produite un peu avant trois heures. Le loup a ouvert un tiroir où se trouve normalement un gros sac de noix. Sa main a plongé, mais seul le vide lui a répondu. Ses yeux se sont alors posés sur un steak de surlonge bien dégoulinant. Les loups, après tout, aiment la viande plus que les noix.

Comme j'avais acquis une certaine expérience en terrorisme, j'ai réussi malgré ma cruelle nervosité à ne pas dévisager Gilles comme si se tenait devant moi le fantôme d'Elvis Presley. Sans me détacher de mon dossier, qui n'avancait pas du tout, j'ai observé, du coin de l'œil, le loup fixer mon offrande, la main au-dessus du tiroir, paralysé. Une trentaine de secondes se sont écoulées sans qu'il remue. Des pensées effrayantes m'ont assailli. J'envisageais mon congédiement. Gilles oserait peut-être parler, après tout. Peut-être porterait-il plainte. L'ampleur du geste entraînerait peut-être une enquête qui me révélerait à cause d'une caméra secrète. Comment expliquer cela à Paule? Ou encore, si le loup finissait par me soupçonner, moi, juste en face, parfaitement positionné pour lui jouer des tours?

Gilles a refermé le tiroir d'un coup sec. Un soupir sonore a rompu son mutisme. Il s'est remis à travailler, mais la colère débordait de ses gestes mal réglés. Les touches de son clavier claquaient comme celles d'une vieille dactylo. Il frappait son bureau chaque fois qu'il tournait une page ou déplaçait un document. Sa tasse à café a fini par se renverser dans une culbute tapageuse.

- Tout va bien, Gilles? a demandé Julie.

- Ça va très bien.

Julie ne voyait pas le visage moite du loup ni le soupçon écarlate qui l'enluminaient. Elle n'a pas insisté et Gilles a poursuivi sa besogne avec la même énergie rageuse pendant cinq ou dix minutes avant de se lever d'un coup sec. Je tremblais à l'idée qu'il se rende au bureau d'un supérieur et revienne lui montrer à quel point certains employés se croient drôles. Un quart d'heure a passé. Préparait-on mon châtement? Étais-je certain que personne ne m'avait vu traîner à l'étage ce midi?

Gilles est revenu avec un gros biscuit moelleux acheté dans la machine distributrice. Il semblait avoir décompressé quelque peu, mais je n'irais pas jusqu'à parler de sérénité.

\* \* \*

Le vendredi, je décampe habituellement vers cinq heures moins dix. L'horloge indiquait 16h58. Je ne pourrais partir tranquille qu'à la condition que le loup quitte sans avoir révélé mon crime. J'ai replacé divers machins sur mon bureau et pris tout mon temps



pour revêtir mon manteau, en refermer la fermeture éclair et nouer mon foulard. Gilles demeurait plongé dans ses papiers. J'ai sorti ma tuque, l'ai tournée et retournée entre mes doigts, car je commençais à étouffer.

- C'est un départ? a demandé le loup, courtois.

- Oui.

Julie est apparue au bout de la rangée et nous a salués sans ralentir sa marche vers la sortie.

- Gros dossier? ai-je insinué.

- Ah... Il me reste juste un petit détail à régler. J'aime autant faire ça maintenant que lundi matin.

- Ok. Bonne fin de semaine.

Le malaise exhalait de ma voix. Devant l'ascenseur, j'ai enlevé mon foulard et détaché mon manteau. Je me suis répété que le zèle du loup n'était qu'un prétexte pour se débarrasser de la pièce de viande en catimini. Oui, un prétexte.

\* \* \*

En route, j'essayais d'imaginer la meilleure méthode d'élimination d'un steak en milieu de travail. Il fallait faire preuve de créativité, d'abord pour ne pas être surpris avec la pièce à conviction, mais aussi pour éviter que le sang dégouline durant la démarche. Personnellement, j'aurais emballé la viande dans un sac de plastique, puis je l'aurais glissée dans un journal (le loup dispose toujours d'un journal, c'est bien connu) et finalement j'aurais abandonné le tout dans une des poubelles du corridor principal, qui sont vidées même le vendredi soir.

Réfléchir à tout cela m'a énervé plus qu'autre chose et en rentrant chez moi, j'ai émis involontairement une série de petits signaux inhabituels que Paule a repérés l'un après l'autre. J'espérais encore m'en tirer, quand un sinistre faux-pas (je me suis assis sur le divan sans allumer la télévision) a déclenché l'interrogatoire.

- Qu'est-ce qu'y a? Ils veulent pas encore déménager les bureaux!

- Non non... Y a rien de grave, là.

- Ben c'est quoi? Je t'ai jamais vu de même!

- C'est rien. Ils... ils m'ont donné une tâche un peu plate. Comparer des clauses de contrats pour s'assurer qu'elles sont interprétées uniformément...

- Ça doit être plate rare, avec l'air que t'as. Pourquoi c'est toi qui le fais?

- Ben... c'est moi qui... C'était pas mon idée, mais j'ai remarqué un litige possible, pis là faut vérifier tous les contrats.

Paule a geint dans un soupir songeur avant de reprendre.

- Dans le fond, tu leur as sauvé la peau, pis c'est comme ça qu'ils te remercient!

- Ben... oui pis non.

Il était plutôt bizarre que je n'aie toujours pas parlé à ma femme des contrats municipaux. Sans doute leur lien avec les histoires du loup me gênait-il. Tant mieux. Sinon comment aurais-je justifié mon état?

\* \* \*

Le lendemain avait lieu le souper en l'honneur des vingt-cinq années de mariage de Michèle et Raymond, qui recevaient eux-mêmes les invités.

- Comment qui va Gilbert? a demandé Raymond à notre arrivée.

- Ça va, ça va. Toi?

- Bon, tout le monde, est intervenue Michèle, vous pouvez mettre vos souliers, mais faites attention au plancher.

- Ça me fait rien de rester nu-bas, ai-je proposé.

- Non non, mettez-les. Je veux juste pas de grafignes sur le bois. Donnez-moi vos manteaux.

Nous étions les premiers arrivés. Trois autres couples nous suivraient.

- Tranquille à l'ouvrage? a bavardé Raymond pendant que Michèle retirait la pellicule de plastique des assiettes d'amuse-gueule.

- La routine, ai-je dit.

- La routine, exagère pas! a lancé Paule, dramatiquement.

J'ai réexpliqué malgré moi mes fâcheux ennuis avec la vérification des clauses. En m'écoutant, Raymond hochait la tête avec une moue exagérément consternée.

- Bon courage, m'a-t-il dit, une main sur mon épaule.

Les autres convives ont rejoint la soirée et mes tracas ont rapidement été oubliés. Tout le monde avait des tracas. Un genou pliait mal, des dents tombaient, un enfant disait « aréoport », une voiture ne démarrait plus, un cuir chevelu s'encroûtait, des intestins...

Après la dégustation d'une excellente lasagne, nous sommes passés au salon (« Vos souliers! pestait Michèle. C'est du bois franc! ») pour la remise des cadeaux. J'ai oublié tous les gentils présents de cette soirée, hormis le nôtre. Non, maintenant que j'y repense, je me rappelle un étrange objet, plus ou moins rond, en épais tissu brodé de parures à moitié effilochées.

- Regarde, ça vient avec un grand bol, a expliqué la sœur de Michèle. C'est un objet rituel. Tu le mets dans l'eau, pis avec le temps il se décompose en créant toutes sortes de motifs selon les ondes de la maison.

- Ça doit puer? s'est inquiétée Michèle.

- Ils disent que non...

- C'est de quelle religion? s'est méfiée Paule.

- C'est pas religieux. Ça vient des croyances Nouvel Âge. C'est relié aux énergies, aux esprits...

- Hein! a fait Raymond, fasciné.

Michèle a tourné et retourné la chose puis l'a tendue à son mari, qui a voulu m'en faire profiter aussitôt. Je l'ai saisie d'une main hésitante. Elle était sèche mais sentait déjà la poisse. Craignant de contrarier les esprits après mon sacrifice de viande, je l'ai passée à quelqu'un d'autre.

Après cet embarrassant interlude spirituel parfaitement inutile dans cette histoire (désolé), Paule a sorti une enveloppe blanche dont Michèle croyait bien avoir deviné le contenu.

- Oh! Oh! Oh! ânonnait-elle avec émoi.

- Ah oui, a dit Natalie, son autre sœur. Moi pis Robert...

- Dites-moi le pas!

Michèle a ouvert l'enveloppe et poussé un gloussement aigu.

- Merci! J'ai assez hâte!

- Moi pis Robert, on...

- Dites-moi le pas!

- Je veux juste dire qu'on a entendu une chanson à la radio hier. C'était bon!  
D'après moi, ça va être aussi réussi que Notre-Dame de Paris!

- Hein! a fait Raymond.

- T'es chanceuse d'avoir marié mon frère, a dit Paule en remarquant son enthousiasme. Moi, il va falloir que je traîne Gilbert de force...

- Ah non! Mes pauvres oreilles!

Un éclat de rire généralisé a rempli la pièce, alors que mes pensées voguaient malgré moi vers le loup. Paule, qui n'en savait rien, et moi tentions de le convaincre d'assister à *Balalaïka* depuis près de deux mois. Mais il fallait me convaincre moi aussi! Me présenter au spectacle, le même soir que le loup, serait peut-être ma seule chance d'assister à la consécration de mes efforts...

## CHAPITRE 11. Lundi

Lundi matin, je me suis assis en face d'un homme qui, avant de quitter pour la fin de semaine, avait découvert un steak de surlonge dans son bureau. Comment gérer une telle situation?

- Salut, ai-je dit.
- Salut. Passé une bonne fin de semaine?
- Oui.
- Qu'est-ce t'as fait de bon?
- Bah... J'avais un souper chez mon beau-frère pour...

La chaleur a envahi mon corps alors que les dominos s'entrechoquaient dans ma tête. Le souper, Michèle, Raymond, la poisse, les billets, moi, le loup, le steak...

- ... pou... pour leurs vingt-cinq ans de mariage. On a bien mangé, en tous cas.

- Ah. Moi j'ai essayé la pêche sur glace au chalet de mon frère. Il vient de s'équiper, ça faisait deux semaines qu'il attendait que ça gèle. C'était le fun mais il faisait froid sur le lac!

- Ah oui, ça doit. C'est où, son chalet?

- Dans les Laurentides.

Le loup respirait le calme. Il m'avait rarement raconté ses activités du week-end de manière si spontanée. Était-ce le produit de notre complicité nouvelle? L'excitation liée à la découverte de la pêche sur glace? Un jeu cruel à mon endroit, l'auteur du coup du steak et de tous les autres ayant été démasqué?

J'ai ouvert le premier dossier qui m'est tombé sous la main. Je sentais le regard de Gilles peser sur moi. Après deux ou trois minutes de concentration simulée, j'ai relevé la tête. Il pianotait dans sa bulle.

Tout l'avant-midi n'a pas suffi pour me libérer de mon stress. Le loup avait tu la dernière explosion, exactement selon mes plans, mais son inquiétante et inexplicable félicité m'obsédait. Vers dix heures trente, Stéphane trimbalait son sourire à travers l'étage,

convaincu de nous motiver. Un petit tressaillement hargneux à la vue de l'indésirable ne m'aurait pas étonné de Gilles, mais c'est un sourire avenant qui a retroussé, deux ou trois secondes durant, le coin de sa bouche.

\* \* \*

Le steak a refait surface pendant mon absence. Alors que je mastiquais mon repas à la cafétéria, une rumeur biscornue s'est mise à circuler parmi les autres employés. Quand j'ai regagné l'étage, Julie, Rémi et Giacomo, du contentieux, discutaient en pouffant, comme s'ils échangeaient des secrets. On ne voyait pourtant jamais ces trois-là ensemble. D'où j'étais, je ne pouvais rien relever de la conversation, mais Julie, qui avait peut-être remarqué mon hébétude, m'a invité à les rejoindre.

- As-tu entendu? a-t-elle demandé.

- Non?

- Quelqu'un a mis un steak dans le bureau de Stéphane!

Même chuchotés, les mots « steak dans le bureau », m'ont frappé comme un coup de poing au visage. Il m'a fallu deux ou trois secondes pour comprendre la suite. Le bureau de *Stéphane*? J'ai écarquillé les yeux, baba.

- Hein?

- Brigitte lui a demandé le dernier rapport de rendement des inspecteurs, a expliqué Julie. Il cherchait partout, il trouvait pas. Il a ouvert son tiroir, pis y avait un steak tout bruni qui traînait! Il jure que c'est pas à lui!

- Ben voyons...

- Brigitte sais pas si elle le croit. Il laisserait pas de la viande à l'air libre dans son bureau...

- Mais qui jouerait un tour de même? a complété Giacomo.

Rémi, presque suspect, ne disait mot. D'ailleurs, il l'était, suspect, puisque le coupable était forcément Gilles, son camarade. Il devait savoir quelque chose. Il avait peut-être participé à rediriger l'attentat contre Stéphane.

Julie et Giacomo tentaient diverses hypothèses pour démystifier l'incident. Toutes aussi farfelues. Était-ce une pratique religieuse? Sectaire? Scientologiste? Tom Cruise nous rendrait-il visite?

Assez tranquille, je suis retourné à mon bureau. Gilles vaquait à ses tâches et je m'attendais à ce qu'il évite mon regard. Sa voix m'a fait sursauter.

- As-tu entendu?

Un sourire contenu éclairait ses paroles.

- Non... Euh... oui. À propos de Stéphane?

- Oui. C'est drôle, pareil...

- Ben oui. Mais... qui aurait pu faire ça?

- Je sais pas...

De toute évidence, le loup savourait quelque chose. Croyait-il que Stéphane lui avait fait le coup? Était-ce sa vengeance qu'il savourait? Gilles avait été la première victime du terrible steak. Tous l'ignoraient et pendant ce temps, on se délectait de l'humiliation de notre gestionnaire. Beau retour de balle... Mais comment Gilles aurait-il pu croire qu'un coquet tel Stéphane l'avait frappé à coup de steak bien juteux? Cela n'avait aucun sens. Le loup aurait-il mordu par simple plaisir?

\* \* \*

Gilles s'est mis à exercer sur moi une étrange fascination qui muselait mon audace et m'empêchait de poursuivre ma mission. S'il s'était permis un assaut si sournois et étonnant tout en gardant un air parfaitement innocent, qui sait ce dont il était capable... Il fallait tenter de clarifier les choses.

J'ai abandonné un autre lunch dans le réfrigérateur et j'ai infiltré à nouveau la meute. On nous avait annoncé une augmentation de la vigilance des gardiens de sécurité. En d'autres mots, une ronde de surveillance à l'étage aurait lieu trois fois par jour plutôt que deux. Tous se doutaient que l'histoire du steak y était pour quelque chose.

- Qu'est-ce qu'ils vont faire? a demandé Rémi. Fouiller les sacs à l'entrée pour confisquer la viande dans les sandwiches?

- Ou dans le pâté chinois! ai-je blagué.

- Ou la sauce à spaghetti! s'est bidonné Serge.

On riait, on s'amusait. Mais qu'est ce que cela signifiait? Les loups avaient-ils tous participé au coup? Se gardaient-ils d'en parler devant moi? Gilles, seul impliqué, le cachait-il même à ses bons vieux potes? Je n'avais remarqué aucun sous-entendu suspect ni malaise chez qui que ce soit. Cela ne prouvait rien. Moi, le grand manitou derrière toute l'affaire, je ne laissais absolument rien paraître.

Nous avons vidé tour à tour nos cabarets dans la poubelle. En remontant à l'étage, nous avons croisé Joshua, le gardien, en pleine ronde de surveillance et nous nous sommes esclaffés comme une bande de gamins après un mauvais coup. Mais qui parmi nous avait fait le mauvais coup, est-ce que nous le savions, au moins?

\* \* \*

- Ça va bien, Gilbert?

Stéphane était en mode sérieux. Un mode qui n'affectait en rien son joli sourire, mais brisait l'excédent de bonne humeur ponctuant la fin de toutes ses phrases. Le steak l'avait-il aigri?

- Oui, toi?

- Oui. Il y a eu certains développements dans le dossier des contrats. J'ai des bonnes pis des mauvaises nouvelles... Par quoi je commence?

- Euh... commence par le début.

- Bon, après vérification avec la direction, on pense que ce serait bête de se limiter aux contrats municipaux. Faudrait vérifier tous les types de contrats.

- Ok...

- La bonne nouvelle, c'est qu'on veut seulement réviser ceux des cinq dernières années. Donc, au bout du compte, il y en a moins qu'on pensait...

- C'est bon, ça.

- Oui. Là où ça se corse, c'est qu'il faudrait vraiment que ce soit fini avant la fin de l'année.

- Hein? Comment ça?



Gilles, qui n'avait pas daigné jeter le moindre coup d'œil à Stéphane, a brusquement cessé de pianoter.

- C'est à cause de la prime annuelle, la direction veut...

J'avais déjà tout compris. Le calcul de notre prime requiert un minimum de cinq projets spéciaux. En-dessous de ce chiffre, elle est annulée, comme il y a quatre ou cinq ans, lorsque des matériaux défectueux avaient ralenti nos chantiers.

- ...la plate-forme, on sait déjà que ce sera pas prêt...

La nouvelle plate-forme informatique avait été exclue, tout comme le stupide club social organisé par notre gestionnaire en personne.

- Je trouvais que c'était une belle initiative le club social! Hein?

- Oui...

- Mais y a pas assez de monde qui a voulu s'inscrire...

Ainsi, ma petite combine au bureau du loup allait peut-être finalement sauver la peau de tous.

- Ok. Mais... j'imagine que d'autre monde va m'aider? Je peux pas déléguer toutes mes tâches...

- En fait, je trouve ça plate d'avoir à te demander ça, mais... Pourrais-tu travailler des heures supplémentaires?

- Voyons donc! s'est insurgé Gilles. Ça fait vingt ans qu'il travaille ici! Demande pas ça à lui...

- Je sais, a répondu Stéphane, qui cachait son inconfort derrière un air de curé compatissant. On a évalué différentes possibilités, pis c'est vraiment la meilleure. Y a du monde qui va t'aider, mais si on met trop de personnel là-dessus, c'est dans nos objectifs de rendement qu'on va échouer. C'est pas mieux.

- Mais... c'est pas la saison morte? ai-je demandé.

- Y a pas de saison morte, a insisté le gestionnaire, gravement. C'est sûr qu'on a pensé à d'autres gens pour faire les heures supplémentaires, mais on a besoin de quelqu'un d'expérimenté, de cent pour cent autonome, étant donné que le travail serait fait en bonne partie le soir pis la fin de semaine...

- Ouin...

- Mais on peut pas t'obliger, hein. Ça reste ta décision...

Un chèque de plusieurs centaines de dollars, grimant dans les quatre chiffres pour les postes haut placés, tenu pour acquis par tous, dépendait soudainement de moi. Avais-je le choix? Avais-je le choix considérant que j'avais tout provoqué avec mes magouilles? Déjà écrasé par ma propre honte, je ne pouvais que m'aplatir.

- Ben... je vais y penser.

- Prends ton temps, a répondu Stéphane, plein d'indulgence, avant de repartir.

J'ai tourné la tête vers Gilles, qui me regardait.

- Savais-tu que ça allait arriver? Est-ce que c'est pour ça que t'as caché le steak dans son tiroir? a-t-il blagué.

\* \* \*

En chemin vers chez moi, je suis passé au supermarché, où j'ai acheté une caisse de bière et un gâteau. J'avais envie de me faire plaisir et la tarte que nous avions entamée la semaine précédente commençait à me lever le cœur.

- Pourquoi t'as acheté ça? Notre tarte va se gaspiller, a protesté Paule.

Je pensais justifier facilement cet écart de conduite assez banal, lorsqu'une autre question m'a fait frémir.

- Elle est où, ta boîte à lunch?

Catastrophe! J'avais oubliée ma boîte à lunch dans le réfrigérateur, puisque je ne l'avais pas ramenée à mon bureau comme d'habitude après dîner.

- Je l'ai oubliée, ai-je dit, penaud.

- Ben voyons! Qu'est-ce qui t'arrive, encore?

J'ai expliqué les derniers rebondissements de la saga des contrats. Paule a plus ou moins bien accueilli la nouvelle. C'était une honte, un scandale, du chantage!

- C'est pas du chantage, c'est une gaffe administrative.

- Ben qu'elle s'en occupe, des contrats, l'administration!

- Ils ont pas les compétences pour ça. C'est des gestionnaires, ils connaissent rien ...

- Qui te demande ça, au juste?

- Stéphane.

- Hon... Il est fin, Stéphane, pourtant.

Paule s'est presque radoucie. Elle avait rencontré Stéphane à deux ou trois reprises lors de soupers de Noël ou d'autres cérémonies spéciales que j'essayais d'éviter. Le gentil jeune homme lui avait plu, grâce à ses belles dents.

En souplant, nous avons fini par admettre que la corvée des contrats, bien qu'elle soit un peu désobligeante, n'avait rien d'irréalisable. Trois semaines à travailler une soixantaine d'heures, j'avais déjà vu pire. En plus, les heures supplémentaires doubleraient pratiquement mon salaire pendant leur durée, détail à ne pas négliger même si j'avais parfaitement les moyens de me payer toutes mes modestes fantaisies, qui sont, je peux bien vous le dire, les voyages de pêche, et les romans et les films policiers. Paule envisageait déjà les différentes façons d'occuper ses soirées (comme si elle ne pouvait pas regarder la télévision toute seule).

- Je vais essayer de trouver quelqu'un avec qui aller voir *Balalaïka*, a-t-elle dit. Quoique tout le monde doit déjà avoir ses billets...

- On ira ensemble, ai-je tenté avec manque de naturel.

- Voyons-donc! Tu vas faire une dépression... Je pourrais demander à Lucie. Je vais l'appeler tantôt...

- Oui, mais...

- Quoi?

- J'ai déjà acheté des billets...

- Hein? Comment ça?

- Ben... pour te faire une surprise.

Paule ne montrait ni joie ni colère. Elle essayait seulement de comprendre.

- Comment ça, une surprise?

- Pour la Saint-Valentin..., ai-je répondu, en haussant les épaules.

Un amusement intrigué et attendri déformait le visage de ma femme. Depuis combien d'années lui offrais-je inmanquablement un bouquet de fleurs pour la Saint-

Valentin, et jamais rien d'autre? J'étais louche, mais comme ça lui faisait plaisir, elle n'en a pas tenu rigueur.

- La Saint-Valentin? a-t-elle dit. On y va à la Saint-Valentin?

- Non. Je voulais te donner les billets à la Saint-Valentin. On irait en mars...

## CHAPITRE 12. D'autres événements

J'ai laissé passer une journée avant de confirmer que j'allais m'atteler à la vérification des contrats, question de gonfler mon importance et d'énerver un peu Stéphane.

- Oui? Bon! Excellent! s'est-il ému. On t'en doit tous une, Gilbert...

Il m'avait semblé que la fréquence de ses allées et venues près de notre îlot avait anormalement augmenté depuis deux jours, et qu'il regardait souvent dans ma direction. Cette histoire l'avait turlupiné méchamment.

- L'an prochain par exemple, ai-je ajouté, tentant la présomption, je touche pas à ça.

- Non non! Fais-toi en pas. Le problème, c'est les contrats en vigueur. Les nouveaux, on va les vérifier à mesure...

- Bon, ai-je conclu, avant de me lever pour sortir et m'épargner les questions sur comment ma vie allait, à part de ça.

Un mouvement furtif à travers l'étroite fenêtre du bureau a freiné mon élan. Une blouse bleue s'était subitement éclipsée vers la gauche, comme si je venais de surprendre quelqu'un. Avait-on écouté à la porte? Qui portait une blouse bleue? Chantale, je crois. Ou n'importe quelle autre femme. Je m'intéresse tant à la mode.

- Comment va la vie, à part de ça?

J'ai espéré m'en tirer en résumant la situation au fait que Paule, Karine et moi allions bien.

- Elle fait toujours du patinage?

- Non. Elle prend des cours de danse depuis un an, mais elle a jamais fait de patinage.

- T'es sûr? Me semble que tu m'avais dit qu'elle patinait...

- Non. Ça doit être quelqu'un d'autre.

- Je suis pas mal sûr que c'était toi...

\* \* \*

Je me suis rendu directement au classeur à contrats et j'ai sorti toutes les chemises nécessaires. Gilles m'observait en silence. J'ai senti la sueur sourdre dans mon dos en me rappelant mes premières bêtises à côté de son bureau.

- Je sais que tu vas être pas mal occupé, m'a dit le loup, mais vendredi on se fait un petit poker chez Marcel. Si ça te tente de venir...

- Oui, ai-je répondu, n'osant pas refuser.

Quelques pensées se sont bousculées dans ma tête. À cause de mes heures supplémentaires, Paule ne risquait pas d'apprécier de passer une autre soirée sans son mari. Cependant, elle n'avait pas besoin de savoir qu'il s'agissait d'une *autre* soirée sans son mari. Je pouvais bien travailler le vendredi soir, si j'en avais envie.

Quand je lui ai annoncé, elle m'a répondu que c'était parfait, car le vendredi lui convenait mieux que le jeudi pour souper avec son amie Lucie.

J'étais soulagé d'apprendre que j'avais du même coup échappé à Lucie. Il me semble que même Paule ne la voit encore que par habitude. En vieillissant, on ne change plus d'amis et parfois on regrette de les avoir choisis. Lucie nous avait invités chez elle quelques mois plus tôt et, comme un moulin à paroles mû par l'ouragan, elle nous avait balancé des dizaines de questions sur Karine dans l'unique but de nous raconter la vie de sa fille Marie-Michèle.

- Comment va Karine? Qu'est-ce qu'elle fait Karine? demandait-elle de sa voix exaltée avant de nous couper en plein milieu de notre réponse.

Mais je ne dois pas me laisser distraire par cette Lucie alors que le loup me guette, tapi dans l'ombre, prêt à planter ses griffes dans ma chair.

\* \* \*

Vendredi après-midi est arrivé. L'ardeur au travail de tous s'évaporait tranquillement. Je voyais les agents du secteur des ventes bavarder entre eux, debout à leur poste, pendant que leur gestionnaire se laissait méduser par un *sudoku*. Les quelques élus ayant droit à un bureau fermé, comme Stéphane, planifiaient sans doute leur magasinage des fêtes sur Internet.

Moi, je bâchais. J'en avais jusqu'à dix-huit heures avant de quitter en direction du condominium de Marcel pour vivre ma première soirée « poker et pizza », prévue pour dix-huit heures trente. Je m'isolais dans ma bulle, sacralisant ma tâche afin de m'en libérer le plus vite possible.

Vers dix-sept heures trente, alors que tous avaient déserté l'étage, il me semblait que le plus vite possible, c'était beaucoup plus vite que je croyais. À vue de nez, dix heures supplémentaires par semaine me suffiraient, et non vingt, bien qu'il fût encore trop tôt pour le confirmer. Une idée abominable a germé. Si je consacrais ces heures en trop à ma mission?

À dix-huit heures, j'ai fermé les dossiers, presque déçu de stopper mon rythme frénétique. J'ai rejoint ma voiture au sous-sol. Quelques véhicules occupaient le stationnement et je me demandais qui d'autre s'attardait dans l'édifice un vendredi soir. Toutes sortes de scénarios amusants me sont passés par la tête. J'imaginai un homme et une femme, une fiscaliste et un chef de département peut-être, qui prétendaient travailler en soirée, alors qu'ils étaient amants. J'ai dit amusant, enfin, c'était amusant sur le coup. Il fallait être là. Bref, ces voitures anonymes sous-tendaient d'autres activités nébuleuses et je me sentais moins seul dans ma corruption.

Vingt minutes plus tard, j'ai tourné à droite sur la rue Beatty à Verdun et j'ai aperçu l'immeuble où m'attendaient mes acolytes. J'avais utilisé pour la première fois l'un de ces trajets établi par un site Internet, une technologie qui me stupéfait encore. Je l'imaginai s'autodétruire une fois que je me serais garé, comme dans les films, vous savez.

J'ai appuyé sur le bouton du numéro trois cent quatorze et un bourdonnement m'a invité à entrer. Au troisième étage, quelqu'un avait entrouvert la porte de l'appartement. J'ai entendu une voix me demander, en d'autres mots, le code secret.

- Oussé qu'a l'est la pizza?

- Hein? Ah... Elle s'est pas rendue, je l'ai toute mangée...

Serge m'a accueilli en riant pesamment, la bouche grande ouverte.

- Hahaha! En forme?

- Ben oui, toi?

- Oui, monsieur! Rentre, il manquait juste toi. Elle est déjà arrivée, la pizza...

Sa voix tonnante et un peu éraillée se voulait rassurante, comme s'il craignait vraiment que j'aie pris sa blague pour un reproche. Cette bienveillance exagérée m'a permis de me sentir en territoire ami chez les loups.

Le condominium de Marcel était de construction récente et sa modernité me sidérait. Je viens de pénétrer dans le repaire d'un riche escroc, ai-je pensé en apercevant un ensemble laveuse/sécheuse au style très électrisant. Notre hôte a déposé une assiette pour moi sur la table pendant que je saluais mes partenaires de vice.

- Sers-toi pendant que c'est chaud! a insisté Serge. On a *all-dressed* ou pepperoni.

L'affabilité de la grosse voix de Serge ne diminuait jamais, sans doute à cause des habitudes prises avec ses quatre enfants, dont certains étaient encore très jeunes. J'ai opté pour la *all-dressed*, par réflexe, car Paule signale inmanquablement, quand elle voit quelqu'un lui préférer la pepperoni, qu'il n'y a même pas de légumes. Cette intervention impromptue de ma femme a provoqué un sursaut coupable en moi. Je me suis efforcé de l'oublier, ne pensant ainsi qu'à elle.

- Ta femme était pas trop fâchée que tu sortes à soir? a demandé Gilles, pour m'aider.

- Non, elle allait souper avec une amie...

- C'est commode, ça.

J'angoissais déjà à l'idée de rentrer taché par mes cachotteries. J'ai mordu à pleine dents dans ma pointe de pizza. J'avais très faim et chaque bouchée me procurait une satisfaction voluptueuse. Marcel a commencé la distribution des jetons et Rémi lâchait un « Oui, monsieur! » chaque fois qu'une nouvelle pile glissait jusqu'à lui.

L'agent secret en moi, qui avait eu peur de Paule, reprenait quelques forces. Au fond, quel mal y avait-il à passer une soirée entre amis? Mon crime était mince et je devais l'assumer. Voilà ce que je croyais, en pauvre naïf, à ce moment-là.

Marcel a distribué les cartes. J'ai posé le reste de ma pointe, calme, rassasié et, oui, prêt à laver tout le monde, puisque Gilles me le demandait.



J'avais entre les mains un as de carreau et un valet de cœur et je crois que je cachais assez bien ma satisfaction. Rémi, quant à lui, ne se gênait aucunement pour nous narguer d'un sourire grinçant et diabolique, comme si cette soirée entre hommes, arrosée de quelques bières, exacerbait ses pulsions.

- Est-ce qu'on va aux danseuses à soir? a-t-il salivé tout à coup.

Mon agent secret intérieur a décampé si brusquement que je l'ai entendu claquer la porte.

- On peut ben, a répondu Gilles avec une retenue calculée.

J'ai cru le voir tourner les yeux vers moi, comme s'il redoutait mon jugement.

- Messieurs, vous n'avez pas honte? a lancé Marcel, un sourire en coin.

- Sont chanceux eux autres, a sympathisé Serge. Ils ont pas de famille, ils peuvent sortir quand ils veulent.

Un silence a suivi. Tout le monde s'était prononcé sauf moi. Ils attendaient probablement ma réponse, mais je ne pouvais l'expulser de ma gorge. J'ai continué à fixer mon as et mon valet sans rien dire. Les loups devaient se douter que j'imiterais Serge, que j'irais retrouver mon épouse dans ma paisible demeure. Mais personne ne parlait, comme s'il fallait absolument que j'accepte ou décline la proposition à voix haute. Je sentais un poids énorme s'installer sur mes épaules. Ne voyaient-ils pas que je n'étais pas habitué à leurs soirées obscènes?

Marcel a enfin tranché le silence.

- Embarques-tu, Gilbert?

- Ah moi, avec ma femme...

- Ta femme... Elle connaît ton jeu?

- Hein?

- Tu mises ou tu te couches?

J'aurais lancé ma bière au visage de Marcel. Quelle frousse il m'avait fait! Elle connaît ton jeu... Mais j'étais le seul à blâmer. J'avais laissé l'angoisse me submerger. J'ai misé, soulagé. Ce n'était que temporaire. Ma perception de la soirée s'est peu à peu embrouillée. J'ai fini par croire que Marcel m'avait volontairement lancé cette phrase à

double sens, qu'il décelait quelque chose derrière mon air anodin. Puis j'ai cru que tous décelaient quelque chose. Après que j'eus remporté une grosse mise, Serge, en me regardant, a beuglé « Maman va être contente! » Il parle de Paule, ai-je pensé, horrifié.

Au bout d'une heure à patauger dans l'angoisse, je me suis réfugié à la salle de bain. La solitude m'a éclairci les idées. Ce ne sont que tes collègues, ce n'est qu'une partie de cartes, ce n'est que de la bière, me suis-je répété. J'ai pu terminer la soirée dans une sérénité relative.

\* \* \*

La partie s'est poursuivie jusqu'à vingt-deux heures quinze. J'étais arrivé avec vingt dollars, je repartais avec quatorze.

- C'était bien agréable, a déclaré Marcel.

- Oui, ai-je approuvé.

- Si ça te tente de revenir jouer, t'es le bienvenu, a-t-il rajouté alors que je lui tendais une bouteille vide pour débarrasser. On joue à peu près tous les vendredis...

Quelques paroles servant à manifester un vague intérêt me sont sorties de la bouche non sans difficulté. L'idée de revenir sous la couverture de mes heures supplémentaires me trottait toujours dans la tête, mais je doutais d'avoir le cran nécessaire. Toutes les émotions de cette soirée me retournaient encore.

Serge et moi avons revêtu le nécessaire pour affronter le froid. Nous nous sommes tous salués en nous rappelant, à notre grand malheur, qu'on se voyait lundi.

- Si tu reviens, m'a dit Serge une fois dehors, sens-toi pas obligé d'aller aux danseuses, hein... Moi, j'y vais pas tout le temps...

Cette remarque m'a fait le plus grand bien. J'ai cependant préféré laisser croire que la question méritait réflexion, que je ne rejetais pas l'idée comme un petit peureux.

- Ok. Je verrai...

Moi, dans un club de danseuses, c'était inattendu. Mais pas impossible.

\* \* \*

Après avoir tourné sur ma rue, j'appréhendais le moment de l'ouverture de la porte d'entrée et en particulier les gestes nerveux qui risquaient de m'échapper. La voiture de Paule n'occupait cependant pas encore l'allée.

Comme une neige douce avait tombé tout au long de la journée, un petit déblayage s'imposait. Je me suis stationné dans la rue, puis j'ai fait voler quelques nuages blancs avec ma bonne vieille pelle. Chaque fois qu'elle striait l'étendue blanchâtre, je sentais le Gilbert d'autrefois, qui n'avait jamais rencontré le loup, repousser le fourbe des dernières semaines. Les étapes établies instinctivement au fil des années pour dégager mon allée s'enchaînaient comme les mouvements d'une symphonie entendue mille fois, comme l'air de Casse-Noisette (je ne peux pas le chanter, mais je le reconnaîtrai, c'est sûr). J'imaginai la satisfaction de ma femme devant mon travail et j'en étais satisfait, moi aussi. À moins qu'elle ne me prenne pour un fou, moi qui ne déblaie jamais si tard.

Un peu après onze heures, je secouais le paillason d'une main, grattais la neige de ma pelle tenue dans l'autre, déposais le paillason et ma pelle, puis rentrais. J'ai décidé de siroter une dernière bière devant la télévision. Une comédie américaine s'est mérité mon attention, mais à chaque pause publicitaire je faisais défiler les chaînes dans l'espoir de trouver mieux.

À minuit moins le quart, je vidais ma vessie, prêt à me glisser sous les draps, quand j'ai entendu la porte s'ouvrir et se refermer. Un trousseau de clés a atterri sur la tablette en bois, la porte de la garde-robe a coulissé, puis recoulissé, et un silence a suivi. Paule retirait sans doute ses bottes. J'ai tiré la chasse d'eau et je suis sorti.

- Allo!

- Allo! Je savais pas si tu serais couché...

- J'y allais...

- Lucie arrêtait pas de parler, je pensais qu'elle finirait jamais...

Au milieu du couloir, en caleçon, je m'efforçais de paraître naturel. Paule ne m'a même pas regardé. Elle ne songeait qu'à se mettre au lit au plus vite et je l'ai précédée dans la chambre.

Blotti sous les couvertures, je me suis senti bercé par le calme, comme dans une chaloupe dérivant lentement sur un lac au petit matin. Je savais que j'étais à l'abri des soupçons de mon épouse, que la nuit effacerait les résidus nerveux qui auraient pu me trahir. Je m'en étais tiré les doigts dans le nez.

J'aurais pu me contenter de cette quiétude. J'aurais dû me contenter de cette quiétude. Ne pas tenter ma chance à nouveau aurait été la décision la plus sage. Mais la facilité avec laquelle je m'étais dérobé à la dangereuse clairvoyance de Paule m'insufflait une fougue étrange.

J'avais envie de retourner chez Marcel dès que possible.

### CHAPITRE 13. Des événements plus sérieux

Paule avait sorti quelques croissants du four et préparé du café. Je coiffais chaque morceau de pâte feuilletée d'une couche généreuse de tartinade au chocolat, puis j'aspergeais de café mes papilles après chaque bouchée pour profiter du mariage des goûts.

- Dépêche-toi, si tu veux revenir avant cinq heures.

Ma femme et moi avons convenu que le samedi, en avant-midi et en début d'après-midi, je devais travailler au projet des contrats. Inutile d'apprécier ce petit moment conjugal identique à tous les autres : Paule souhaitait seulement que j'en finisse au plus vite. J'ai gobé le reste de mon déjeuner et je suis parti.

\* \* \*

En fin d'avant-midi, j'avais déjà abattu tout le travail prévu pour la journée. Vingt heures supplémentaires par semaine, comme je l'avais soupçonné, me donneraient le temps d'effectuer au moins deux fois ma corvée. Si j'utilisais ce surplus au profit de ma mission, Stéphane devait tout de même croire que je le consacrais aux contrats, afin que mes bordereaux de paie demeurent conformes aux attentes de Paule. J'ai alors créé – procédé tortueux s'il en est – un deuxième fichier informatique dans lequel j'ai indexé, par copier/coller, seulement une partie du travail accompli.

Je suis allé dîner, seul avec le ronflement des réfrigérateurs et le grésillement des néons. Paule ne s'attendait à me revoir qu'après trois heures et je pensais accomplir des choses inouïes dans la réclusion de ce samedi après-midi. Mon cerveau s'est mis à jongler à la recherche d'un plan spectaculaire. J'ai réfléchi, réfléchi, et encore réfléchi, mais plus je réfléchissais plus ma verve était sapée par l'évidence. Qui le loup soupçonnerait-il, lundi matin, alors que seul moi s'étais présenté au bureau durant la fin de semaine?

Si frapper tout de suite me compromettait, rien n'empêchait cependant la planification d'une attaque à exécuter dans les jours suivants. Avant de me rasseoir à mon poste, j'ai examiné le bureau de Gilles. Quelques documents traînaient, ainsi qu'un pot de crayon, une radio poussiéreuse et un petit calendrier qui se croyait toujours en novembre.

J'ai ouvert un tiroir. Sous quelques trombones et autres machins, on devinait un bordereau de paie.

Le salaire du loup ne m'intéressait pas et j'aurais pu l'estimer facilement de toute façon. Sur la couverture du bordereau apparaissait le seul renseignement potentiellement utile. Son adresse. Je l'ai recopiée sur une vieille feuille, où elle se camouflait parfaitement dans une nuée d'annotations inintelligibles.

La meilleure stratégie me semblait de lui catapulter un colis ou un visiteur inattendu. Qui aurais-je pu envoyer chez le loup? Hormis le type de dame dont j'essayais justement de l'éloigner, je ne voyais pas. Un cadeau, offert de la part d'une admiratrice anonyme, pouvait selon moi raviver sa flamme amoureuse, ou au moins une bougie. Mais l'idée de créer une femme mystérieuse, séduisant Gilles dans l'ombre, incognito, aussi tentante et efficace qu'elle soit, poussait trop à fantasmer, et le fantasme, je n'en ai pas l'air mais j'en sais quelque chose, peut décevoir.

Adolescent, j'espérais naïvement rencontrer l'amour. Je lisais même un peu de poésie, dans l'espoir que le contact avec les mots de la romance m'attire la faveur d'Éros. Je n'y comprenais rien et j'ai abandonné les vers après avoir appris à l'école qu'un poème que j'avais mémorisé, dans l'éventualité d'un tête-à-tête inattendu, décrivait l'agonie d'un âne. Bref, un jour, j'ai découvert dans mon casier un petit papier plié en deux. Une demoiselle qui n'osait pas se nommer espérait que je la raccompagne chez elle en lui tenant la main. Deux jours plus tard, une truffe en chocolat bon marché était mystérieusement apparue sur la tablette de mon casier. Le fantasme s'est alors mis à l'œuvre. J'entrevois une idylle douce, enivrante, parfaite, avec une jolie blonde aux yeux bleus. J'étais déjà amoureux. La semaine suivante, j'ai aperçu Pierrette Provost, une fille boulotte, laide, méprisée par les élèves mais tout à fait capable de s'humilier sans leur aide, déposer un sac de jujubes dans mon casier. J'ai alors vécu mon premier (et unique) grand chagrin d'amour. Il était donc hors de question pour moi de faire fantasmer Gilles et qu'il découvre que son intrigante sirène était, je ne sais pas, Rita, du courrier. Je n'ai rien contre Rita, mais... enfin.

J'ai envisagé rester au bureau à travailler, une stratégie raisonnable qui aurait pu me libérer une soirée ou un samedi entier. Mais ma raison n'avait pas le dessus sur mes envies

et j'avais envie de jouer au détective. J'ai décidé de me rendre coûte que coûte à Longueuil, ville du loup, quitte à simplement inspecter les lieux en éclaireur.

J'ai obtenu un trajet du bureau jusqu'à la maison du loup et un de la sienne jusqu'à la mienne. L'aller demandait quarante-cinq minutes, le retour cinquante-cinq. Il restait encore deux heures à égrener avant que Paule puisse se surprendre de mon retour prématuré. J'avais le temps de me rendre à l'ancre de la bête et de magouiller une vingtaine de minutes sur place. Vingt minutes me semblaient peu, mais seulement parce que je n'avais établi aucun plan. Quand j'y retournerais avec un objectif précis, chaque seconde s'écoulerait comme une nuit sans sommeil.

\* \* \*

L'excitation avait monté en moi à la même vitesse avec laquelle l'ascenseur m'avait conduit au sous-sol. Mais dès que je me suis assis dans ma voiture, la réalité m'a percuté de plein fouet. Allais-je vraiment rouler près d'une heure pour espionner un collègue? Pendant mes heures (quoique supplémentaires) de travail? J'ai failli remonter jusqu'à mon cher sixième étage, mais reculer n'était plus une option, pas après toutes les épreuves traversées, les efforts déployés depuis le début de cette histoire. J'ai démarré en trombe, déterminé à plonger dans l'aventure.

La route vibrait sous mes pneus. J'avais emprunté mille fois ce boulevard en quittant le travail, mais ce jour-là, je sortais enquêter. L'animateur radio, que Paule trouve sympathique, souhaitait aux auditeurs un bon après-midi et signalait une température de moins cinq degré. Mon doigt a effleuré le bouton *scan*. J'ai écouté un extrait de toutes les chaînes jusqu'à ce que les fins gazouillis de la musique classique retiennent mon attention. Un détective qui écoute du classique doit être assez malin, ai-je pensé.

Quelques minutes plus tard, ma voiture roulait à Longueuil. J'observais attentivement les alentours en avançant sur l'une des artères principales de la ville. Des feux de circulation rompaient ma course effrénée à tout bout de champ. D'après mon itinéraire, j'en avais encore pour cinq minutes avant d'atteindre la rue transversale qui me conduirait dans la zone résidentielle du quartier.

Arrêté à un feu rouge, je me suis senti encerclé. Une voiture ocre grondait à ma gauche. Une autre, plus foncée, à ma droite, glissait imperceptiblement vers l'avant pour devancer son départ d'une fraction de seconde. Un VUS noir s'est installé derrière moi. Je m'aventurais sur le territoire du loup. Il menaçait de surgir à tout moment, de me surprendre et, comble de malheur, de me demander que ce que je faisais de bon dans le coin. Qui sait s'il ne m'avait pas déjà repéré, depuis l'arrière, dans cette voiture qui m'assiégeait par sa simple présence? J'avais besoin d'un alibi. Le feu vert est apparu et j'ai repris la route. J'essayais de réfléchir à une explication, qui aurait pu être, franchement, n'importe quoi, mais le stress bloquait mes pensées. Je ne parvenais pas à lire le nom des rues tout en brochant une calomnie. J'ai éteint la radio, qui me narguait avec ses trompettes et violons.

Le panneau attendu est apparu. Après le feu, j'ai tourné à droite. À partir de là, un seul autre virage me mènerait sur la rue de l'autre. J'ai roulé une quinzaine de secondes avant l'intersection fatidique. Moite d'angoisse, j'ai allumé mon clignotant droit, puis ma main a tiré sur le volant, qui s'est redressé ensuite. Mon pied a appuyé mollement sur l'accélérateur. La maison de Gilles n'était qu'à quelques dizaines de mètres. Je ne pouvais plus l'éviter à moins de freiner. Que faire? Me garer en face de chez lui? Je risquais d'attirer son attention. En face d'une maison voisine? Attirer l'attention de ses voisins, pour lesquels j'étais un parfait intrus, me terrifiait encore plus. L'autre s'est dressée (pardonnez le paradoxe) devant moi du côté droit. Simple, terne, au rez-de-chaussée en vieilles briques d'un rouge délavé et à l'étage en revêtement blanchâtre sali par le temps, elle arborait comme seul ornement un cèdre hirsute. Aucune voiture n'occupait l'allée. Gilles s'était sans doute absenté, mais menaçait de rentrer à tout moment. J'avançais toujours. D'une seconde à l'autre, j'aurais passé tout droit. Il fallait que je comploté quelque chose, tel était le but de ce manège, comploter quelque chose! Mais comploter quoi?

Le repaire s'est mis à rapetisser dans mon rétroviseur. J'ai appuyé sur le gaz et viré à droite au premier coin de rue dans le but de contourner le pâté de maisons et de revenir par où j'étais arrivé, idéalement avec plus d'assurance. Un vrai détective sait se stationner et se tapir n'importe où, ai-je décrété. Pas devant chez moi, car Paule s'en rendrait compte



et finirait par appeler la police, mais ailleurs sur la rue... Une voiture a croisé la mienne. La peur de tomber nez à nez avec le loup m'a donné des sueurs froides, mais la conductrice était une femme assez jeune.

Je patientais au feu de circulation quand une charmante petite famille est venue attendre derrière moi dans une mini-fourgonnette. Le feu vert est apparu. J'ai pris à droite et la mini-fourgonnette aussi. Je voulais tourner à droite de nouveau pour revenir vers l'autre, toujours à droite car je tournais joliment en rond, mais je craignais qu'on remarque que je retournais d'où j'arrivais. Les rires moqueurs des enfants résonnaient dans ma tête. J'ai continué tout droit. Afin de semer mes poursuivants, j'ai changé de voie pour virer à gauche. Quelques zigzags m'ont ensuite remis sur le bon chemin.

De retour sur la rue du loup, la femme que j'avais croisée, type jeune maman, sortait son épicerie de sa voiture, à cinq ou six maisons du repaire. J'ai failli freiner à sa vue. Heureusement, j'avais l'esprit assez aiguisé pour continuer mon chemin l'air de rien. Par le rétroviseur, je l'ai vue disparaître derrière la haie qui longeait son allée. Elle n'avait pas semblé m'accorder la moindre attention. Bien. Mais avec tout ça, j'avais presque raté l'autre! J'ai tourné brusquement la tête, comme pour soutirer quelque information désespérée de cette laborieuse promenade. Le loup avait des tentures bleu marine à l'étage. Un peu vague, comme piste. J'ai retourné la tête vers l'avant à la recherche d'un poste d'observation. Tous les espaces disponibles me plaçaient droit devant une façade. Derrière, j'aurais peut-être eu un peu plus de chance, mais je ne supportais pas l'humiliation de passer une troisième fois au même endroit. J'ai encore viré à droite à la première rue.

Un véhicule s'est arrêté derrière le mien au feu rouge, comme s'ils n'avaient que ça à faire dans cette ville, se balader en voiture. Un homme conduisait, seul. Un homme qui ressemblait à Gilles. La honte et la paranoïa montaient en moi. J'ai regardé l'heure. Il était temps de rentrer.

\* \* \*

- Enlève pas tes bottes, il faut que tu sortes ça, ça pue, m'a accueilli Paule.

La vie continuait. J'avais beau faire de l'espionnage à Longueuil, ma femme ne manquait jamais de bacs et de sacs à sortir.

- Attends! s'est-elle écriée une fois ma tâche accomplie. Reste dehors. On va installer les décorations...

- Ah! On sort les vraies vidanges...

- Hon! Tu me laisses toute seule, pis quand tu reviens, tu dis des bêtises!

Il fait partie de la tradition des fêtes que j'installe les décorations dans la mauvaise humeur. Ma femme a accumulé au fil du temps de nombreuses babioles au charme bien énigmatique. Seules quelques élues ont l'honneur d'être exposées à chaque année. J'avais lutté avec acharnement l'an dernier pour l'exclusion du Père-Noël en plastique à accrocher sur la porte. Le vent l'envoyait toujours dans la neige épaisse et Paule me priait d'aller à sa rescousse comme s'il s'agissait d'un chaton abandonné. Nous l'avons remplacé par une couronne.

Ce samedi, Paule avait profité de mon absence pour renouveler sa marchandise et je m'attendais à d'horribles surprises.

- C'est assez beau ce qu'ils ont fait cette année...

Ma femme est rentrée. Seul le silence opaque de cette journée grise et ses échos insaisissables me tenaient compagnie. Mes pensées dérivèrent tranquillement quand je me suis surpris à observer les voitures stationnées dans la rue. Si quelqu'un s'était trouvé là, tout près de moi, à m'épier, je ne l'aurais jamais remarqué. Les reflets dans les vitres, les angles de vue inadéquats et la pénombre relative des habitacles rendaient nébuleuses toutes les images que j'en avais. Je pouvais sans mal associer les véhicules à leur propriétaire; monsieur Talbot, en face, avait trop souvent astiqué son Forester rouge pour que le plus myope en matière automobile ne le reconnaisse pas. De toute façon, pratiquement dès que j'avais su parler, j'avais développé la capacité d'associer la carrosserie des voitures avec leur fabricant, leur modèle et leurs conducteurs connus, s'il y en avait. Mais en cet après-midi nuageux, deux des six voitures observables de ma position m'étaient tout à fait inconnues. Je me suis blâmé d'avoir agi en lâche plus tôt en voyant combien facilement j'aurais pu me garer et observer, même s'il n'y avait rien à observer.

La porte s'est ouverte. Paule m'attendait avec deux rennes en branches tressées.

- Où est-ce qu'on met ça? ai-je soupiré.

- Là-bas, près de l'arbre.

- Dans la neige?

- Ben oui. C'est fait pour ça!

La météo nous a épargné les grosses accumulations cet hiver, mais j'allais tout de même m'enfoncer jusqu'aux genoux dans la neige. En bougonnant un peu, j'ai agrippé les rennes.

- Attend! Tu vas les briser! Prends-les par la tige...

Une tige métallique soudée à un socle empalait effectivement les deux Rodolphe. J'avais prouvé que je travaillais comme une brute en ne la voyant pas. J'ai ronchonné un peu étant donné cette complexité inattendue, puis Paule s'est encore énervée alors que j'attrapais les deux tiges.

- Attends! On les mettra pas tous les deux à la même place!

Si j'avais eu le moindre sens esthétique, je l'aurais deviné tout de suite. J'ai pris un renne, puis j'ai fouetté la neige de pas lourds et instables.

- C'est bon, là, ai-je entendu.

J'ai planté le premier Rodolphe devant moi.

- T'es sûre?

Je savais que j'étais suffisamment peu doué pour avoir commis une autre idiotie, mais Paule n'a pas rouspété. J'ai affronté de nouveau la neige et regagné le porche.

- Où on va le mettre, l'autre? a-t-elle demandé pour elle-même.

Paule m'a trimbalé dans tous les sens sur la pelouse enneigée, qui a rapidement pris l'allure d'un champ de mines. Le meilleur emplacement pour l'autre Rodolphe était directement à côté du premier, mais ma femme préférait les deux animaux distancés, un conflit tragique. J'ai fini par perdre patience.

- Ici, c'est bien?

Paule s'est avouée vaincue. Pour le moment. Elle allait penser à quelque chose. Il me restait à accrocher quelques lumières et guirlandes, mais je pouvais accomplir ce travail tout seul. J'installe ces machins au même endroit année après année.

Mes pensées ont mis peu de temps à retourner au loup, à mon inoubliable périple à Longueuil. Toutes les images de cette journée tournoyaient dans ma tête comme les chariots d'un lent manège. Les voitures stationnées, le Père Noël, mes poursuivants, les rennes, le loup, les guirlandes, l'antre, les contrats... À mesure que les souvenirs défilaient, quelques-uns se confondaient, s'associaient dangereusement.

## CHAPITRE 14. Le dernier plan

Lundi matin, Stéphane m'a demandé comment avançait mon projet si capital. J'ai proposé de lui montrer le travail effectué, mais il a refusé, sans doute parce qu'il n'aurait rien compris. L'essentiel était que je prévois finir à temps.

- Oui, peut-être même un peu d'avance.

- Oui? C'est vraiment excellent. On te remercie beaucoup.

J'avais depuis quelques semaines perdu de vue mes complices. Impossible de dire si elles jouaient toujours un rôle dans la mission. Le nouveau plan qui me trottait dans la tête, simple à exécuter mais dangereusement soumis aux caprices du hasard, pouvait, si mené à bien, les ramener dans le coup.

En réalité, leur intérêt n'avait aucunement diminué. Chantale et Julie avaient mis au point un petit stratagème (conventionnel, certes) qui tombait à pic. Elles désiraient présenter quelqu'un à Gilles lors d'une soirée entre collègues.

- On va réserver chez Tonino's, nous a dit Julie par-dessus son panneau. On essaie d'avoir une idée de combien on va être... Vous allez venir, les gars?

- Moi, ça va dépendre des contrats...

- Voyons! Tu vas pas travailler tout seul pendant que les autres s'amuse! Laisse faire tes contrats!

J'ai toujours du mal à trouver les bons moyens pour éviter ce genre de soirées. Il me faut carrément fuir les invitations si je veux échapper aux filets gluants de la vie de bureau.

- Ben oui, a poursuivi Julie. Un petit cinq à sept avant les vacances, ça va faire du bien! Gilles, tu viens, toi?

- Ça devrait...

- Parfait. Jusqu'à maintenant, il y a moi, Chantale, Marcel, Giacomo, vous deux, Carlos, Rémi, Solange...

Cette Solange, je ne la connaissais pas. Elle travaillait dans un autre secteur et j'entendais parfois prononcer son nom, qui aurait pu être Lucienne, Natacha ou Marmite

que je ne l'aurais jamais remarqué. Mais Julie m'a adressé un petit clin d'œil complice en la nommant. J'ai frémi.

- ... Pierre, Carmela, pis Martin.

Solange, c'était celle dont je rêvais depuis le début! Celle que le loup rencontrerait, reverrait, jusqu'à ce qu'un attachement mutuel leur inspire une sorte de tendresse, puis que l'amour naisse sous les doux et suaves piailllements de *Balalaïka*. Ma mission n'était plus un jeu ni une plaisanterie. Solange existait.

J'avais encore deux semaines pour exécuter mon dernier plan. Mais le plus tôt serait le mieux.

\* \* \*

D'abord, enquêter.

Je devais m'immiscer dans le quotidien du loup afin de découvrir s'il comptait prochainement, le temps de regarder un match de hockey par exemple, désertier son repaire et, le cas échéant, l'heure approximative de son retour. N'est-ce pas le genre d'informations qu'on s'échange tous les jours?

À l'heure du lunch, je me suis assis avec la meute devant deux tacos, une poignée de salade et du riz un peu sec. J'ai sondé la conversation. « Une douze mille BTU, expliquait Marcel. Mais très silencieuse. » « Les archives ont encore refusé un dossier pas paginé, je comprends pas, sont tu caves? tonnait Serge. » Je captais tout, ne négligeais rien. « Lucie parle de changer de département. Ouin, ça fait vingt ans qu'elle en parle, débattaient Marcel et Rémi. » « Veux-tu des frites? » « Un petit porto de vingt ans, se délectait le loup en personne. » « Ma femme, à cause de sa cheville... » Les assiettes se vidaient, les minutes s'envolaient. « C'est comme mon frère... » « Moi, je lis plus La Presse. » Rémi se levait, prêt à dégainer son cabaret et le vider dans la poubelle. Le temps était venu d'employer les grands moyens.

- Et... est-ce que vous..., me suis-je insinué, regardez le match à soir?

Les quatre loups ont échangé un regard étonné.

- Y pas de match à soir, a dit Marcel. Le prochain, c'est mercredi.

- Euh oui, mercredi, je voulais dire.

- Peut-être ben.

- Heille, a coupé Serge, avez-vous vu la bataille entre Carcillo pis...

La discussion a redémarré, alors que les loups quittaient la table et disposaient de leurs déchets. Je les ai imités, grugeant ce « Peut-être ben », tout à fait insuffisant pour sonner le lancement de la mission.

Je finirai bien par te piéger..., ai-je grondé intérieurement.

\* \* \*

Mardi. Rien.

Enfin, si, j'ai bien achevé quelques préparatifs, dont un primordial, qui consistait à lancer, au hasard, lors d'un passage près de l'évier de la cuisine, lorsque Paule rinçait la salade, ou près du lave-vaisselle, lorsqu'elle mettait le restant des pâtes au réfrigérateur, une phrase pour souligner que je préférais travailler mercredi soir au lieu de jeudi, ou en fait peut-être les deux soirs. J'avais besoin de marge de manœuvre, car j'ignorais les plans du loup.

- Fais donc comme tu veux, a-t-elle répondu.

\* \* \*

Mercredi matin, je filais vers le travail dans une voiture au coffre rempli d'armes. Si j'apprenais que le loup regardait le hockey chez Marcel, je serais prêt à frapper. En quittant le stationnement, j'ai jeté un dernier coup d'œil à mon véhicule, comme pour m'assurer que rien de suspect ne dépassait. Je me suis reproché cette prudence stupide; tout mon attirail tenait dans un petit sac de plastique. Je ne pouvais pas me permettre ce genre de faiblesse. J'avais cependant encore l'occasion de prouver mon sang froid en reprenant mon enquête avec plus d'intensité.

- Je vais manquer le match à soir, ai-je dit au loup. Il faut que j'avance mes dossiers.

- Ah.

Gilles gardait la tête penchée sur ses paperasses. Un long moment de silence a suivi.

- Je pensais pas que tu suivais le hockey tant que ça, a-t-il ajouté sans lever les yeux.

- Ben, pas tant que ça. J'essaie d'en regarder une de temps en temps.

- Ok.

J'allais lui poser la question directement. J'ai d'abord désagrafé deux pages d'un document et je les ai posées côte à côte devant moi, le temps de prendre mon souffle, et...

- Je sais que Marcel va la regarder pas loin avec des gars du contentieux, a dit Gilles, me prenant de court. Tu pourrais les rejoindre après si tu veux.

J'ai maugréé en silence. Marcel qui regarderait le match, de la bouche de Gilles, c'était Gilles qui ratait le match, forcément, ou qui le regardait chez lui. Je commençais à désespérer. Si je demandais tous les jours au loup ses plans pour la soirée, je finirais par ressembler au collant Stéphane. Nous nous étions rapprochés, mais pas à ce point. Je fulminais à l'idée de ne pas exécuter mon dernier plan.

- J'vais manquer le début moi aussi, a soudainement compatit le loup. Faut que j'amène ma mausus de machine chez mon frère. Ça fait trois virus que je pogne pis ça fait même pas six mois que je l'ai. La dernière fois y a fallu...

Les battements de mon cœur ont accéléré. Le loup se rendrait chez son frère après le travail. Tout droit. Inutile de passer chercher sa machine : il venait de lui asséner un petit coup du bout du pied, elle était là, sur le sol à côté du bureau. Il rentrerait chez lui ensuite. Si son intention avait été de rejoindre Marcel, il aurait dit « Tu pourrais *nous* rejoindre. »

Je me suis enfermé dans un calme angoissé.

C'était ce soir que le bombardement aurait lieu.

\* \* \*

Entre temps, j'ai rencontré Solange. À moins que ce ne fût le lendemain ou la veille. Peu importe, ça ne change rien à la scène. La demoiselle remontait l'allée en direction du bureau de Gilles, accompagnée de Julie qui faisait mine de se rendre au sien. Un coup monté, bien entendu.

- Vous confirmez, les gars, pour le 5 à 7? a demandé l'analyste. Je vais appeler tantôt pour réserver...

J'avais déjà aperçu Solange à quelques reprises. Elle travaillait chez nous depuis environ trois ans. De taille moyenne, assez boulotte et très maquillée, elle n'avait d'autres charmes que ses grands yeux bleus et son sourire assiégé de rouge à lèvres. Parfait pour Gilles, ai-je pensé.



- On voulait aller dans un *karaoke* après, mais personne est partant..., s'est-elle plainte d'un ton rieur.

Allais-je feindre une envie de bramer en public, en espérant que Gilles suive mon exemple? Il y a certaines limites qu'on ne peut franchir.

\* \* \*

Dans la pénombre de ce soir de décembre, une lourde neige s'accumulait dans les rues. J'envisageais des dunes montueuses en banlieue. Un mot résonnait dans ma tête, une sorte de menace ou d'avertissement. Les traces. Oui, j'allais laisser des traces, impossible d'y échapper. Mais bon, la police ne viendrait pas vérifier si elles correspondaient aux pneus de ma voiture ou à mes bottes, je n'allais tuer personne.

Pour l'instant.

Je blague. Mon parcours de samedi dernier était gravé dans ma mémoire et je filais sur le pont parfaitement au fait de ma destination. Je me donnais tout entier à la visualisation de ma mission et de ses dangers, de son danger, devrais-je dire. Si Gilles comptait rater le début du match, j'avais peu de chance de le croiser chez lui entre dix-huit et dix-neuf heures trente. Mais si, gratifié d'un miracle informatique, il rentrait plus tôt et me prenait sur le fait, dans un tel cas, eh bien, dans un tel cas je ne voyais tout simplement pas comment me tirer d'embarras. Dans une mission à sens unique comme celle-ci, mieux valait chasser de mon esprit toute idée d'échec. J'ai gardé les yeux bien droits derrière les mouvements soldatesques de mes essuie-glaces et accentué ma poussée sur l'accélérateur.

Quelques minutes plus tard, un dernier virage, brusqué par un petit pivot impétueux de mon véhicule dans le magma blanchâtre, marquait mon arrivée. J'y étais. Je roulais dans cette rue parfaitement reconnaissable malgré sa transformation par le mauvais temps. Je scrutais le périmètre à la recherche d'un poste d'observation juste assez éloigné de l'antre pour me garder d'un sinistre face à face avec le loup. En quelques secondes, j'ai repéré cet emplacement. Il était parfait, devant une haie de cèdres séparant deux terrains, à une distance idéale de l'antre. Je l'entendais presque me réclamer. Un sentiment familier, que je m'étais promis de dompter, m'a envahi. Celui d'une présence qui m'observait, me jugeait, me condamnait. J'avancais toujours. J'allais passer tout droit, découvrir un autre sentiment

familier, le méprisable manque d'audace. Mes pieds et mes jambes s'étaient détachés de moi, je cherchais le courage de les sommer d'appuyer sur le frein, de tourner le volant. Rien ne bougeait. Puis, comme si en pleine noyade j'avais mis la tête hors de l'eau, j'ai relâché l'accélérateur. Tout a déboulé. Mon pied s'est transporté jusqu'au frein, ma main droite a obliqué à gauche, la droite a redressé le volant, mon pied a enfoncé le frein, ma voiture s'est arrêtée.

Je m'étais stationné.

J'ai coupé le moteur, regardé un instant les flocons s'écraser sur mon pare-brise. Il régnait une paix de repos dominical. Dans le rétroviseur, j'ai vu les phares d'une voiture transpercer le rideau de précipitations pour réapparaître à ma droite, dans un doux vrombissement, au bout d'une Honda anthracite, dont les feux arrière se sont évanouis au loin après quelques secondes. Je l'avais regardée passer comme j'aurais observé les oiseaux. Mon angoisse s'était éclipsée. Je sentais que j'aurais pu me tapir ainsi toute une journée, tel un vrai détective.

J'ai savouré mon confort un moment, puis j'ai entrouvert la portière et agrippé un petit levier. Le coffre arrière était déverrouillé; mon arsenal, prêt à frapper. Mes pieds, pour la première fois depuis la super vente d'un grand magasin, ont foulé le sol de Longueuil, territoire du loup.

J'ai verrouillé la voiture. Geste idiot : j'allais bricoler juste à côté. Je l'ai déverrouillée dans l'éventualité d'une retraite précipitée pendant l'attaque. Dans le coffre, quelques pièces de mon attirail avaient glissé hors du sac. Avant de les remettre en place, j'ai verrouillé à nouveau la voiture, car le sentiment de sécurité m'insufflait un certain courage. Je me croyais prêt à frapper quand j'ai aperçu – elle avait valsé jusqu'au fond et j'avais failli l'oublier! – mon arme absolue.

Je l'ai empoignée. Deux yeux simiesques surplombant une barbe vénérable me fixaient avec exaltation.

Le Père Noël.

Plus question de plaisanter. J'ai traversé la rue, giflé au vol par l'humidité froide des flocons. Un étrange calme émanait de l'ancre de la bête. L'absence de lumière et de voiture

dans l'allée laissaient planer une ombre fantomatique, plus terrifiante qu'une véritable présence. Devant moi, un corridor de neige immaculée grimpa jusqu'au perron. Pendant une fraction de seconde, j'ai voulu arrêter. Mon angoisse n'avait pas disparu; elle s'était simplement assoupie. Je la sentais toujours en moi, pesante comme une boule de quilles. Mes pieds n'ont pas bronché. Ils connaissent les ordres : interdiction de figer sur le terrain. La porte se rapprochait. À chaque pas, je tachais la neige d'un trou béant. Seules plusieurs heures de précipitations les effaceraient.

Sur le porche, tout a passé comme un éclair. Ma main a plongé dans le sac, puis l'autre main, j'ai donné quelques petits coups de marteau (des coups de tonnerre, oui, que j'entendais résonner dans toute la maison, faire vibrer les vitres du deuxième) et accroché (j'ai repassé ce moment plusieurs fois dans ma tête, faute d'avoir pu le savourer sur place) mon arme fatale, le Père Noël, sur la porte, étincelant, en premier, bien sûr, par précaution, parce qu'incontournable, le cœur de ma mission. J'ai replongé la main, attrapé une guirlande pour orner le cadre de la porte, une boucle pour décorer le cèdre, non, la rampe, une de chaque côté, trouvé l'autre boucle (j'avais exclu les lumières, trop compliqué), accroché un petit ange sur la lanterne, une couronne je ne sais plus où, et tout cela sans cesser de craindre que le loup soit chez lui. Puis les acrobaties ont commencé : j'ai enjambé la rampe, sauté, cadeaux sous le bras, clopiné derrière une petite haie le long du mur, collé un premier cadeau sur une vitre, puis deux sur l'autre vitre, tant pis pour la symétrie. Je ne parvenais pas à regrimper sur le porche, mais le moment était mal choisi pour déplorer mon agilité dégradée par l'âge. J'ai contourné l'escalier par la pelouse enneigée, remonté les marches, repris mon sac et en m'éloignant, je me suis retourné une dernière fois. Je n'avais rien oublié.

\* \* \*

Depuis le silence de ma voiture, je contemplais le résultat. L'ancre du loup, cette cabane sans âme, s'était habillée de magie, elle participait au grand bal des fêtes avec ses atours de plastique. Je devais désormais la montrer au monde. Un quinquagénaire célibataire, bedonnant, en apparence bourru, qui orne sa résidence de guirlandes et autres machins, n'est-ce pas, comme on dit, un fichu de bon gars? Voilà un homme de famille, qui

rêve secrètement d'un réveillon avec femmes et enfants, qui rigole avec ses nièces et neveux à défaut d'en avoir à lui.

J'ai pris quelques photos afin de protéger la mission. Ces images me sauveraient peut-être la peau si la suite du plan échouait. Je m'étais procuré un appareil numérique trois ou quatre mois plus tôt et son contact m'excitait comme si je tenais un gadget merveilleusement improbable tiré d'un James Bond.

J'avais traversé l'étape la plus risquée de mon plan. La plus longue et pénible restait. Attendre le loup. C'est exactement comme la chasse, me suis-je encouragé, il ne faut qu'un peu de patience. J'ai établi une petite routine d'observation pour meubler le temps. Balayement de l'arrière par les rétroviseurs : gauche, centre, droite, rien à signaler. Angles morts : gauche, droite, rien à signaler. Devant moi : rien à signaler. Au bout d'un moment, j'ai constaté que les hublots à droite s'enneigeaient, le travail du vent, ce saboteur. Comment capturer le loup sur pellicule, enfin, sur carte mémoire, à travers une vitre toute pâteuse? Dans la lenteur de l'attente, j'étais protégé contre les assauts furtifs de la panique. On pouvait raisonner. Dégager à la main le hublot m'obligeait à sortir du véhicule, position plus que vulnérable si le loup surgissait. Dégager la vitre mécaniquement, en l'abaissant, le moteur allumé, risquait tout autant d'attirer son attention. J'ai dû cependant me résoudre à cette issue, car moi et ma sottise avions négligé un détail plus que capital. La buée. Elle embrouillait tout le champ de la caméra, et Gilles, découvrant son repaire déguisé en cabane de grand-mère, ne raterait certainement pas une voiture toute embuée devant chez lui.

J'ai pensé ficher le camp à l'instant. Mais il était encore tôt. J'avais le temps d'expérimenter une petite tactique. J'ai allumé le moteur et baissé toutes les vitres en appuyant simultanément sur leurs quatre boutons. L'accumulation de neige s'est effondrée (un peu dans l'habitacle, tant pis) et, à ma grande satisfaction, la circulation de l'air a effacé toute trace de buée.

Il me fallait répéter cette manœuvre toutes les cinq ou six minutes. Chaque fois, je craignais le pire. Le pare-brise arrière était tout à fait enseveli et je ne pouvais plus observer

la rue par mon miroir central. Ce n'est toutefois pas le loup qui m'a surpris lorsque j'ai allumé pour une quatrième fois le moteur. C'est un hurlement déchirant.

J'ai brusquement tourné la tête à droite. Il y avait là une femme dans la quarantaine, enveloppée dans un épais manteau brun. Ce qu'elle faisait dans la rue, allez savoir. Aucun fou ne se promène par un temps pareil.

- Je pensais pas qu'y avait quelqu'un! s'est-elle excusée en riant.

Puis elle a continué son chemin. Je comprenais sa peur : mon véhicule avait rugi sans qu'elle n'ait vu personne y monter, alors qu'elle avait marché depuis le coin de la rue. Je l'ai regardée s'éloigner, pendant que mon cœur cognait comme le tonnerre.

\* \* \*

Ma montre indiquait dix-neuf heures quarante-cinq quand la voiture du loup a tourné le coin. À dix-neuf heures quarante-sept, je quitterais les lieux. Il est stupéfiant qu'on puisse se rappeler si précisément deux petites minutes et oublier des semaines entières.

Le loup avançait, silhouette sombre et indéfinie derrière deux faisceaux lumineux. La voie mal dégagée imposait une circulation lente. Je me suis enfoncé dans mon siège, soudainement conscient que les phares pouvaient traverser l'habitacle et révéler une excroissance au-dessus de l'appui-tête. En respirant profondément, j'ai allumé l'appareil-photo. Le VUS noir de Gilles ralentissait, il tournait pour se garer, il s'immobilisait. Les phares se sont éteints. Le grondement du moteur a cessé.

Puis il est sorti. Le loup. Il ne s'est pas dirigé aussitôt vers l'entrée, quelque chose l'attendait du côté passager. Sa machine, bien sûr. De loin, on aurait presque dit un cadeau. J'ai pris une première photo. Un voyant orange a papilloté avec un bruit de dé clic. Je ne pourrais photographier le loup que de dos. Il remontait l'allée, sa machine sous un bras et sa main libre à la recherche de ses clés. Ses pieds s'enfonçaient dans mes traces, dont les contours s'étaient à peine arrondis, mais il ne voyait rien. Les rubans lui riaient au nez; il n'entendait rien.

Sur le porche, le loup a reculé dans un spasme. Impossible d'échapper au Père Noël. Il s'est figé devant le gros visage rond, puis sa tête a pivoté dans tous les sens. Mes divers

petits explosifs le percutaient de toutes parts et je prenais des photos à la chaîne. Je craignais cependant ne pas voir briller la magie de Noël dans ses yeux. Les traits crispés, il s'agitait dans tous les sens comme un chien fou.

Mes traces, celles qu'il avait laissées intactes, ont attiré son regard. Elles n'étaient pas très nettes. Voilà donc un moment que le mécréant s'était enfui.

Gilles a déverrouillé la porte. Il est disparu dans le vestibule pour ressortir rapidement, libéré de sa machine. Il a fait un tour complet sur lui-même en inspectant les environs, désespéré d'obtenir une explication. J'ai continué à le photographier. Il contemplait le Père Noël et d'un geste lent, voire prudent, il l'a décroché de son clou. Je croyais assister au préambule d'une bataille sanglante, j'imaginai le loup tordre et déchiqueter le visage de plastique. Il l'a simplement remis en place, avant de retourner à l'intérieur et de revenir muni d'une pelle. Il s'est mis à déblayer son allée, l'air vaincu.

## CHAPITRE 15. Avant la fin

- C'est bien de participer à la vie de bureau!

Si l'image de Gilles sur le tableau « Votre photos » l'avait révélé en sous-vêtements, une bière entre les cuisses, sous l'éclairage diffus de son téléviseur, à côté d'un chétif sapin posé sur la table de salon, je suis convaincu que Stéphane aurait fait la même remarque.

- Eh ben..., a souri Julie.

L'épluchage des photos, interrompu à deux reprises par Paule qui lavait mes sous-vêtements, m'a beaucoup appris sur le métier de détective. Sur les soixante-trois images que j'avais capturées, les cinquante-huit premières ne présentaient aucun intérêt. Les angles maladroits, le châssis du véhicule dans le champ, Gilles vu de dos, comme une victime d'espionnage (ce qu'il était), me crachaient au nez le ridicule de ma mission. J'aurais aussi bien pu me rouler dans la neige toute la soirée. La photo numéro cinquante-neuf m'a donné une grande leçon. Dans ce métier, il faut s'armer de patience : des recherches terriblement longues sont parfois nécessaires pour obtenir de ténus indices. Par chance, j'avais obtenu beaucoup plus.

Je tenais la preuve que Gilles avait décoré sa maison. Le loup, oui mesdames, est un fichu de bon monsieur. Solange se régalerait.

Un peu de biais, dans un cadrage moyen, une maison de banlieue arborait fièrement rubans, guirlandes et autres appareils saisonniers au milieu d'une tempête digne des meilleurs films de Noël. Un quinquagénaire, à moitié retourné mais reconnaissable, se tenait devant la porte avec un Père Noël en plastique dans les mains. On devinait, par son impulsion vers l'avant, que l'homme était en train d'accrocher le gros bonhomme rouge (Je te tiens, bandit!).

- C'est cute! a repris Julie, qui entrevoyait les retombées positives de cette image. Mais qui a pris la photo? Il vit tout seul...

Elle s'était retournée vers moi en posant la question. Mes joues et mes lèvres se sont tordues pour exhiber une sorte de moue indifférente, un je-ne-sais-pas-moi-mais-qu'est-ce-que-ça-change, qui masquait ma crainte d'avoir créé une scène incongrue.

- Peut-être un voisin, a tenté Stéphane, amusé par la devinette.

Son hypothèse ridicule a attisé mon stress et sonné le départ de Julie. Elle allait vérifier à la source. Au bureau du loup.

- Vas-tu quelque part dans le temps des fêtes? s'est intéressé Stéphane.

Les éclats d'une nouvelle discussion ont rejoint les murmures de l'étage. Chaque phrase audible (J'ai pas amené de photo.) court-circuitait ma tentative (Voyons donc Gilles!) de réponse à (Regarde comme il faut.) mon gestionnaire.

- Vas-tu quelque part dans le temps des fêtes?

J'étais presque parvenu à dire non quand Julie est revenue avec le loup.

La sueur a aussitôt perlé sur ses tempes. Gilles brûlait sans doute d'une envie folle de gueuler « J'aimerais ben ça le savoir, moi aussi, qui a pris la photo! » Oserait-il? Renier cette photo, c'était se déclarer victime d'une sombre canaille qui, à son insu, avait décoré sa maison. Et ce, alors qu'on le voyait lui-même égayer sa porte d'un Père Noël en plastique. Le loup voulait s'enfuir sans demander son reste, mais un auditoire impatient attendait la réponse à l'odieuse question « Qui a pris la photo? »

- Je... je sais pas. J'ai oublié...

- C'est bien que tu l'aies amenée, en tous cas, l'a félicité Stéphane.

- Pourtant ça fait pas longtemps, est intervenue Julie. T'as le même manteau...

- ... Ça doit être mon frère.... Il voulait essayer sa caméra dehors.

- Pis il a fait développer les photos?

- ...

Le loup allait craquer. Ma complice sabotait la mission avec ses questions ardues. Je le sentais à bout, complètement étourdi par le mystère de cette image insensée.

- Je te niaise, s'est radoucie Julie, juste à temps. C'est vrai que c'est une belle photo, avec la neige, pis toute...

Et elle s'est éloignée.



- Toi, Gilbert, tu nous amènes pas une photo? m'a assailli Stéphane.

- Oui, je pourrais...

Gilles a aligné quelques pas hésitants en direction de son bureau, comme troublé d'abandonner cette trace énigmatique de lui-même. Toute la journée, il travaillerait en silence.

\* \* \*

Puisque le loup avait mis sa touche dans les célébrations, Stéphane tentait de convaincre tous les autres employés désintéressés par Noël, comme moi, de l'imiter. Il venait me voir tous les jours et m'indiquait les équipes ayant toujours besoin de joueurs pour les Olympiades des fêtes, une série d'épreuves abominables inspirées d'un jeu de société populaire. Je me suis efforcé de l'éviter jusqu'au mercredi suivant. La veille du grand jour.

- Je vais t'envoyer un courriel. J'ai terminé, avec les contrats.

- Hein! Pis? C'était comment?

- Ben... de quoi c'était comment?

- Je veux dire... tout est beau?

- Oui, ben, c'est-à-dire... il y a deux ou trois cas litigieux. Pour eux, j'ai créé un fichier à part. Il faudrait juste les faire suivre aux secteurs concernés.

- Parfait. Je vais regrouper ça avec le reste, pis les gens de l'entrée de données vont se charger d'indexer ça dans les archives.

À mon arrivée dans la compagnie, seule Marthe travaillait à l'entrée de données. Éventuellement, Lucie et Lorraine s'étaient jointes à elle, puis Carmela avait remplacé Marthe, qui savourait sa retraite. Par crainte de sexisme, on nous avait demandé de ne parler pas d'elles comme « les filles de l'entrée de données », mais plutôt comme « les gens de l'entrée de données ».

- Ah. C'est tout?

- Ben oui! À moins que t'en veuilles d'autres?

Stéphane a ri, car il m'avait bien eu, le coquin. Si j'en voulais d'autres! Non, mais où était l'autorité compétente qui s'assurerait de la rigueur du travail effectué? Quand le

dossier passerait-il chez le vérificateur législatif? Mon travail s'en allait donc directement dormir dans le puits sans fond des archives?

- Haha. Ça va, merci.

- Je peux t'en trouver si tu veux!

- Bof...

- Haha! On te remercie beaucoup, Gilbert.

Il s'était tout juste retourné lorsque la voix du loup a rompu son élan.

- Gilbert, vendredi après le 5 à 7, on va continuer la soirée ailleurs avec les gars. Ça te tente-tu de venir?

- Ben oui, oui.

Stéphane s'est mis à feuilleter un document qu'il trimbalait depuis le début de la journée, car il faut bien s'occuper. Il avançait, mais avec une lenteur extrême, comme pour demeurer à portée d'invitation.

- Peut-être chez Marcel. On sait pas encore.

Le loup s'est replongé dans sa besogne. Je l'ai imité. Stéphane piétinait toujours tandis que Gilles, impassible, gardait ses yeux rivés sur l'écran.

J'ai compris que le loup m'avait invité volontairement devant le directeur-adjoint, qu'il l'avait exclu, banni des festivités.

Le loup m'avait vengé.

## CHAPITRE 16. La fin

Le lendemain, le jour fatidique du cinq à sept où Gilles et Solange devaient se rapprocher, m'a pris par surprise. Normal, car j'ignorais qu'il s'agissait du jour fatidique. J'avais d'ailleurs oublié de prévenir Paule qu'un petit sept à dix, voire à onze, prolongerait la soirée. Comme vous vous en doutez, elle a adoré être prévenue à la dernière minute.

Au bureau, Noël répandait déjà la bonne humeur. On bavardait, on rigolait, Stéphane s'était couronné d'un petit panache qui ne le quitterait pas de la journée. Je voyais Monique aller et venir avec de petites assiettes de gâteau et des verres en styromousse à moitié remplis de vinasse. Elle offrait au vol leur part du régal aux employés qu'elle croisait, dont plusieurs s'abstenaient car ils travaillaient, si ça ne dérangeait pas, comme des enragés pour boucler leurs dossiers avant la fin de l'année.

En début d'après-midi, Solange est passée dans l'allée mitoyenne entre le loup et moi.

- Trois heures pis on est libres! a-t-elle applaudi. Êtes-vous contentst?

Elle m'avait inclus dans la discussion, mais ce n'était pas moi qu'elle dévisageait en souriant.

- Ben oui, a fait Gilles, alors que j'approuvais sourdement.

- Quand est-ce que tu montes dans le nord?

Sa question m'a stupéfait. Comment Solange savait-elle que le loup montait dans le nord (chez son frère, sans doute) pendant les vacances? Moi-même je l'ignorais. Ils avaient bavardé. Je ne sais trop où ni quand, mais ils avaient bavardé.

\* \* \*

Dix-sept heures avaient sonné à mon entrée chez Tonino's. Stéphane, toujours coiffé de son panache et seul au milieu de la longue table comme un Jésus cervidé, grugeait un morceau de pain. La politesse m'obligeait à prendre place devant lui, mais je pourrais déguerpir en douce lorsque je travaillerais subtilement à réunir les tourtereaux pendant la répartition des convives.

Pendant au moins dix minutes, Stéphane s'est indigné que je n'aie pas pris part aux Olympiades des fêtes et m'a raconté tout le plaisir que les participants avaient eu. Il s'est interrompu lorsqu'une nuée d'invités est entrée tout à coup. J'ai aperçu Julie, Chantale, Solange et toute la meute. La plante de mes pieds a appuyé sur le sol; j'étais prêt à bondir. Les trois femmes se dirigeaient du côté gauche de la table. La meute, qui les suivait, a obliqué à droite, car l'espace manquait.

- Ah non, les gars! a objecté Julie. On pourra pas se parler!

Les quatre loups voulaient bien, mais il n'y avait que deux chaises. Il fallait réagir.

- Regarde Gilbert, a dit Stéphane. On va se tasser d'une place, comme ça tout le monde va s'asseoir ensemble...

J'ai regardé Stéphane, horrifié. Il m'avait volé le grand rôle. Je n'avais cependant pas le choix d'obtempérer pour unir le loup et sa douce. Stéphane et moi avons bougé d'une chaise et la meute s'est installée à notre gauche. Je me sentais comme un pauvre soldat sacrifié au combat, mort anonymement dans la bataille. Étrangement, comme s'il devinait ma douleur, Stéphane m'a décoré en posant ses bois sur ma tête.

\* \* \*

Les serveurs ont pris les commandes et ont apporté nos boissons, que nous avons sirotées en bavardant. Solange formait, avec Julie et Chantale, un trio un peu bruyant à mon goût. Toujours coincé avec Stéphane, je l'écoutais m'expliquer un pépin qu'il avait eu l'été dernier avec sa planche à voile. C'était fou de croire qu'une seule vis avait pu causer tant de problèmes, insistait-il. J'avais encore le panache sur la tête et Chantale a souligné que j'étais très chic. C'était la réplique que j'attendais pour décider que la plaisanterie avait assez duré. J'ai répondu que j'avais oublié le nez rouge sur ma table de nuit et rendu sa parure ostentatoire au gestionnaire.

Nos assiettes tardaient et Stéphane a commandé une deuxième pinte de bière rousse. Je l'ai imité, car il n'est qu'une mauviette. Il bavardait toujours, mais sa conversation lassante me servait de couverture pour observer du coin de l'œil le rapprochement entre Solange et le loup. Ce dernier lui racontait une amusante mésaventure vécue en République Dominicaine. S'étant fait voler ses souliers et ses sandales la même journée, il avait dû

magasiner nu-pieds afin de se chausser. Solange a bien ri et ajouté qu'elle-même passait une semaine à Cuba chaque année. « Ah... Cuba! a fait le loup », comme s'il savourait la chaleur de l'île. Tout augurait très bien.

Soudain, un serveur s'est présenté avec quelques assiettes, alors que surgissaient derrière lui trois de ses acolytes, armés d'énormes plateaux. Ils sont passés pratiquement inaperçus et la plupart des conversations ont continué. En plein chaos, un serveur s'est planté à l'autre bout de la table pour proclamer « Brochette de bœuf! » J'avais commandé une brochette de bœuf, et comme personne ne la réclamait, j'ai dit « Ici », mais en vain, inaudible. Puis, sans avertir, on a déposé une assiette devant Solange, qui a protesté. « Ce n'est pas à moi. » « Crevettes et penne? Oui, c'est à vous. » Et le serveur a déguerpi plus loin, alors que tous se consternaient devant la mine de Solange; nous étions *penne* pour elle. Pardonnez-moi. « Brochette de bœuf! » a retenti de nouveau, plus près, je devais saisir ma chance. « Ici, ici! Merci. » Mais Solange, quel malheur... « Y ont pas mis ma salade », s'est-elle enfin expliquée. Et Gilles! Gilles, Gilles en personne a levé le bras, puis le doigt, un doigt franc, lisez bien c'est important, a stoppé le galop du serveur, exigé réparation, l'assiette a décollé puis, dans la joie et un grand « Ah! » satisfait, nous avons vu arriver les crevettes et penne avec salade. « Crevettes et penne patate au four », a-t-on entendu ensuite. Le pauvre jeune homme ne savait pas dans quoi il s'embarquait. « Crevettes et penne patate au four? » On l'ignorait, il était tout seul, il n'y avait que moi qui l'écoutais encore.

À force de tête à tête, Stéphane s'est intéressé à ma vie. Il souhaitait apprendre les derniers développements de la carrière de patineuse de Karine. J'ai réexpliqué qu'elle n'avait jamais patiné, hormis en famille sur un lac, que c'était la danse qui l'intéressait. Stéphane était convaincu d'avoir entendu une autre histoire.

- J'essaie de me souvenir de ce que tu m'as dit...

- Ah.

- Elle fait pas de la danse sur glace?

- Non.

- Ben coudonc.

Peut-être par crainte de m'avoir vexé, Stéphane a levé son verre pour trinquer.

- Bois pas trop vite, m'a averti Marcel. Faut qu'y en aie au moins un qui puisse me ramener chez moi.

- On va pas chez toi?

- Non.

J'étais plongé en plein mystère. J'ai tendu l'oreille du côté des loups, mais pour entendre avec effroi le mot « photo ». Julie s'acharnait à nouveau sur le loup; elle le traitait de petit cachottier et lui demandait s'il décorait sa maison tous les ans.

- Non... pas souvent, a-t-il répondu après un silence de dépit.

Il était encore une fois sur le point de craquer. Julie devait cesser ses taquineries. Solange avait vu la photo, qui avait eu l'impact désiré. Ce n'était pas le moment d'inciter le loup à renier cette image pleine de magie.

- Pourquoi pas? a-t-elle ajouté.

Bizarrement, comme si le destin s'en mêlait, c'est Solange elle-même qui a tiré le loup d'embarras.

- Moi, a-t-elle dit, j'ai trouvé ça vraiment le fun que quelqu'un qui a pas d'enfant mette une photo. Noël, dans le fond, c'est pour tout le monde!

Le loup s'est tranquilisé et moi aussi. Je sentais qu'il n'oserait plus démentir qu'il avait décoré sa maison.

\* \* \*

Après le dessert et les cafés, la meute et moi étions prêts à poursuivre notre soirée bestiale. Seul le petit tirage nous retenait encore. Rémi s'est mérité une tasse à café et moi, un joli stylo, puis les souhaits de joyeuses fêtes ont commencé. Stéphane s'est accroché à moi en m'invitant pour une autre pinte, que j'ai refusée sans hésiter.

- Restez encore un peu les gars, a-t-il mendié, il est huit heures seulement!

Cet appel à l'horloge nous prouvait que le temps avait filé. Tout le monde s'est fait la bise et je n'ai pu réprimer un léger sourire lorsque Gilles et Solange ont collé leurs joues.

- Y a en a un qui est content de partir en vacances! a remarqué Chantale.

- Ben quin! a fait Serge. Il vient de se taper trois semaines de soixante heures!

Les loups et moi nous sommes réunis dans le stationnement mal éclairé pour établir le plan de la soirée. En fait, ils avaient déjà tout décidé. Je sentais un étrange silence alourdir l'atmosphère. Marcel s'est mis à m'expliquer qu'il était encore temps pour moi de renoncer, de retourner au restaurant avec les autres. Si Gilles ne restait pas avec Solange, je ne voyais pas de raison de rester. Prolonger le rendez-vous galant, ça m'aurait plu, mais autrement, je préférerais aller ailleurs, n'importe où, je vous suis. Ils rentreraient peut-être tard. Je suis un grand garçon, n'importe où, je vous suis.

- Je pense qu'ils veulent aller aux danseuses, a dit Serge avec un grand sourire presque effrayant.

Je n'ai pas su revenir sur mes mots.

- N'importe où...

## CHAPITRE 17. La grande finale

Nos cinq voitures traversaient la ville comme des chars en route vers le combat. Je jetais des coups d'œil furtifs aux alentours : qui sait si quelques ennemis embusqués, comme des proches ou de la famille, n'allaient pas me surprendre sur ce chemin douteux.

Nous avons passé la rue Sherbrooke. Les véhicules s'agglutinaient, on avançait au pouce, les taxis se croyaient tout permis. Soudain, un éclair m'a frappé. Je me rendais bel et bien au combat. Et pas à n'importe lequel. Je retournais là où tout avait commencé.

Le centre-ville.

Les danseuses.

Paule.

Absente, je veux dire.

Il fallait songer à Solange. Quelque chose se dessinait entre elle et le loup, qui s'était montré courtois, galant, lui avait restitué sa salade. Les invitations aux cours de merengue puis à *Balalaïka* pouvaient suivre d'une journée à l'autre. Mais que penser de cette soirée? Le loup s'appêtait à baver devant des femmes nues. N'était-ce pas une terrible gifle au visage de sa bien-aimée?

Je ne voyais plus la berline de Marcel que je suivais depuis notre départ. J'arriverais bien tout seul, les loups m'avaient dessiné un petit trajet. Quelques spécimens de la faune nocturne grouillaient déjà dans les rues. De jeunes femmes aux jambes dénudées bravaient les trottoirs glissants de leurs chaussures bancales et surélevées en s'attirant les regards de quelques jeunes mâles. J'étais suffisamment près du point de rendez-vous pour me garer dans le premier espace disponible. Il me faudrait ensuite foncer dans la jungle. Une jungle remplie de loups.

J'ai opté pour un stationnement payant au lieu de tourner en rond. En sortant de ma voiture, j'ai regardé au loin. Je n'avais plus qu'à marcher. C'était terriblement facile, marcher, car forcément, quand on marche, on finit par arriver. Une certaine cohue régnait sur les trottoirs et j'en profitais à souhait pour traîner, je ne dépassais personne. Mes



collègues circulaient peut-être toujours à la recherche d'une place libre et je ne voulais pas arriver le premier. Parfois j'accélérais, aussi, de peur qu'ils arrivent avant moi et m'attendent à l'intérieur.

J'ai atteint l'intersection indiquée. Je voyais le bar à une quinzaine de mètres. Un lourd portier poireautait, les mains jointes sur le ventre, alors que deux hommes en manteau de cuir fumaient à sa droite. Je ne savais plus si je devais entrer ou attendre. Les loups auraient dû savoir qu'avec un débutant parmi eux, le point de rendez-vous avait besoin d'être précis : dedans ou dehors, et qu'on s'en rappelle. Mais qui me traitait de débutant, à part moi? Je pouvais les attendre à l'intérieur. Si je n'allais pas aux danseuses, c'était par respect pour Paule. Enfin, on se comprend. Je n'y serais pas allé de toute façon, mais rien ne justifiait que je sois effrayé. Je me suis approché lentement de la porte, ouverte aussitôt par une des grosses mains du portier.

Des marches visqueuses menaient au deuxième étage, d'où émanaient les basses fréquences d'une musique rythmée. J'ai commencé à monter au ralenti. À mesure que mes yeux s'élevaient, mon souffle se coupait de peur qu'une paire de fesses ne surgisse à l'horizon. Le vestiaire est apparu en premier. Une jeune femme, décente dans le contexte, m'a souri derrière le comptoir, avant de tendre les bras dans le but d'attraper mon manteau, sans me laisser réfléchir aux implications.

- Cinq dollars, a-t-elle dit après l'avoir accroché sur un cintre.

J'ai payé, puis j'ai avancé. Rien d'autre ne me traversait l'esprit que ce constat alarmant : « J'avance. » Je me suis efforcé de prendre un air naturel en saluant un second portier, qui ne m'a pas répondu. Quand j'ai retourné la tête, la salle principale du club s'étendait devant moi.

J'avais dû tomber entre deux prestations, car seule une serveuse, habillée mais pas trop, offrait un peu de chair à la vue. Une lumière diffuse, caressante, tombait dans la pièce presque déserte comme une fine pluie mauve. Des banquettes en cuir étaient protégées par des cordes en velours, comme si je pensais mériter une banquette en cuir.

- Gilbert, vieux cochon...

Marcel venait d'arriver, suivi des trois autres.

- T'étais pressé de monter!

Je cherchais quelque chose à répondre, mais Serge m'a tapé dans le dos et cela m'a semblé suffisant pour avoir manifesté ma présence.

- On va aller ailleurs, a ajouté ce dernier, parce que quand c'est Noël, c'est Noël, tu comprends...

Ailleurs, je trouvais cela très bien. Mais ne venions-nous pas tout juste d'entrer en laissant nos manteaux au vestiaire?

Gilles a ouvert la marche. Dur coup pour Solange de voir le loup mener le bal ainsi. Je suivais Serge et Rémi alors que Marcel me suivait (il me bottait le derrière, oui). Un client éméché et amorphe, comme hypnotisé, nous a regardés disparaître dans un petit couloir. Nous avons rejoint un homme en veston noir et aux cheveux englués de gel. Il nous a invités à passer derrière une porte coulissante entrouverte. J'ai vu Gilles s'engouffrer, puis Serge, puis Rémi. C'était à mon tour. Dans l'énervement, j'ai cru que le sol se dérobaît sous moi. Mon pied s'est soulevé, s'est reposé dans le néant alors que l'autre décollait, que ma peau frétillait sous l'effet de cette chute hallucinée.

J'ai atterri sur une banquette en cuir. Dans le petit salon privé, une lumière douce comme la brise colorait un moment le visage des loups, puis s'estompait, puis refluaît dans une nouvelle teinte.

- Qu'est-ce qu'on vous sert à boire, messieurs?

L'homme me regardait, moi, le premier à sa droite au bout de la banquette, comme si je savais quoi répondre. J'ai tourné la tête vers les autres, l'ai ramenée vers l'homme. J'ai demandé « Une pinte de rousse? », comme si c'était une question.

- Un petit champagne, Gilbert? a proposé Gilles.

Il ne m'a pas laissé répondre et a pris mon air hébété pour un oui. Champagne? Champagne? Champagne? Tout le monde buvait du champagne.

- Une bouteille de Roederer. Cinq verres.

- Avec une pinte de rousse?

- Euh... non, non. On laisse faire la pinte...

Notre hôte est sorti. Serge m'a expliqué que Gilles devenait toujours un peu fou, comme ça, boum, dans le temps des fêtes. Il nous payait la traite et il n'y avait rien de mieux à faire que d'en profiter. Au fond, c'était bon signe. Solange devait tenir bon. Gilles ne jouait peut-être que son rôle. Cette soirée perverse, qui se répétait année après année, il ne pouvait pas l'annuler subitement, alors que trois autres loups salivaient avec impatience. Nous avons trinqué à notre santé. Et à celle de nos femmes, comme Serge me le proposait, alors que j'avais oublié Paule. Le petit salon était bien confortable et rien ne m'obligeait à sortir me pavaner au milieu du club. Avec un peu de chance, aucune paire de fesses ne surgirait devant moi. Gilles me tiendrait peut-être compagnie, par respect pour sa bien-aimée. Riez de ma naïveté si vous voulez.

Une lueur est apparue à travers un store horizontal derrière une grande vitre, que je n'avais pas remarquée même si j'y faisais face. Le store s'est mis à remonter par saccades. Il y avait de l'autre côté une pièce grande comme un placard, aux murs en céramique noire et munie d'un pommeau en laiton.

- Ah! T'as pris la douche! Mon maudit! Ah!

Les hurlements des loups ont subitement rempli mon petit havre douillet alors que l'augmentation d'éclairage brûlait mes pupilles dilatées. Une porte a coulissé à l'intérieur de la douche. Et il est entré, il revenait me hanter, je n'en croyais pas mes yeux, c'était bien lui : le Père Noël!

Toute nue.

Les loups s'étaient tus, mais j'entendais toujours leurs cris comme si mon cœur surexcité recrachait leur écho à chaque battement.

La barbe, assez peu nécessaire, s'est envolée bien vite pour révéler le visage d'une jeune dame de très bonne humeur, car elle allait, c'est si relaxant, se laver. Jetée du bout du bras, la tuque rouge à pompon a disparu à son tour. Les loups approuvaient; mieux vaut ne pas garder ses vêtements d'hiver sous la douche. Une musique sensuelle accompagnait son déhanchement pendant que les gouttes d'eau se jetaient sur elle comme une pluie de petits hommes fous de désir. Les hurlements ont repris. Serge précisait, à titre d'information, que ça, c'était de la femme. Sans oublier de nous titiller du regard, elle mettait son visage sous

le jet d'eau, qui s'écoulait ensuite le long de son corps. Une barre de savon et une éponge ont rejoint la fête. La jeune femme choisissait une partie de son anatomie, une cuisse, un sein, une épaule, peu importe, la frottait, rinçait, puis nous montrait. Oui, bravo, c'est propre.

Il me semblait qu'elle s'était entièrement lavée, quand sa main a glissé derrière son oreille. J'entends quelque chose, on cogne à la porte, mes amis! Un deuxième Père Noël est entrée en ondulant du bassin. Brune, cette fois. Un peu d'aide pour se laver le dos n'est jamais de trop. Alors que les hurlements s'accroissaient, se transformant parfois en rires démoniaque, Gilles s'est agenouillé sur la banquette, les bras en l'air, euphorique. Il se dandinait au rythme de la musique, traçait des cercles de ses poings rondelets.

J'ai bu une gorgée de champagne, puis une deuxième. Les mouvements des corps se sont combinés en une masse vaporeuse que mes yeux immobiles ne discernaient plus. Le cri des bêtes s'est assourdi, comme si un mur s'était dressé pour m'isoler. La cruelle éventualité de mon retour à la maison venait de me paralyser. Au rythme auquel je buvais, je serais forcé de revenir en taxi et cela ne me ressemblait pas. Comment Paule réagirait-elle? Réussirait-elle à m'arracher la vérité? Je l'avais bien prévenue que je rentrerais un peu tard. Et elle était d'ailleurs rentrée très tard après sa soirée avec Lucie. Si elle m'interrogeait, je pourrais facilement lui bricoler un récit inspiré de la soirée poker et pizza chez Marcel (sans la pizza, puisque nous avons mangé au restaurant). J'ajouterais que, oui, j'avais un peu trop bu. Était-ce si surprenant, vu tout le stress causé par les contrats? Il m'était déjà arrivé d'engloutir deux ou trois bières en moins d'une heure après une journée exécrable.

J'ai regardé Gilles. Il s'ébrouait toujours en pleine extase. Je ne parvenais pas à chasser Paule de mon esprit. Pourtant, je restais bien assis, le verre à la main, profitant du spectacle, avec l'intention de tout lui cacher. Le loup gardait-il une petite place dans ses pensées pour Solange? La bête et l'homme peuvent-ils cohabiter dans une même personne?

Ma tête s'est mise à se secouer, presque imperceptiblement, au rythme de la musique. Ma main a saisi mon verre et l'a porté à ma bouche. Mes yeux se sont fixés sur les corps qui se mouvaient devant moi.

Je rentrerais quand je rentrerais.

## CHAPITRE 18. Après la fin

Une heure avait sonné quand je suis arrivé chez moi. Le lendemain, les résidus douloureux de l'alcool et les souvenirs du bar à scandale me donnaient l'impression d'avoir chaviré ma vie. Un peu désorienté dans mon propre salon, j'attendais la crise de Paule, qui remarquerait d'un instant à l'autre l'absence d'une voiture dans l'allée.

Bizarrement, même mon air hagard n'a pas attiré son attention. Elle pliait serviettes et débarbouillettes devant la télévision, indifférente.

- C'était bien hier? a-t-elle demandé.

- Oui... Il va falloir que j'aie chercher l'auto.

-Hein? Qu'est-ce tu dis?

Ma femme s'est précipitée à la fenêtre afin d'obtenir la preuve de cet aveu dément.

- T'attendais quoi pour me le dire?

J'ai raconté à Paule le souper chez Tonino's et le petit poker sans pizza qui avait suivi. La partie avait été mouvementée et enlevante : je jouais mal et gaspillais mes jetons, mais un gain spectaculaire m'avait gardé en vie jusqu'à la dernière mise. Dans l'exaltation du jeu, j'avais perdu le compte de mes consommations puis, à cause des barrages policiers potentiels et par prudence, j'avais préféré revenir en taxi.

En écoutant mon récit, Paule me fixait avec un rictus subtilement réprobateur. Elle m'a demandé – ces paroles m'ont percuté tel un boulet de canon – si cette année, j'avais dansé.

- Hein? ai-je couiné, hanté par les images de Gilles se dandinant sur la banquette.  
Ah...

Il y a quelques années, j'y étais allé, comme on dit, un peu fort sur la bouteille. Nous étions en pleine célébration du nouvel an et Raymond nous cassait les oreilles avec un disque de musique du terroir. Entraînés par la frénésie des mains qui battaient la mesure, mes pieds s'étaient mis à sautiller, mon bassin à se secouer, mes bras à se balancer. On m'en parle encore quand on veut me taquiner.

- Haha...non... pas cette année...

Paule n'a pas trop grogné. Elle craignait par contre que je devienne joueur compulsif et m'a sommé de ne pas retourner chez Marcel.

Dans l'après-midi, elle m'a déposé à la station de métro la plus près. Elle n'avait, à mon grand bonheur, aucune envie de s'imposer un aller-retour à Verdun pour récupérer ma voiture, qui croupissait en vérité dans un stationnement boueux du centre-ville.

J'ai pris le métro pour la première fois depuis une dizaine d'années. En cette journée sans vent et au soleil glacé, le centre-ville m'a semblé bien paisible.

\* \* \*

J'ignore si cette histoire est terminée.

Chose certaine, l'agent secret en moi a pris sa retraite. D'une part, je me crois incapable de pousser les choses plus loin. J'ai amené Gilles aux portes de l'amour, mais puis-je le forcer, pardonnez ma poésie, à les franchir? La suite ne dépend plus de moi. D'autre part, après toutes ces magouilles, je redoute comme la peste le traître faux-pas qui me dévoilerait, qui me relierait aux sombres méfaits perpétrés depuis l'automne. Je frémis rien que d'y penser.

\* \* \*

Karine a donné un autre spectacle de danse et Paule était cette fois en pleine forme.

Je n'ai pas attendu Casse-Noisette et j'ai regardé, aussi attentivement que mon intérêt médiocre le permet, les danseurs sinuer en mouvements hypnotiques.

\* \* \*

En février, un mystérieux courriel m'invitait au bureau de Brigitte (la chef d'étage). Les pires scénarios m'ont traversé l'esprit. Je m'y suis rendu le souffle coupé. Sur place, une quinzaine de personnes s'étaient déjà entassées le long des murs et encerclaient, au cœur de la pièce, Stéphane.

- Je dois vous annoncer une bonne nouvelle qui me rend très malheureuse, a dit Brigitte. Stéphane a obtenu un poste de directeur-adjoint aux ressources humaines!

- Hon! s'est plaint la foule en applaudissant.

À première vue, rien de surprenant : les gestionnaires changent en moyenne tous les quatre ans. Dans ce cas-ci, cependant, je flairais une drôle d'odeur. Aller relever de nouveaux défis dans le secteur des ressources humaines, comme Stéphane expliquait dans son courriel d'adieu, n'est pas une promotion. Après l'échec du club social, la saga des contrats et l'attentat au steak, lui aurait-on fait savoir qu'un autre secteur apprécierait mieux ses talents? Avait-il fui de sa propre initiative?

Stéphane a été remplacé par Gisèle, une petite femme sèche, bronzée artificiellement, dont le mauvais caractère m'intimide un peu. Elle partira bien assez tôt, j'imagine.

\* \* \*

Je ne peux rien dire sur Gilles et Solange. Les rares couples parmi les employés du bureau mettent tout en œuvre pour que leur relation passe inaperçue. On les voit arriver ensemble le matin, quitter dans le même ascenseur le soir, jamais plus. Dans le cas d'un couple à l'aube d'une relation, il ne faut rien espérer.

J'aurais pu m'attendre à ce que Julie m'apprenne quelques potins croustillants, mais elle avait sans doute remarqué que Gilles était, depuis un certain temps, un bon ami à moi. À quoi bon m'éclairer sur la vie amoureuse de mon camarade? Il peut s'en charger lui-même.

Il ne m'a pas dit un seul mot sur le sujet jusqu'à maintenant.

\* \* \*

Notre télésérie préférée s'est terminée en grand. Aux prises avec un gangster qui voulait le forcer à insérer une puce dans la prothèse dentaire d'un rival, le propriétaire du cabinet a pu s'échapper lorsque sa collègue, secrètement amoureuse de lui, a engourdi intégralement le criminel en le piquant au cou avec une seringue remplie d'analgésique. Nous avons bien ri.

\* \* \*

J'ai ressorti mon chapeau de détective le temps d'une dernière petite enquête. J'avais besoin d'apaiser ma pénible curiosité.

Quelque part en février, j'ai signalé le numéro de l'académie de merengue.



- Je m'appelle Gilles Latour. Je serai absent au cours cette semaine.

- Vous êtes inscrit à quel niveau?

- Euh... débutant.

- Jeudi ou samedi?

- Je... jeudi...

Mon interlocutrice, Mélanie, a cherché en vain mon nom sur la liste.

- Euh... voyons! Je voulais dire samedi... C'est parce qu'on est jeudi, ça m'a... C'est jeudi demain, je veux dire, ça m'a mélangé.

- Haha! Parfait, c'est noté.

Avait-elle vraiment noté quelque chose? Avait-elle trouvé le nom de Gilles sur la liste? Avait-elle voulu se débarrasser de son interlocuteur confus? Je ne le saurai peut-être jamais.

\* \* \*

Que raconter d'autre?

Retournons en janvier, où j'assistais avec Paule au Gala Excellence du Groupe Machin. Pour la deuxième fois seulement en dix-sept ans, j'avais obtenu une nomination dans la catégorie Dévouement (notez qu'au moins un an sur deux je suis en lice dans la catégorie Rigueur et efficacité).

Je n'ai ressenti aucune fébrilité ni surprise quand mon nom est sorti de l'enveloppe. En montant sur la scène, acclamé par la foule chaleureuse, j'ai senti sur mes épaules les douces mains de l'innocence et de la victoire. C'était peut-être celles de Frédéric, qui animait le gala. Bref, récompensé en héros après mes machinations pernicieuses, je croyais vraiment que mon aventure en avait valu la peine.

Paule a passé son bras sous le mien quand j'ai regagné mon siège.

\* \* \*

Nous sommes à la fin mars, quelques semaines après que j'ai commencé ce document. Les billets pour *Balalaïka* dorment dans mon portefeuille. Qu'ils dorment. Il n'est que midi trente, c'est Paule qui a insisté de peur que je les oublie. La nervosité me ronge en ce samedi tranquille. Avec le recul, je regrette terriblement d'avoir opté pour la

même date que celle du loup. Je le verrai peut-être en agréable compagnie au spectacle, ce qui couronnerait majestueusement mes efforts. Mais qu'elle idée lui traversera l'esprit s'il m'aperçoit?

**Le quotidien dans *Molloy* de Samuel Beckett**

## Introduction

On se repose à la clarté du jour au milieu de choses ordinaires, quotidiennes, familières depuis l'enfance : de l'herbe, des buissons, un chien (ou un chat), une chaise, mais seulement tant qu'on n'a pas compris que chaque objet est une armée immense, une foule inépuisable<sup>1</sup>.

Cet extrait du roman *Cosmos* de l'écrivain polonais Witold Gombrowicz illustre de manière à la fois très juste et poétique les enjeux qui m'ont intéressé lors de l'écriture de mon roman *La ballade de Gilbert* et de ma lecture de *Molloy* de Samuel Beckett. Gombrowicz nous explique en effet que les choses ordinaires le sont uniquement parce qu'on les considère comme telles. Gilbert, mon narrateur et personnage principal, le découvre malgré lui lorsqu'il aperçoit son collègue de longue date demander les services d'une prostituée. Son environnement de travail est alors bouleversé : qui sait ce qui se cache derrière la vie en apparence routinière de son collègue et des autres employés? Ce lieu que Gilbert croyait connaître, il ne le connaît plus. Pour ce qui est de Molloy, il semble plutôt évoluer dans un univers où tout est « une armée immense, une foule inépuisable. » Le vieillard à béquilles cherche à composer un récit à partir d'un flot de souvenirs confus, auxquels s'ajoutent des inventions, qui par défaut peuvent s'étendre à l'infini. Ces passants qu'il a observés un jour, n'était-ce pas lors de deux journées différentes? Cette femme avec qui il a connu l'amour, n'était-ce pas un homme? Et sa propre mère, comment s'appelle-t-elle? Nous retrouvons donc dans mon roman et celui de Beckett (je n'ose les placer côte à côte qu'afin d'expliquer un thème, entendons-nous) une dialectique entre le familier et l'étrange. D'un côté, une brèche s'ouvre dans la vie banale et routinière de Gilbert pour laisser pénétrer l'étrangeté. De l'autre, Molloy baigne dans une profonde incertitude et il s'efforce, sans succès, de transformer l'inconnu en familier.

Ce qui nous intéressera dans cet essai est précisément le rapport problématique entre l'étrange et le familier dans le premier roman de la trilogie beckettienne (complétée par

---

<sup>1</sup> Witold Gombrowicz, *Cosmos*, Paris, coll. Folio, Denöel, 1966, p. 172-173.

*Malone meurt* et *L'innommable*). Afin d'étudier comment le familier est repoussé par son opposé, nous partirons du postulat selon lequel la confrontation de l'ordinaire et de l'étrange s'effectue selon le même concept qui est au cœur de mon travail de création, soit le quotidien. La définition qui en a été retenue pour notre analyse est celle du philosophe français Bruce Bégout. Tel que décrit par ce dernier, le quotidien est, au-delà du caractère « immédiatement accessible, compréhensible en vertu de sa présence régulière<sup>2</sup> » qui le caractérise à la base, un rempart contre l'étrangeté et l'incertitude de l'existence humaine, et par le fait même contre l'angoisse qui surgit lorsque l'étrange s'immisce dans la sphère du familier. Dans *Molloy*, la présence du quotidien n'est pas flagrante, car sa part familière est déjouée à répétition, pour ne pas dire rejetée dès qu'elle apparaît, mais le dialogue entre l'étrange et le familier est évident. Nous verrons donc, à partir d'une analyse de la première partie du roman, comment *Molloy* présente un quotidien dont la part familière est à la fois perceptible et contrecarrée, comme s'il échouait à repousser l'angoisse et l'incertitude.

L'ouverture et la conclusion du roman, entre autres, offrent un indice important à ce sujet. Au départ, Molloy affirme vivre dans la chambre de sa mère, sans savoir comment il y est parvenu, et recevoir la visite régulière d'un homme qui lui demande d'écrire. Nous comprenons que ce visiteur vient sans le consentement du vieillard, qui ne peut accepter ou refuser sa présence. À la fin du roman, Moran, alter ego de Molloy, rentre chez lui, mais sa clé ne fonctionne plus; il doit entrer par effraction dans sa propre demeure. Les deux personnages sont donc étrangers chez eux. Le chez-soi, qui est normalement, selon Bégout, « [...] ce moment et ce lieu particuliers où la familiarité se retire de la confrontation difficile avec l'étrangeté de l'expérience pour jouir entièrement de soi<sup>3</sup> », leur est refusé, comme si on les condamnait à ne jamais se reposer de la confrontation avec l'étrangeté.

Cette idée d'évincement, symbole fort du rejet hors du familier, vient appuyer nos observations sur l'échec du quotidien dans *Molloy*. Celles-ci concernent principalement la

---

<sup>2</sup> Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005, p. 37-38.

<sup>3</sup> Bruce Bégout, *op. cit.*, p. 436.

présence dans le roman de nombreux « scénarios communs<sup>4</sup> », des ensembles d'informations qui, tels que définis par Umberto Eco, permettent d'effectuer et de comprendre des actes fondamentaux. Rouler à bicyclette, observer les passants et se rendre chez sa mère, comme dans *Molloy*, en sont des exemples, mais ils apparaissent dans le roman d'une manière inattendue pour le lecteur. De là, le familier devient étrangeté. À mesure que Beckett avance dans son œuvre, la part familière (pour le lecteur, du moins) est de plus en plus évacuée, ce qui nous rapproche de l'opposé extrême d'un monde compréhensible et fréquentable, par exemple dans *L'innommable*, où le narrateur sinue dans les étourdissants méandres de sa parole. L'intérêt de *Molloy* est que l'auteur insiste sur l'ordinaire et le familier par le biais des scénarios communs et reste ainsi près d'un univers quotidien, reconnaissable par le lecteur, mais subverti.

Bien sûr, il peut sembler hasardeux d'étudier Beckett à partir du quotidien puisqu'aucune étude – à notre connaissance – n'a été produite sur le sujet et que l'angle dans lequel nous l'abordons nous paraît tout à fait nouveau. En outre, les textes de Beckett ne sont pas à proprement parler des récits du quotidien; ils ne semblent même pas tourner autour, comme ceux d'auteurs tels que Jean-Philippe Toussaint, Régis Jauffret et plusieurs autres. Le danger est donc de profiter de la présence « à la fois partout et nulle part<sup>5</sup> » du quotidien et de le plaquer là où bon nous semble.

C'est pourquoi nous commencerons cette analyse en illustrant les liens qui s'établissent entre la conception du quotidien de Bruce Bégout et certains commentaires critiques sur Beckett, qui la rejoignent notamment à travers la question de l'angoisse. S'ajouteront à cela quelques remarques sur le lien entre l'humour, central dans *Molloy*, et le quotidien. Ensuite, nous verrons que la notion de scénario commun correspond très sensiblement à celle d'habitude que définit Bégout et qui intéresse Beckett dans son essai *Proust*. Afin d'aménager le monde incertain en monde familier, l'être humain se crée des habitudes qui lui permettent d'agir à partir de schémas prédéterminés, et les scénarios

---

<sup>4</sup> Umberto Eco, *Lector in fabula: ou, La coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985, p. 102.

<sup>5</sup> Marie-Pascale Huglo, « Présentation », dans *temps zéro. Revue d'étude des écritures contemporaines*, n° 1 [en ligne]. URL : <http://tempszero.contemporain.info/document71>, 2007, [Site consulté le 11 novembre 2010].

communs sont également des schémas prédéterminés, issus d'un processus cognitif identique. Ce sont précisément ces scénarios qui sont subvertis dans *Molloy* pour laisser naître l'étrangeté derrière leur apparente banalité. Après avoir ainsi mis en place notre appareil théorique, nous verrons quels sont les principaux mécanismes, ou les principales figures, à l'origine de cette subversion. Ces figures sont l'épanorthose, la dubitation, l'aporie, la ratiocination et la décontextualisation.

## Première partie : Beckett et le quotidien

### 1. « À force d'appeler ça ma vie je vais finir par y croire<sup>6</sup>. »

La vie quotidienne doit être comprise selon Bruce Bégout comme le résultat de « l'aménagement du monde incertain en un milieu fréquentable<sup>7</sup> » ou une protection contre « l'inquiétude originelle de l'être au monde<sup>8</sup>. » Le quotidien nous tient à l'écart d'une incertitude fondamentale, que nous nous efforçons de masquer par un travail de « domestication<sup>9</sup> ». En d'autres mots, la vie déploie un papillonnement infini de possibles auquel il faut mettre fin soit par la transformation de l'étranger en familier, ou encore par la mise à l'écart de ce qui ne peut être domestiqué. C'est ainsi que l'être humain parvient à évoluer dans un environnement compréhensible et relativement confortable. Toutefois, l'étrangeté n'est jamais complètement abolie : elle n'est que dissimulée derrière la façade du quotidien et elle peut à tout moment ressurgir.

Il n'est pas aisé d'imaginer à quoi ressemblerait une réalité privée des repères rassurants du quotidien, mais certains critiques, plusieurs années avant la parution de l'ouvrage de Bégout, semblent la percevoir dans les textes de Beckett. D'abord, George Bataille, premier commentateur de *Molloy*, voyait dans ce roman, comme on peut le lire dans le paragraphe d'ouverture de son essai « Le silence de Molloy », « la réalité à l'état pur [...] cette réalité fondamentale qui se propose sans cesse à nous mais dont sans cesse une épouvante nous écarte, que nous refusons de voir [...] »<sup>10</sup> Bégout et Bataille se rejoignent ici par l'idée d'une réalité rejetée et refoulée, présente malgré nous. Le lien se renforce lorsque Bataille ajoute que cette réalité « n'est connue de nous que sous la forme

---

<sup>6</sup> Samuel Beckett, *Molloy*, Paris, Minuit, coll. « Double », 1982, p. 71.

<sup>7</sup> Bruce Bégout, *op. cit.*, p. 313.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 449.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>10</sup> Georges Bataille, « Le silence de Molloy », dans *Œuvres complètes*, tome XII, Paris, Gallimard, 1988, p. 85.



insaisissable de l'angoisse<sup>11</sup>. » En effet, Bégout traite la question de l'angoisse en expliquant qu'elle apparaît à travers la conscience du mensonge du quotidien, du fait que derrière une apparente certitude, une réalité autre est possible : « L'homme anxieux est celui qui ressent le caractère construit et fragile de la naturalisation de la quotidianisation, et qui a surtout l'intuition de la formidable répression qu'elle exige pour le conformer à un univers uni, stable et rassurant<sup>12</sup>. » La perception de la réalité décrite par Bataille entraîne effectivement un sentiment d'angoisse, ce qui permet de supposer qu'il voyait intuitivement dans *Molloy* un monde privé des repères du quotidien.

Cette hypothèse est appuyée par les commentaires de Jean Onimus et Ludovic Janvier sur l'œuvre de Beckett. Tout deux y remarquent la présence de l'angoisse malgré qu'aucun texte de l'auteur ne soit particulièrement psychologique. Ses personnages sont plutôt caractérisés par une froideur, une neutralité excessive que par un tempérament anxieux : « Mais les idées de suicide avaient très peu de prise sur moi, je ne sais plus pourquoi, je croyais le savoir, mais je vois que non. L'idée de strangulation en particulier, aussi, tentante qu'elle soit, j'en suis toujours venu à bout, après une courte lutte<sup>13</sup> », dit Molloy. Derrière cette façade étrangement indifférente, Jean Onimus voit le « soliloque déchaîné de l'angoisse<sup>14</sup> » puisque les monologues des narrateurs de Beckett expriment ce qui subsiste lorsqu'on enlève tout ce qui n'est pas essentiel, soit « ignorance, angoise [sic] et finitude<sup>15</sup>. » Il faut remarquer de nouveau l'idée d'incertitude inquiétante qui apparaît derrière un mur superficiel. Bien qu'Onimus ne précise pas exactement ce que sont ces choses non essentielles au-delà desquelles se trouve l'angoisse, il est très tentant de les associer au quotidien, car leur retrait, tout comme chez Bégout, aboutit sur l'anxiété et donne une conscience du monde dans sa réalité fondamentale, dépourvue du voile de la vie quotidienne.

---

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> Bruce Bégout, *op. cit.*, p. 321-322.

<sup>13</sup> Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 106.

<sup>14</sup> Jean Onimus, « Faire parler l'existence », dans *Les critiques de notre temps et Beckett*, Paris, Garnier, coll.

« Les critiques de notre temps », 1971, p. 52.

<sup>15</sup> Jean Onimus, *op. cit.*, p. 53.

De son côté, Ludovic Janvier remarque chez Beckett la nécessité de lutter contre un « vertige<sup>16</sup> », « une inquiétude du réel en fuite<sup>17</sup> », et les armes dans cette lutte sont selon lui les mathématiques et la logique. Si le réel est insaisissable, la méthode beckettienne afin de l'aborder est de « le détaill[er] sous forme de certitudes logiques<sup>18</sup>. » Dans *Molloy*, comme dans plusieurs autres œuvres de Beckett, un vide, une attente ou un silence doivent être comblés et c'est souvent la ratiocination qui sert à remplir ces trous. Le passage des pierres à sucer est sans doute le plus éloquent à ce sujet dans le roman qui nous intéresse. Bien sûr, notre conception du quotidien ne s'appuie aucunement sur l'idée des mathématiques ni de la logique, mais elle expose, elle aussi, celle d'un besoin de finitude (au sens de délimitation, et non de mort comme chez Onimus). La vie quotidienne est possible lorsqu'on peut s'appuyer sur des certitudes, lorsque l'environnement qui nous entoure immédiatement nous est familier. Les personnages de Beckett, comme ils pataugent dans un monde indéterminé, usent de la logique afin de convertir l'univers inconnu en une liste de ses possibles, plus facilement gérable.

C'est pourquoi nous pouvons affirmer que *Molloy* présente un processus de « quotidianisation », pour reprendre le terme de Bégout, qui échoue. La quotidianisation effectue la transformation du monde incertain en un milieu familier et accessible, mais lorsque l'étrangeté émerge derrière la barrière de nos certitudes quotidiennes ou qu'elle résiste à la domestication, nous sommes confrontés à l'angoisse. Cette angoisse est décrite par Georges Bataille, qui la considère comme notre unique connaissance d'une réalité fondamentale que nous refoulons, et par Jean Onimus qui la décrit semblablement comme une réalité réduite à son essence. Enfin, Ludovic Janvier montre un besoin de simplifier l'univers grâce à des certitudes, qui ne se concrétisent chez Beckett que par l'emploi immodéré des mathématiques et de la logique. Ces considérations sont peut-être quelque peu philosophiques, mais elles montrent en quoi des critiques se sont intéressés indirectement à la question du quotidien chez Beckett.

---

<sup>16</sup> Ludovic Janvier, « L'Humour et le Vertige comblé par la mathématique » dans *Les critiques de notre temps et Beckett*, Paris, Garnier, coll. « Les critiques de notre temps », 1971, p. 20.

<sup>17</sup> Ludovic Janvier, *op. cit.*, p. 25.

<sup>18</sup> Ludovic Janvier, *op. cit.*, p. 20.

Si l'angoisse occupe une place importante dans l'œuvre de Beckett, il est impossible de ne pas remarquer la présence centrale de l'humour, spécialement dans *Molloy*. L'humour et l'angoisse entretiennent un rapport particulier puisque le premier agit comme un baume afin d'apaiser les maux provoqués par la seconde, mais tous deux demeurent intimement reliés. Toujours selon Bégout, le comique est ce qui sert à « donner du lest à l'inquiétude humaine et [à] lui permettre de souffler un peu<sup>19</sup>. » En effet, sous le poids des « tracas et des exigences de la vie quotidienne<sup>20</sup> », l'homme ordinaire se défend en se moquant de sa réalité, en affirmant son indifférence et, par le fait même, sa toute-puissance. Alors, l'effondrement du monde sûr du quotidien, au lieu d'aboutir à l'angoisse, aboutit au rire. Ludovic Janvier le remarquait justement dans les abus de raisonnement des personnages de Beckett, abus qui, poussés jusqu'à l'absurde, se transforment en farce :

[...] il faut encore apprécier, à l'intérieur du possible, le jeu qui pousse ce possible jusqu'à la limite de l'absurde, brisant définitivement tout sérieux à la naissance d'une structure qui se justifie sans doute par le sérieux le plus profond. Cette inquiétude du réel en fuite, brouillée par l'humour, ne laisse lire qu'une gigantesque plaisanterie combinatoire<sup>21</sup>.

L'humour dans *Molloy* ne se limite évidemment pas aux problèmes mathématiques. Le roman touche au comique sous plusieurs formes, comme le burlesque, l'humour noir ou l'absurde. Nous pouvons le voir dans ces exemples :

Vos papiers! s'écria-t-il. Ah mes papiers. Or les seuls papiers que je porte sur moi, c'est un peu de papier journal, pour m'essuyer, vous comprenez, quand je vais à la garde-robe. Oh je ne dis pas que je m'essuie chaque fois que je vais à la garde-robe, non, mais j'aime être en mesure de le faire, le cas échéant. Cela est naturel, il me semble. Affolé je sortis ce papier de ma poche et le lui mis sous le nez<sup>22</sup>.

---

<sup>19</sup> Bruce Bégout, *op. cit.*, p. 345.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 347.

<sup>21</sup> Ludovic Janvier, *op. cit.*, p. 25.

<sup>22</sup> Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 25-26.

Je perdais mon chapeau à chaque instant, il y avait longtemps que le lacet s'était cassé, jusqu'au moment où, dans un mouvement d'humeur, je me l'enfonçai sur le crâne avec une telle violence que je ne pus l'enlever. Et j'aurais connu des dames, et j'en aurais rencontré que j'aurais été dans l'impossibilité de les saluer correctement<sup>23</sup>.

Notre objectif n'est cependant pas de répertorier les différents procédés comiques de Beckett, mais simplement de rappeler leur importance dans son œuvre afin de mettre en lumière la question du rire et de l'angoisse et ses liens avec le quotidien. Bruce Bégout note que « sous son apparente sérénité, le rire est souvent l'expression du désespoir<sup>24</sup>. » Cette remarque s'applique tout à fait à *Molloy* : le vieillard errant et décrépît exprime son malheur sans jamais se désigner comme misérable, évitant toujours la question par son indifférence, mais aussi par l'humour. C'est ce qui explique pourquoi l'angoisse traverse tout le roman sans qu'elle affecte le narrateur. Comme l'écrit Janvier, l'humour est ce qui « maintient en équilibre<sup>25</sup> ».

## 2. « Ce dont j'ai besoin, c'est des histoires [...] »<sup>26</sup>

Revenons aux choses sérieuses. Si nous nous intéressons au quotidien perturbé, du point de vue du lecteur, à cause du bouleversement des scénarios communs, nous avons également expliqué que Beckett produit un univers diégétique où le quotidien lui-même est subverti. Afin de comprendre comment cette subversion peut s'effectuer doublement, il faut préciser que la première partie de *Molloy* est elle-même double sur le plan de la narration. D'abord, un narrateur produit un récit, et en même temps, ce narrateur commente son

---

<sup>23</sup> Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 122.

<sup>24</sup> Bruce Bégout, *op. cit.*, p. 348.

<sup>25</sup> Ludovic Janvier, *op. cit.*, p. 25.

<sup>26</sup> Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 15.

propre récit. Deux niveaux, que Michael Sheringham nomme la narration et la représentation (ou la fiction, l'histoire)<sup>27</sup>, cohabitent. Voici des exemples de cette dualité :

Il se voyait menacé, dans son corps, dans sa raison, et il l'était peut-être, malgré son innocence. *Que vient faire l'innocence là-dedans? Quel rapport avec les innombrables agents du malin? Ce n'est pas clair.* Il portait un chapeau pointu, à ce qu'il me semblait<sup>28</sup>.

Ce fut elle qui le mit dans le trou, moi je ne peux pas me pencher, ni m'agenouiller, à cause de mon infirmité, *et si jamais cela m'arrive, oublieux de mon personnage, de me pencher ou de m'agenouiller, n'en croyez rien, ce ne sera pas moi, mais un autre*<sup>29</sup>.

Les passages de ce genre abondent dans ce texte. Il est donc clair que Molloy interrompt son récit pour réfléchir sur ce qu'il vient d'écrire ou le commenter. Il arrive également que ces deux niveaux narratifs se confondent :

In the context of representation the process we have already recognised is made explicit : perception for Molloy, consists in an activity of fabrication. Affective pressures translate what is seen into scenarios reflecting underlying needs<sup>30</sup>.

Ainsi, lorsque Molloy écrit « Mais il va falloir maintenant que je me sorte de ce fossé<sup>31</sup> », c'est à la fois le personnage qui devra sortir physiquement du fossé et le narrateur qui doit trouver un moyen de le faire sortir. Le roman compte donc bien deux niveaux distincts à la base qui s'emmêlent tout au long du texte.

C'est pourquoi le renversement du quotidien s'effectue à la fois dans l'univers diégétique et dans le processus de lecture. Molloy, lui-même privé de certitudes et, par le fait même, de la familiarité du quotidien, livre un récit que le lecteur, à son tour, ne peut pas

<sup>27</sup> Michael Sheringham, *Beckett, Molloy*, London, Grant and Cutler, 1985, p. 13.

<sup>28</sup> Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 11. Nous soulignons les passages propres à la narration, où le narrateur commente son histoire.

<sup>29</sup> *Ibid.* p. 47.

<sup>30</sup> Michael Sheringham, *op. cit.*, p. 19. « Dans le contexte de la représentation, le procédé que nous avons déjà reconnu devient explicite : la perception pour Molloy est une activité de fabrication. Des affects traduisent ce qu'il voit par des scénarios représentant des besoins sous-jacents. » (Nous traduisons.)

<sup>31</sup> Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 35.

comprendre à partir de ses certitudes habituelles. Comme l'indique Bruno Clément dans *L'œuvre sans qualités*, le narrateur brouille sans cesse les pistes :

Il convient donc, à chaque reprise de parole, de préciser une nouvelle fois que la formation d'une signification, son énoncé ou son soupçon par un spectateur, un lecteur, un critique ne pourraient relever que d'un malentendu<sup>32</sup>.

Dans un travail comme celui-ci, il ne serait pas possible d'analyser simultanément le renversement du quotidien qui s'effectue sur ces deux niveaux. C'est pourquoi il sera principalement question, lors de l'analyse des scénarios communs dans *Molloy*, des effets du point de vue du lecteur. Bien sûr, de même que la dualité narrative du roman se fond parfois en une unité ambiguë, la question du lecteur englobera souvent celle du personnage-narrateur. S'il était si facile de faire la part des choses, Beckett croirait sans doute avoir échoué. « L'œuvre n'est pas condamnée au compromis; c'est elle qui, pour plus de confusion, se l'assigne comme idéal esthétique<sup>33</sup> », affirme Bruno Clément. Tout est effectivement compromis chez Beckett, de la plus simple hésitation entre deux propositions d'un de ses personnages, jusqu'à celle du lecteur devant son œuvre même, qu'il peut lire en deux versions, la française ou l'anglaise, puisque Beckett est son propre traducteur. Si le quotidien est étudié ici en fonction de la réception du texte, il ne faut pas exclure totalement l'étude du quotidien intradiégétique dans *Molloy*, et la possibilité d'utiliser les bases de cette analyse pour des travaux éventuellement plus développés.

Le choix des scénarios communs comme expression du quotidien s'explique par plusieurs raisons. D'abord, il faut souligner la ressemblance évidente entre la théorie d'Umberto Eco sur le scénario commun et celle de Bruce Bégout sur l'habitude. Pour expliquer le scénario commun, Eco cite le théoricien Minsky, chercheur en Intelligence Artificielle, qui définit la notion de *frame*, qu'Eco traduit par « scénario » :

---

<sup>32</sup> Bruno Clément, *L'œuvre sans qualités : rhétorique de Samuel Beckett*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1994, p. 39.

<sup>33</sup> *Ibid*, p. 169.

Quand on rencontre une situation nouvelle [...] on sélectionne dans la mémoire une structure substantielle appelée *frame*. Il s'agit d'un cadrage remémoré qui doit s'adapter, en changeant des détails si besoin. Un *frame* est une structure de données qui sert à représenter une situation stéréotype, comme être dans un certain type de salon ou aller à une fête pour enfants. Chaque *frame* comporte un certain nombre d'informations. Les unes concernent ce à quoi l'on peut s'attendre quant à ce qui devrait en conséquence se passer. Les autres concernent ce que l'on doit faire au cas où cette attente ne serait pas confirmée<sup>34</sup>.

Eco fait donc appel à une théorie qui n'a rien de purement littéraire ou de narratologique pour analyser la compréhension d'un texte par un lecteur, puisque les connaissances qui permettent de fonctionner dans la vie réelle sont analogues à ce qui se passe lors du processus de lecture.

La notion de *frame* recoupe ce que Bruce Bégout entend par « habitude » : « Dans la sphère fluctuante de la mémoire, les expériences plus ou moins semblables s'associent en effet ensemble pour former un schème général d'expérience plus homogène et plus fort<sup>35</sup>. » Ce n'est pas par hasard non plus que, dans son introduction, Bégout explique que « tout ce qui apparaît dans le monde de la vie est instantanément compris à la lumière des *cadres* familiers et habituels de la précompréhension typique<sup>36</sup>. » Le mot « cadre » est en effet la traduction directe de *frame*. Ces scénarios sont donc communs aux récits et à la vie quotidienne. Notre activité de lecteur et notre activité tout court s'effectuent toutes deux à partir de schémas déjà organisés, qui n'ont pas besoin d'être réexpliqués à chaque fois. Pour reprendre l'exemple de Eco, le *frame* « supermarché » sous-entend déjà ce qu'on peut faire et ce qu'on trouvera dans un supermarché. C'est précisément ce qui permet au lecteur de comprendre ce qu'un texte lui présente et à l'homme ordinaire d'évoluer dans un monde familier où il se sent à l'aise.

Dans son travail de critique, Beckett élabore une part importante de son analyse de l'œuvre de Marcel Proust en étudiant la notion d'habitude, et sa définition du concept

---

<sup>34</sup> Marvin M. Minsky, 1974, cité par Eco, *op. cit.*, p. 103.

<sup>35</sup> Bruce Bégout, *op. cit.*, p. 366.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 43, nous soulignons.

rejoint tout à fait la nôtre. L'auteur de *Molloy* est en effet bien conscient que l'être humain doit s'adapter aux conditions de son existence et que les habitudes constituent les jalons assurant sa tranquillité : « Le devoir fondamental de l'habitude, qu'elle enrobe des arabesques futiles et stupéfiantes de ses surrogations, consiste à ajuster et réajuster perpétuellement notre sensibilité viscérale aux conditions de ses mille univers<sup>37</sup>. » Beckett souligne aussi qu'une expérience nouvelle, qui ne peut être comprise d'après les cadres de l'habitude, « est inséparable, elle, d'une souffrance et d'une anxiété [...] »<sup>38</sup>, comme dans la conception du quotidien de Bégout. Beckett note cependant que l'habitude n'est pas uniquement source de sécurité, mais aussi d'ennui<sup>39</sup>. Il n'est donc pas surprenant de constater que l'auteur déjoue à répétition les attentes du lecteur en ce qui concerne les scénarios communs, équivalents aux habitudes, afin de lui refuser « le principe du moindre effort<sup>40</sup>. »

D'autre part, il est clair que c'est par ce dérèglement du familier que naît l'étrangeté dans *Molloy*. Autrement dit, l'étrangeté ne jaillit pas de nulle part; elle apparaît lorsque le familier est transformé. Bégout explique par cet exemple que les deux concepts sont fondamentalement reliés :

L'étranger ne nous est étranger que parce qu'il nous est propre. Un animal sauvage ne nous est pas étranger *stricto sensu*. Il appartient à une autre espèce. Seul, à ce titre, un autre homme peut nous être vraiment étranger<sup>41</sup>.

Il faut donc d'abord qu'une certaine reconnaissance s'effectue pour que naisse l'étrangeté. La sécurité de la vie quotidienne n'est subvertie que si le familier prend une apparence inquiétante. Toujours selon Bégout, c'est à ce moment seulement que réapparaît « l'incertitude originelle de notre condition<sup>42</sup>. »

---

<sup>37</sup> Samuel Beckett, *Proust*, Paris, Minuit, 1990, p. 39.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>41</sup> Bruce Bégout, *op. cit.*, p. 423.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 448.



Dans le même ordre d'idées, Bruno Clément faisait ce constat à propos de la forme « informe » de l'œuvre de Beckett : « Il n'y a que ce qui est pour dire ce qui n'est pas<sup>43</sup>. » Cette contradiction éloquente est effectivement « fondatrice » non seulement par rapport à la forme de l'œuvre mais à tout son contenu. Les différents narrateurs de la trilogie, pour évoquer le vide, ne peuvent mieux agir qu'en tentant de le remplir. Dans *L'innommable*, les noms du narrateur sont précisément ce qui révèle son absence de nom, l'ignorance totale de son identité. De la même manière, les différents scénarios communs de *Molloy*, incluant bien sûr la quête principale, se rendre chez sa mère, dévoilent par leur dérèglement toute la confusion, toute l'incertitude qui habitent Molloy et tous les trous qu'il s'efforce de boucher. Les scénarios communs sont donc un passage obligé pour qu'advienne l'étrangeté.

Avant de passer à l'analyse, il reste à préciser qu'un scénario commun n'est jamais, en soi, étrange. Ce n'est que sa juxtaposition avec d'autres scénarios communs, ou encore sa perturbation à l'interne, qui le rend étrange. Lorsque Molloy écrit : « Si j'avais son adresse je lui écrirais, qu'elle vienne m'enterrer<sup>44</sup>. » On retrouve ici deux scénarios communs, qu'on pourrait nommer « correspondance amicale » et « enterrement ». La correspondance amicale prend ici une couleur bien particulière du fait qu'on la juxtapose au désir potentiellement exprimé dans la lettre, soit de se faire enterrer. L'enterrement lui-même est perturbé, puisqu'il ne cadre plus avec les attentes qu'il commande. Même dans le cas d'un désir de suicide, ce dernier n'est jamais exprimé par la volonté de se faire enterrer, comme c'est le cas ici. Ainsi, un scénario commun sera toujours habituel si on ne l'éloigne pas d'autres scénarios auxquels il peut être associé ou si on n'altère pas les informations qu'il contient.

---

<sup>43</sup> Bruno Clément, *op. cit.*, p. 101.

<sup>44</sup> Samuel Beckett, *Molloy.*, p. 49.

## Deuxième partie : cinq procédés de subversion des scénarios communs

### 1. « Car c'est tout autrement que les choses se passaient<sup>45</sup>. »

Le premier procédé qui servira à analyser le dérèglement des scénarios communs se nomme *épanorthose*. Il s'agit d'une figure de pensée répertoriée dans les bons manuels de rhétorique ou de procédés littéraires, toutefois avec certaines nuances de sens ou précisions supplémentaires d'un ouvrage à l'autre. Nous pouvons heureusement nous appuyer sur des travaux ayant déjà analysé la présence de cette figure chez Beckett. Bruno Clément, encore dans *L'œuvre sans qualités*, y voit la figure fondamentale de l'œuvre beckettienne, et Nicolas Gauthier en fait le pilier de son mémoire sur *L'innommable*<sup>46</sup>. La définition qui a été retenue ici à la lumière de ces travaux est celle de Pierre Fontanier :

*La Rétroaction*, autrement *Épanorthose*, qu'il ne faut pas confondre avec la *Correction*, figure de style, consiste à revenir sur ce qu'on a dit, ou pour le renforcer, ou pour l'adoucir, ou même pour le rétracter tout à fait, suivant qu'on affecte de le trouver, ou qu'on le trouve en effet trop faible ou trop fort, trop peu sensé, ou trop peu convenable<sup>47</sup>.

Il importe d'insister sur la différence entre la correction, figure de style, qui modifie simplement la formulation, et l'épanorthose, figure de pensée, qui modifie réellement l'idée formulée, car cette différence est précisément ce qui rend la définition de Fontanier pertinente et précise. Un exemple bien connu de correction nous est donné dans *Cyrano de*

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>46</sup> Nicolas Gauthier, *L'épanorthose dans L'Innommable de Samuel Beckett : désorienter le lecteur pour orienter la lecture*, Thèse (M. A), Université de Montréal, 2004, 109 p.

<sup>47</sup> Pierre Fontanier, *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1977, p. 408-409.

*Bergerac* d'Edmond Rostand : «C'est un cap !... Que dis-je, c'est un cap ?... C'est une péninsule. » L'idée du gros nez est ici présente autant dans le cap que la péninsule; le changement est de l'ordre du style, qui exagère la taille du nez. Dans le cas d'une épanorthose, l'orateur ou le narrateur modifie sa pensée, son idée, comme dans cet extrait de *Molloy* : « Je me mis à genoux, non, ça ne va pas, je me mis debout et je regardai s'éloigner la petite caravane<sup>48</sup>. » On remarque bien évidemment que le narrateur voulait au départ installer son personnage à genou, mais il a dû se rétracter puisque Molloy en est incapable, comme on le voit ailleurs dans le roman. Ce n'est pas la manière d'exprimer l'agenouillement qui change, mais l'agenouillement lui-même qui est révoqué.

Fontanier explique également qu'une figure de pensée, telle l'épanorthose, peut s'étaler sur plusieurs phrases<sup>49</sup>. Jean-Jacques Robrieux, quant à lui, ajoute que les traces d'une figure de pensée ne sont pas « linguistiquement repérables en tant que procédés bien définis<sup>50</sup> ». Le mouvement vers l'arrière que l'épanorthose effectue n'est donc pas délimité précisément, ce qui peut la rendre difficilement discernable, mais en même temps il donne à l'auteur plus de liberté dans ses jeux d'allers-retours. Bruno Clément va jusqu'à affirmer que *L'innommable* est « fondamentalement, une immense épanorthose<sup>51</sup> », car l'intérêt de cette figure est le mouvement qu'elle crée :

L'épanorthose, qui n'est pas un couple, mais dont la fonction est précisément de mettre en rapport les deux termes possibles d'une vérité qui ne rencontrera jamais de vérité plus adéquate que le mouvement qu'elle crée entre eux, l'épanorthose n'est pas seulement la solution de compromis qu'adopterait l'œuvre dans l'ordre de l'*elocutio*; elle est peut-être, justement parce qu'elle est une figure, c'est-à-dire une forme, et qu'elle peut à ce titre recevoir tous les contenus, ce qui donne à l'œuvre beckettienne son mouvement essentiel<sup>52</sup>.

---

<sup>48</sup> Samuel Beckett, *Molloy*, p. 37.

<sup>49</sup> Pierre Fontanier, *op. cit.*, p. 454.

<sup>50</sup> Jean-Jacques Robrieux, *Les figures de style et de rhétorique*, Paris, Dunod, 1998, p. 59.

<sup>51</sup> Bruno Clément, *op. cit.*, p. 423.

<sup>52</sup> *Ibid.*

Les textes de Beckett regorgent effectivement d'affirmations qui sont ensuite modifiées ou niées pour différentes raisons et une bonne partie du savoir-faire de l'auteur consiste justement à nous faire hésiter entre différentes affirmations.

Un des effets de l'épanorthose sur le lecteur est de nuire à l'association des scénarios communs qui doivent composer un enchaînement continu et logique selon son encyclopédie, terme choisi par Eco pour désigner l'ensemble des compétences d'un lecteur pour comprendre un texte<sup>53</sup>. À chaque épanorthose, le lecteur est forcé de choisir entre deux possibilités, mais il est généralement difficile de décider avec certitude laquelle est la plus sensée, laquelle est véridique, même dans le cas où l'une des affirmations est entièrement démentie : « [...] la dénégation attire l'attention du lecteur sur ce qui est désavoué, résultat contraire à celui recherché par le geste de rétracter<sup>54</sup>. »

Prenons un exemple du roman. Recueilli chez Lousse, Molloy s'efforce de comprendre la durée du début de son séjour en observant la lune par la fenêtre. Ses réflexions, qui tournent en rond encore plus que le satellite lui-même, se terminent ainsi :

N'y avait-il pas plutôt intérêt à supposer, soit que la lune vue l'avant-veille, loin d'être nouvelle comme je l'avais cru, était à la veille d'être pleine, soit que la lune vue de la maison de Lousse, loin d'être pleine, comme elle m'était apparue, ne faisait en réalité qu'entamer son premier quartier, soit enfin qu'il s'agissait de deux lunes aussi éloignées de la nouvelle que de la pleine [...] Et il me revint également à l'esprit, que le sommeil gagnait à nouveau, que mes nuits étaient sans lune et que la lune n'avait rien à y voir, dans mes nuits, *de sorte que cette lune que je venais de voir* se traînant à travers la fenêtre, me renvoyant à d'autres nuits à d'autres lunes, *je ne l'avais jamais vue* [...]<sup>55</sup>

L'épanorthose, qui s'étale ici sur plusieurs lignes, apparaît lorsque Molloy nie finalement avoir vu la lune dont il parlait depuis plusieurs pages. Après ce passage, il devient impossible pour le lecteur d'établir le scénario commun qui décrirait adéquatement le rapport entre Molloy et la lune. Du même coup, si l'indicateur de la durée du sommeil était

---

<sup>53</sup> Umberto Eco, *op. cit.*, p. 99.

<sup>54</sup> Nicolas Gauthier, *op. cit.*, p. 19.

<sup>55</sup> Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 55. Nous soulignons.

le mouvement de la lune et que le narrateur affirme soudainement qu'elle provient de souvenirs, on peut croire que ce sommeil n'est qu'un trou de mémoire du narrateur, qui tente de le combler tant bien que mal, alors qu'on aurait d'abord été tenté de le résumer par un scénario nommé « long sommeil proche du coma ». L'épanorthose empêche ici le lecteur de choisir avec certitude le scénario qui correspond le mieux à la situation.

Cette tentative d'inférence infructueuse devient encore plus problématique lorsqu'il faut aligner les scénarios communs afin que leur enchaînement crée une suite logique, ou encore que certains se regroupent pour former des scénarios plus larges. À ce sujet, je reprends l'exemple d'Eco, qui explique que le *frame* « organisation d'un cocktail » peut inclure celui de « supermarché », puisqu'un passage au supermarché va de soi lorsqu'on organise un cocktail. Étant donné le flou qui entoure les nuits et la lune de Molloy, la nature de son séjour chez Lousse devient difficile à déterminer. L'idée du sommeil profond laisse croire que la résidence de Lousse serait une sorte de refuge, où Molloy serait arrivé très mal en point, mais cela contredit l'idée selon laquelle il aurait assisté la dame alors qu'elle enterrait son chien, précisément lors de leur arrivée. Il faut alors écarter, au choix, l'existence du chien ou l'état quasi-comatique. Ainsi, à chaque fois qu'un simple scénario est mis en doute par l'épanorthose, c'est un ensemble plus large qui ne peut prendre forme.

Par extension, toute l'histoire du roman devient incertaine. Il s'agit d'un phénomène auquel il faut s'attendre lors de l'utilisation fréquente de l'épanorthose : « [...] le refus des prérogatives du texte est une tactique pour établir la crédibilité, la sincérité, de la narration, au détriment de l'histoire mise en place<sup>56</sup>. » Effectivement, l'histoire dans *Molloy* subit quelques ravages, mais il peut sembler, à première vue, saugrenu de parler de la crédibilité de la narration de Molloy. C'est que dans un texte classique, l'épanorthose esquisse les mouvements de la pensée d'une personne qu'on suppose vraie, crédible. Les mouvements de la pensée de Molloy tiennent cependant du désordre et manquent souvent d'humanité, par exemple lorsqu'il décrit son corps. On pourrait alors croire que l'« effet de vérité<sup>57</sup> », pour citer Bruno Clément, est amoindri, mais nous dirions plutôt que les incohérences de

---

<sup>56</sup> Nicolas Gauthier, *op. cit.*, p. 18.

<sup>57</sup> Bruno Clément, *op. cit.*, p. 57.

Molloy et son excès de froideur font justement partie de ce qui caractérise fondamentalement sa narration et crée l'unité et la force du texte. Comme il s'établit peu à peu que le narrateur remplit tant bien que mal des pages de mots choisis d'une manière souvent arbitraire, on peut s'attendre à ce que ses propres interventions soient, également, plus ou moins arbitraires.

Une autre question surgit ici, à savoir si cette reconnaissance par le lecteur d'un narrateur embrouillé n'annule pas l'effet d'étrangeté qui s'oppose au quotidien. Bien sûr, la lecture répétée d'ouvrages de Beckett amenuise cette étrangeté, car certains procédés de l'auteur deviennent familiers. « Rien ne résiste à la familiarisation quotidienne, pas même l'extraordinaire ou le miraculeux [...] »<sup>58</sup>, nous dit Bégout. Cependant, lire un texte sans jamais obtenir la confirmation que nos déductions sont les bonnes va à l'encontre des attentes de lecture habituelles et du processus cognitif de base.

Pour clore la question de l'épanorthose, nous dirons que, par le retour sur les énoncés en quoi elle consiste, elle met en doute les scénarios communs qui pourraient former un ensemble logique une fois réunis. Sans cet ensemble logique, le lecteur progresse dans le récit à partir de sélections simplement plausibles ou de prétextes, afin de ne pas être bloqué dans une impasse narrative.

## 2. « Mais à vrai dire (à vrai dire!)<sup>59</sup> »

Nous verrons rapidement un autre procédé rhétorique nommé *dubitation*. Malgré sa grande importance, sa seule définition devrait pratiquement suffire, car sa présence est abondante et évidente dans *Molloy* et ses effets sont les mêmes que ceux de l'épanorthose.

La *dubitation* est également abordée par Fontanier mais, comme l'indique Bernard Dupriez dans son *Gradus*, Fontanier restreint son sens. Nous opterons donc pour la

---

<sup>58</sup> Bruce Bégout, *op cit.*, p. 40.

<sup>59</sup> Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 41.

définition du Littré choisie par Dupriez : « [On] semble hésiter entre plusieurs mots, plusieurs partis à prendre, plusieurs sens à donner à une action<sup>60</sup>. » Dans ses remarques, Dupriez souligne que, comme dans le cas de l'épanorthose, c'est le lecteur qui doit faire un choix, car le narrateur s'en remet à son jugement. Un extrait de *La jalousie* de Robbe-Grillet, est cité en guise d'exemple de dubitation romanesque : « [Elle] regardait devant soi, en direction du mur nu où une tache noirâtre marque l'emplacement du mille-pattes écrasé la semaine dernière, au début du mois, le mois précédent peut-être, ou plus tard<sup>61</sup>. » Le doute concerne ici un détail sans importance dans l'histoire, soit l'impossibilité de dater la mort de l'insecte, ce qui sert principalement à mettre en lumière la sincérité du narrateur et à le rendre vraisemblable. On peut cependant facilement imaginer un exemple où une hésitation exprimée de manière similaire à propos d'un détail plus essentiel de l'histoire laisserait le lecteur dans l'interrogation.

Comme pour l'épanorthose, ce procédé n'a rien de troublant s'il apparaît de façon ponctuelle, mais en grande quantité, il rend difficile la progression du récit. Si l'épanorthose force un retour en arrière, pour ensuite reprendre après un choix généralement incertain, la dubitation plonge le lecteur d'emblée dans l'incertitude. Il se voit donc forcé d'avancer dans l'« à peu près », en doutant lui-même de tous les choix qu'il aura dû effectuer pour comprendre le texte. Dès les premières lignes de *Molloy*, un exemple nous est donné :

Je suis dans la chambre de ma mère. C'est moi qui y vis maintenant. Je ne sais pas comment j'y suis arrivé. Dans une ambulance peut-être, un véhicule quelconque certainement. On m'a aidé. Seul je ne serais pas arrivé. Cet homme qui vient ici chaque semaine, c'est peut-être grâce à lui que je suis ici. Il dit que non<sup>62</sup>.

On remarque d'abord dans ce passage que Molloy ne sait pas grand-chose, comme il le dira lui-même quelques lignes plus loin, mais aussi la répétition de l'adverbe « peut-être », qui

---

<sup>60</sup> Bernard Dupriez, *Gradus : Les procédés littéraires (Dictionnaire)*, Paris, Union générale d'éditions, 1980, p. 167.

<sup>61</sup> Alain Robbe-Grillet, *La jalousie*, Paris, Les Éditions de minuit, 1961, p. 27.

<sup>62</sup> Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 7.

est pratiquement la pierre angulaire du roman. D'autres expressions telles que « paraît-il », « je crois » ou « sans doute » reviennent très régulièrement au fil du texte. La dubitation, peu complexe en soi, est un procédé fondamental de la narration du premier roman de la trilogie. Chaque fois que le lecteur y est confronté, il doit poursuivre sa lecture après avoir formulé une hypothèse approximative ou avoir laissé en suspens une question qui aurait mérité une réponse.

**3. « Et pour ce qui est de l'essentiel, je m'y connais je crois, et d'autant mieux pour n'avoir sur ce phénomène que des renseignements contradictoires<sup>63</sup>. »**

Les trois prochains procédés à l'étude ne sont plus cette fois des figures rhétoriques, mais bien des concepts qui, dans *Molloy*, étant donné leur importance dans la forme du récit, prennent le statut de procédés.

Le premier d'entre eux est l'*aporie*, qui est par définition « une difficulté d'ordre rationnel paraissant sans issue », un synonyme de paradoxe<sup>64</sup>. L'*aporie* apparaît non pas lorsqu'un scénario est mis en doute ou encore corrigé par une épanorthose, mais bien lorsqu'il est carrément contredit par un autre scénario. Ce qui la démarque particulièrement de l'épanorthose et de la dubitation est que le narrateur ne semble pas se rendre compte de la contradiction qu'il impose au lecteur, qu'il ne cherche pas à la résoudre en optant pour l'hypothèse la plus plausible ou qu'il poursuit le récit en la laissant en suspens.

Chez Lousse, Molloy souhaite récupérer ses vêtements lorsqu'il se réveille habillé dans une chemise de nuit féminine :

---

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>64</sup> Le Petit Robert.



Le lendemain, j'exigeai mes vêtements. Le valet partit aux renseignements. Il revint avec la nouvelle qu'on les avait brûlés. [...] Mes vêtements, dis-je, mes béquilles. J'oubliais que mes béquilles étaient là contre le fauteuil. Il me quitta à nouveau, en laissant la porte ouverte. [...] Le valet revint et me dit que mes vêtements avaient été envoyés à la teinturerie, pour être délustrés. Il apportait mes béquilles, ce qui aurait dû me paraître étrange, mais me parut naturel au contraire<sup>65</sup>.

On remarque deux contradictions dans cet extrait qui ne fait pas une page, concernant les vêtements et les béquilles. Pour ce qui est des vêtements, deux sorts contradictoires leur sont réservés et le lecteur ne peut déterminer lequel est le vrai. Il est dit plus loin que le valet rapporte à Molloy ses vêtements, mais le doute subsiste en effet chez le lecteur. Face à cette aporie, il puise dans son bagage de scénarios communs pour émettre différentes hypothèses, mais il ne peut effectuer un choix décisif. L'incinération des vêtements était peut-être réelle, et les vêtements qu'on apporte sont peut-être autres, mais Molloy les considère comme siens par distraction ou pour la commodité du récit, à moins que les vêtements n'aient jamais été brûlés, le narrateur l'ayant affirmé en oubliant qu'il retrouvera ses habits un peu plus loin. Dans le cas des béquilles, Molloy se montre sensible à la présence de l'aporie, mais pas suffisamment pour émettre un doute ou rétracter son premier énoncé. Le lecteur est confronté au même problème d'inférence. Deux hypothèses sont possibles et rien ne lui indique laquelle doit être retenue comme réelle.

Enfin, il faut signaler l'aporie la plus importante du premier roman de la trilogie, soit l'apparition de Moran dans la deuxième partie. Au fil de sa narration, Moran prend de plus en plus l'apparence physique de Molloy, et le lecteur remarque plusieurs points communs entre les deux personnages (existence d'un fils, déambulations dans la forêt, commande de travaux écrits par une autorité indéfinie, etc.) L'ensemble de la trilogie nous permet de croire que chaque narrateur serait l'incarnation d'une même voix, le procédé étant évident dans *L'innommable*, où la voix s'incarne en Worm, en Mahood, et en autres

---

<sup>65</sup> Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 56.

créatures. Dans *Molloy*, l'idée d'incarnation n'est cependant pas explicite<sup>66</sup>, et le lecteur croit donc que Molloy et Moran sont deux voix distinctes. L'aporie qui se dessine à mesure qu'est évoquée la possibilité qu'ils ne fassent qu'un renverse alors pratiquement tous les scénarios communs que le lecteur avait repérés dans le roman, puisque si les narrateurs sont une même personne, leurs deux histoires ne peuvent s'imbriquer en une seule sans que plusieurs de leurs morceaux ne s'écrasent les uns sur les autres.

L'effet principal de l'aporie consiste donc à multiplier les scénarios possibles pour une situation qui peut logiquement n'en admettre qu'un seul, ce qui confère une forte étrangeté aux événements. La progression du récit doit encore une fois s'effectuer malgré l'irrésolution de problèmes logiques, car le lecteur ne sait plus à partir de quel cadre il doit comprendre l'histoire.

#### **4. « Extraordinaire comme les mathématiques vous aident à vous connaître<sup>67</sup>. »**

Nous nommerons *ratiocination* le procédé suivant. Il faut encore se référer au dictionnaire pour la définir, car celle-ci ne semble pas intéresser particulièrement les théoriciens, qui la pratiquent pourtant. Il s'agit d'un « abus du raisonnement<sup>68</sup> », d'un « raisonnement vain et exagérément subtil<sup>69</sup> ». Tout lecteur plus ou moins averti remarque que Molloy raisonne énormément et souvent sur des choses tout à fait banales, comme l'a noté Ludovic Janvier, que nous avons cité plus haut.

Un exemple fameux de ce procédé est le passage concernant les pierres à sucer. L'élaboration d'un système qui permettrait à Molloy de sucer également ses seize pierres

---

<sup>66</sup> Elle est suggérée à la page 19 par « l'angelus, rappelant l'incarnation », justement au moment où Molloy se met en mouvement vers chez sa mère, mais seul un lecteur assez expérimenté de Beckett aura la chance de le remarquer.

<sup>67</sup> Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 39.

<sup>68</sup> Le Petit Larousse.

<sup>69</sup> Le Petit Robert.

en fonction de leur rotation dans ses quatre poches mobilise pendant près de neuf pages son récit. On remarque la ratiocination non seulement par la longueur du passage, mais aussi par le lexique avec lequel le narrateur décrit son problème logique :

Mais je dus changer d'avis, à la réflexion, et m'avouer que la circulation des pierres par groupe de quatre revenait à la même chose que leur circulation par unité. Car si j'étais assuré de trouver chaque fois, dans la poche droite de mon manteau, quatre pierres totalement différentes de celles qui les avaient immédiatement précédées, la possibilité n'en subsistait pas moins que je tombe toujours sur la même pierre, à l'intérieur de chaque groupe de quatre, et que par conséquent, au lieu de sucer les seize à tour de rôle, comme je le désirais, je n'en suce effectivement que quatre, toujours les mêmes, à tour de rôle<sup>70</sup>.

[...] je pourrais arriver à mes fins sans augmenter le nombre de mes poches, ni réduire celui de mes pierres, mais simplement en sacrifiant le principe de l'arrimage. Cette proposition, qui se mit soudain à chanter au-dedans de moi, comme un verset d'Ésaïe ou de Jérémie, je mis quelques temps à en pénétrer la signification, et notamment me demeura longtemps obscur le terme arrimage, que je ne connaissais pas<sup>71</sup>.

La précision excessive dans l'explication du problème, le vocabulaire parfois technique (« arrimage », « déplacement par unités », etc.) illustre bien l'exagération de l'importance du simple problème du suçage des pierres, surtout considérant qu'après avoir trouvé une solution pour sucer également chaque caillou, Molloy décide « de foutre en l'air toutes ses pierres, sauf une [...]»<sup>72</sup> » Donc, la ratiocination élabore trop longuement et de façon méticuleuse sur un problème peu complexe ou insignifiant, comme si sa résolution ne servait qu'à « noircir quelques pages<sup>73</sup> ».

Du point de vue du quotidien, la ratiocination semble en fait apaiser Molloy. « Parler de bicyclettes et de cornes, quel repos<sup>74</sup> », nous dit-il après avoir voulu détailler sa bicyclette. Il est clair que pour un narrateur qui patauge dans l'incertitude et l'informe, la

---

<sup>70</sup> Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 94.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 20.

description minutieuse d'un objet ou d'une situation, ou encore sa dissection systématique permet de refouler le flou et de taire les doutes. La ratiocination se compare alors au processus de quotidianisation décrit par Bruce Bégout, « [...] ce processus d'aménagement matériel du monde incertain en un milieu fréquentable, ce travail de dépassement de la misère originelle de notre condition par la création de formes de vie familières<sup>75</sup>. » Par des réflexions pointues sur des objets ou des situations banales, le narrateur se maintient dans le domaine du familier; il n'est plus confronté à l'étrangeté.

On se demande alors en quoi la ratiocination nuit au quotidien. Il faut donc souligner, comme le fait Bégout, que le processus de quotidianisation doit demeurer invisible. Si le caractère construit de la vie quotidienne se fait sentir, l'angoisse apparaît de nouveau. Or, la ratiocination, vaine et abusive, met en lumière aux yeux du lecteur ce qui aurait dû passer comme allant de soi. Elle sert de masque à l'étrangeté et à la misère de Molloy, mais la présence de ce masque trahit le défaut qu'il cache.

L'effet de ce procédé sur les scénarios communs est donc de les étirer jusqu'à un point où ils perdent leur fonction dans le récit, ou même leur sens fondamental. Si le scénario commun simplifie en théorie le travail du lecteur qui comprend d'emblée ce qu'un scénario donné implique, l'analyser à l'excès annule son efficacité : « Me voilà donc seul à mon tour sous l'auvent. Je ne m'attendais pas à ce qu'on vînt s'y mettre, à côté de moi, et cependant je n'excluais pas cette possibilité<sup>76</sup>. » Cet extrait d'un passage qui pourrait se résumer par un scénario nommé « un pauvre homme s'abrite » renvoie à une considération déjà sous-entendue dans l'encyclopédie, soit la possibilité qu'une personne autre arrive au même endroit, et le narrateur la mentionne sans que cela enrichisse son récit, comme si, dans le cas du scénario « supermarché » de Eco, on affirmait : « Je vais au supermarché, où l'on vend des brosses, mais pas de voitures. » En bref, au lieu de faire appel aux habitudes du lecteur, qui correspondent aux scénarios, le narrateur raisonne et informe inutilement, ce qui révèle l'indétermination qu'il cherche à effacer.

---

<sup>75</sup> Bruce Bégout, *op. cit.*, p. 313.

<sup>76</sup> Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 84.

Sous l'effet de la ratiocination, certains scénarios perdent également le sens que le lecteur aurait voulu leur donner. Par exemple, lorsque Molloy observe A et B, apparemment deux simples passants, des pages 9 à 18, le lecteur constate rapidement que si le scénario « observer les passants » s'applique nominale­ment à cette séquence, le bagage d'événements, de concepts et d'actions contenu dans le scénario ne s'applique pas. Le caractère extrêmement pointilleux des affirmations de Molloy (« C'étaient deux hommes, impossible de s'y tromper [...] Ils se ressemblaient, mais pas plus que les autres<sup>77</sup>. ») montre que l'expérience d'observation des passants n'est pas celle de l'encyclopédie du lecteur, même en l'ajustant un peu. Dans un cas comme celui-ci, la ratiocination rend méconnaissable une situation qui aurait dû être facilement reconnaissable, ce qui transforme, encore une fois, le familier en étranger.

## **5. « C'est ainsi que je raisonne, à l'aide d'images peu appropriées à ma situation<sup>78</sup>. »**

Le dernier procédé à l'étude, que nous nommerons *décontextualisation*, produit un effet identique à celui expliqué dans le paragraphe précédent sur la ratiocination. Encore une fois, le scénario commun perd son sens attendu par sa corruption à l'interne. En d'autres mots, les informations contenues dans le scénario commun ne correspondent plus au contexte dans lequel le narrateur les applique. Eco précise que toute expression doit s'appliquer dans un contexte (qui inclut des circonstances) donné et que déterminer ce contexte est nécessaire pour « [...] conférer à l'expression sa signification pleine et complète [...] »<sup>79</sup>. Généralement, l'expression elle-même permet de déterminer le contexte, par exemple lorsqu'on affirme « Vous n'avez pas droit au dictionnaire », on comprend qu'il

---

<sup>77</sup> Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 19.

<sup>78</sup> Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 110.

<sup>79</sup> Umberto Eco, *op. cit.*, p. 18.

s'agit d'un contexte d'examen où des compétences orthographiques entrent en jeu. Il serait ridicule d'imaginer d'emblée un libraire refusant de vendre un Robert.

Précisons la différence entre contexte et scénario, car l'exemple « supermarché » de Eco peut à la fois être un contexte et un scénario. On le désigne comme contexte lorsqu'il détermine les termes et expressions utilisées. Par exemple, le sens du mot « allée » change si le contexte est « supermarché » ou « salon de quilles ». Mais pris comme scénario, « supermarché » est une histoire condensée qui en contient d'autres plus petites : le choix d'un item qui sera déposé dans un panier, le passage à la caisse, etc. À la lumière de cette précision, il est clair que le contexte est essentiel pour que le lecteur puisse réaliser des inférences de scénarios communs. Si le lecteur comprend la phrase « Jean marchait dans l'allée » à partir du contexte du supermarché, l'arrivée de la boule de quille risque de le surprendre.

La décontextualisation peut avoir un effet d'étrangeté et un effet humoristique (ce dernier n'étant pas sans lien avec le premier, comme nous l'avons vu). Nous retrouvons un effet humoristique dans une phrase telle que « Mais est-ce le vrai amour, dans le rectum<sup>80</sup>? », où Molloy confond le sentiment d'amour avec l'accomplissement technique de l'acte sexuel. Dans le cas de l'étrangeté, celle-ci n'est pas nécessairement dépourvue d'humour (elle l'est rarement dans *Molloy*), mais elle confronte tout de même le lecteur qui, reconnaissant difficilement le contexte, ne trouve pas dans son encyclopédie de scénarios communs qui s'appliquent adéquatement. Les exemples les plus frappants du roman résultent souvent de l'indifférence proverbiale du béquillard :

Car mes testicules à moi, ballotant à mi-cuisse au bout d'un maigre cordon, il n'y avait plus rien à en tirer [...] Et chose plus grave, ils me gênaient pour marcher et pour m'asseoir, comme si ma jambe malade n'y suffisait pas, et quand j'allais à bicyclette ils se cognaient partout. J'avais donc intérêt à ce qu'ils disparaissent et je m'en serais chargé moi-même, avec un couteau ou un sécateur, n'était la peur où je grelottais de la douleur physique et des plaies infectées<sup>81</sup>.

---

<sup>80</sup> Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 76.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 46-47.

Cet extrait pose problème dans la mesure où Molloy préfère faciliter ses déplacements à bicyclette que de préserver son intégrité physique. Le lecteur doit s'ajuster, car un scénario comme « aller à bicyclette », s'il peut contenir divers micro-récits visant à faciliter le travail du cycliste (ajustement du siège, etc.), ne devrait pas inclure une ablation des testicules. Le conflit naît donc du lien inattendu entre un recours médical grave et le simple fait d'améliorer son confort à vélo. Ces deux situations supposent des contextes différents.

La décontextualisation s'attaque donc directement à l'expérience encyclopédique du lecteur. S'il reconnaît une expérience grâce aux mots qui la représentent, des éléments étrangers s'ajoutent à ceux qui la constituent normalement. L'étrangeté naît alors de cette compréhension faussée ou approximative du monde présenté dans le roman.

## Conclusion

Maurice Blanchot voyait dans le quotidien « ce qu'il y a de plus difficile à découvrir<sup>82</sup>. » Même si nous n'avons pas retenu cette idée dans notre définition, nous pouvons affirmer, à la lumière de cette analyse, qu'elle s'applique tout à fait, ainsi prise hors contexte, à *Molloy*. Dans le roman de Beckett, le quotidien se dérobe constamment parce qu'il ne parvient pas à s'imposer, à jouer son rôle qui est, comme l'indique Bégout, « la domestication de l'univers inconnu au profit de la création d'un environnement familier<sup>83</sup>. » Nous avons vu en premier lieu que certains critiques se sont intéressés indirectement à la question en remarquant dans les œuvres de Beckett une forte présence de l'angoisse, et ce malgré que les narrateurs et personnages de l'auteur ne l'expriment pas textuellement. Georges Bataille et Jean Onimus décrivent une réalité fondamentale, ou essentielle, dont la connaissance provoque une inquiétude et, dans sa conception du quotidien, Bruce Bégout rejoint cette idée en affirmant que l'homme anxieux est celui qui a conscience du caractère artificiel de la vie quotidienne. Ludovic Janvier remarque également chez Beckett l'utilisation exagérée jusqu'à l'absurde de la logique et des mathématiques. Cette rationalisation excessive vise à aborder la réalité, inquiétante à la fois de par son ouverture à l'infini et parce que remplie de doutes, grâce à des procédés logiques. La nécessité de réduire le monde à ce qu'il est possible de gérer et à ce qui ne laisse pas de place à l'indétermination est tout à fait propre au quotidien tel que nous l'entendons. L'utilisation immodérée de la logique témoigne à ce sujet du désir inassouvi d'un monde familier et rationnellement compréhensible. *Molloy* présente donc le résultat de l'échec de la quotidianisation, car nous y voyons ce qui se trouve derrière la façade rassurante du quotidien, soit l'étrangeté, l'inconnu et l'angoisse.

Cette affirmation est renforcée par la présence évidente de scénarios communs dans *Molloy*. Tels que définis par Umberto Eco, ceux-ci sont des schémas qui permettent de comprendre ou d'effectuer des actions fondamentales, exactement comme les habitudes

---

<sup>82</sup> Maurice Blanchot, « La parole quotidienne », dans *L'entretien infini*, Paris Gallimard, p. 355.

<sup>83</sup> Bruce Bégout, *op. cit.*, p. 13.



décrites par Bégout, dont la définition de ce concept rejoint celle de Beckett. Les scénarios représentent la part reconnaissable du quotidien, mais ils sont subvertis pour faire naître l'étrangeté. Le lecteur ne peut associer que partiellement les scénarios communs du roman de Beckett à ceux de son encyclopédie, ce qui le déstabilise.

Cinq procédés ont été analysés afin d'observer comment les scénarios communs sont perturbés. D'abord, l'épanorthose, qui consiste à revenir sur ce qui a été dit pour le rétracter ou le modifier, fait hésiter le lecteur entre différentes possibilités, ce qui l'amène à ne plus pouvoir établir la cohérence du récit. Ensuite, la dubitation, sans doute la figure la plus présente dans *Molloy*, produit un effet identique en semant le doute sur de nombreuses affirmations. Moins présente mais plus frappante, l'aporie dérange le lecteur en présentant une situation paradoxale que le narrateur ne semble pas remarquer. La ratiocination, quant à elle, est un masque qui sert à cacher les incertitudes du narrateur, à tenir l'étrangeté à l'écart, mais sa présence laisse deviner les doutes et l'indétermination qu'elle dissimule. Enfin, la décontextualisation altère les scénarios communs en modifiant les informations qu'ils contiennent. Une situation ordinaire et banale pour le lecteur prend alors un sens inattendu, qui déjoue ses attentes.

Bien sûr, toutes ces figures ne sont pas parfaitement étanches. Par exemple, l'épanorthose et la dubitation vont très souvent de pair, et la première peut provoquer des apories s'il devient impossible de choisir les scénarios communs qui déterminent le lien logique entre les événements de l'histoire, et la ratiocination entraîne souvent une décontextualisation. Nous n'excluons pas non plus la possibilité d'ajouter d'autres procédés à la liste.

Cet essai a été conçu et rédigé en parallèle avec mon roman *La ballade de Gilbert*. Les deux parties de mon mémoire sont ainsi reliées par un dialogue continu, mais elles ne dépendent pas directement l'une de l'autre. Comme j'avais déjà complété une première version de mon roman lorsque j'ai identifié les cinq figures qui m'ont intéressé dans *Molloy*, il ne faut pas s'attendre à toutes les retrouver en abondance dans mon travail de création.

Le but, de toute façon, n'était pas d'écrire un roman à la Beckett. Ma réflexion, que j'ai effectué à travers la notion du quotidien, portait sur les rapports entre l'étrange et le familier. Comme nous l'avons vu, les frontières de la vie quotidienne sont poreuses. L'étrangeté n'est jamais complètement abolie : l'apparition de la nouveauté oblige le travail de quotidianisation décrit par Bruce Bégout à toujours continuer, et l'étrangeté qui ne peut être domestiquée, mais seulement repoussée hors du cercle du familier, menace de réapparaître à tout moment. Dans *Molloy*, nous nous retrouvons dans un univers où l'ordinaire est déclassé par l'étrange. Le narrateur noircit des pages en quête de familier : il cherche à se rendre, sur papier comme sur ses béquilles, chez sa mère, à trouver sa ville natale, mais échoue. Dans *La ballade de Gilbert*, la vie routinière du narrateur et protagoniste, qui peut être décrite comme une sclérose du quotidien, sans confrontation avec l'étrangeté, est bouleversée à cause d'une sortie au centre-ville qui lui fait découvrir que son voisin de bureau s'offre régulièrement les services de prostituées. Mais alors qu'il tente de réparer la situation en incitant secrètement son collègue à rencontrer une femme avec qui il aurait une relation sérieuse, il nuit à l'équilibre de sa vie rangée.

Au bout du compte, c'est sans doute à travers le concept même de l'écriture que Beckett m'a le plus aidé et influencé dans mon exploration du familier étrange. Comme nous l'avons vu, *Molloy* ne raconte pas seulement l'histoire d'un homme qui se rend chez sa mère, mais aussi celle de son narrateur, qui peine à mettre le tout sur papier. Dans *La ballade de Gilbert*, j'ai exploité également la présence d'un narrateur qui commente son récit à mesure que celui-ci progresse, par exemple en faisant réfléchir Gilbert après coup sur les événements. Puisqu'il croit son aventure beaucoup plus spectaculaire qu'elle ne l'est aux yeux du lecteur, il crée un suspense en annonçant des événements catastrophiques qui ne sont finalement pas grand-chose, mais qui demeurent néanmoins inhabituels et farfelus. Mon objectif était d'amener le lecteur à se demander, tout au long du roman, si une véritable catastrophe aurait lieu et, à la toute fin, si tout le drame raconté méritait vraiment d'être considéré comme tel, ou si toute cette histoire n'était qu'un ramassis de banalités. Car, finalement, la question qui m'a intéressé autant dans mon essai que mon roman ne

concernait ni l'étrange ni le familier, mais bien la limite entre les deux, à savoir le moment où le quotidien n'est plus quotidien.

## **Bibliographie**

### **Corpus**

BECKETT, Samuel, *Molloy*, Paris, Minuit, coll. « Double », 1982, 279 p. [1951]

### **Ouvrages de Beckett cités ou mentionnés**

BECKETT, Samuel, *L'Innommable*, Paris, Minuit, coll. « Double », 2004, 212 p. [1953]

\_\_\_\_\_, *Malone meurt*, Paris, Minuit, coll. « Double », 2004, 192 p. [1951]

\_\_\_\_\_, *Proust*, Paris, Minuit, 1990, 125 p. [1930]

### **Articles et ouvrages sur Beckett**

BATAILLE, Georges, « Le silence de Molloy », dans *Œuvres complètes*, tome XII, Paris, Gallimard, 1988, p. 85-94. [1951]

CLÉMENT, Bruno, *L'œuvre sans qualités : rhétorique de Samuel Beckett*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1994, 441 p.

GAUTHIER, Nicolas, *L'épanorthose dans L'Innommable de Samuel Beckett : désorienter le lecteur pour orienter la lecture*, Thèse (M. A), Université de Montréal, 2004, 109 p.

JANVIER, Ludovic, « L'Humour et le Vertige comblé par la mathématique » dans *Les critiques de notre temps et Beckett*, Paris, Garnier, coll. « Les critiques de notre temps », 1971, p. 19-25. [1966]

ONIMUS, Jean, « Faire parler l'existence », dans *Les critiques de notre temps et Beckett*, Paris, Garnier, coll. « Les critiques de notre temps », 1971, p. 52-55. [1968]

SHERINGHAM, Michael, *Beckett, Molloy*, Londres, Grant and Cutler, 1985, 88 p.

### **Théorie littéraire**

DUPRIEZ, Bernard, *Gradus : Les procédés littéraires (Dictionnaire)*, Paris, Union générale d'éditions, 1980, 540 p.

ECO, Umberto, *Lector in fabula: ou, La coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985, 315 p.

FONTANIER, Pierre, *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1977, 505 p.

ROBRIEUX, Jean-Jacques, *Les figures de style et de rhétorique*, Paris, Dunod, 1998, 128 p.

### **Théorie sur le quotidien**

BÉGOUT, Bruce, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005, 600 p.

BLANCHOT, Maurice, « La parole quotidienne », dans *L'entretien infini*, Paris Gallimard, p. 355-366.

HUGLO, Marie-Pascale, « Présentation », dans *temps zéro. Revue d'étude des écritures contemporaines*, n° 1 [en ligne]. URL : <http://tempszero.contemporain.info/document71>, 2007, [Site consulté le 11 novembre 2010].

### **Œuvres littéraires citée**

GOMBROWICZ, Witold, *Cosmos*, Paris, coll. Folio, Denöel, 1966, 220 p.

ROBBE-GRILLET, Alain, *La jalousie*, Paris, Les Éditions de minuit, 1961, 218 p.

